
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 01082278 5



**The New York
Public Library**
ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

DU DARWINISME
ou
L'HOMME-SINGE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A L'USAGE DES PERSONNES DU MONDE

Guide pratique aux eaux minérales, aux bains de mer et aux stations hivernales

Contenant : La description détaillée des Établissements thermaux, des Plages balnéaires et des Stations hivernales, tant de la France que de l'Étranger. — Des Études sur l'hydrothérapie ancienne et moderne. — Un Traité thérapeutique complet des diverses maladies pour lesquelles on se rend aux eaux. — Enfin l'Exposé d'une nouvelle méthode de traitement des Éruptions de la face et en particulier de l'*acné* et de la *couperose*.

1 volume cartonné. 10^e édition. Prix : 10 francs. Paris, G. MASSON.

Premiers soins à donner avant l'arrivée du médecin

L'auteur passe en revue dans ce livre TOUT CE QUI PORTE SUBITEMENT ATTEINTE A LA SANTÉ, fait ressortir les caractères propres à chaque lésion, décrit les soins ou pansements qu'elle réclame, ainsi que les médicaments et leurs doses.

1 volume cartonné. Prix : 6 francs. Paris, G. MASSON.

Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste, et Conseils à une Parisienne sur les cosmétiques

Ce livre comprend, dans sa première partie, la description de tout ce que faisait une élégante de Rome pour mettre en relief ses agréments naturels, et, au besoin, s'en créer de factices ; dans sa seconde, l'étude de tout ce qu'une Parisienne fait et imagine dans le même but.

1 volume broché, 3^e édition (*sous presse*). Paris, HACHETTE.

Les Hébreux dans l'Isthme de Suez

C'est la Relation détaillée de l'inauguration du canal de Suez, ainsi que la Description des prodiges dont cette partie de l'Égypte fut le théâtre du temps de Moïse (*Passage de la mer Rouge, Pluie de la manne, Eaux amères rendues douces, etc.*)

1 volume broché. Prix : 1 franc. Paris, VICTOR PALMÉ.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

DU DARWINISME OU L'HOMME-SINGE

PAR

LE D^R CONSTANTIN JAMES

Ancien collaborateur de *Magendie*

Chevalier de la Légion d'honneur et des Ordres de Léopold de Belgique
de Charles III d'Espagne, du Christ du Portugal
de Frédéric du Wurtemberg, d'Adolphe de Nassau, de Saint-Michel de Bavière
d'Ernest de Saxe, de François I^{er} des Deux-Siciles, des SS. Maurice
et Lazare de Sardaigne

Membre de plusieurs Académies ou Sociétés savantes, etc.



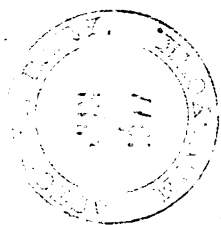
PARIS

E. PLON ET C^{ie}, ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

MDCCCLXXVII

Traduction et reproduction réservées



DU
DARWINISME
OU
L'HOMME-SINGE

DE L'ORIGINE DE L'HOMME.

Il n'est pas de sentiment plus légitime ni plus naturel que celui qui nous porte à rechercher d'où nous venons et quelle a été notre origine. Nul doute que nous n'ayons pas toujours existé sur la terre ; de nombreuses races animales nous y avaient précédés, et même la géologie démontre que nous n'y sommes parvenus que des derniers. Mais à quelle époque y avons-nous fait notre première apparition ? Étions-nous alors ce que nous sommes aujourd'hui ou, au contraire, avant d'arriver au type actuel, avons-nous passé par diverses évolutions successives ? Telles sont les graves questions qui se présentent

tout d'abord à l'esprit du penseur et du naturaliste.

Malheureusement il existe en histoire naturelle des écoles, comme il en existe en philosophie et en religion; ces écoles sont désignées également par le nom de leurs chefs. Celle qu'on appelle DARWINISME prime aujourd'hui toutes les autres. Ce privilège, si toutefois c'en est un, elle le doit à l'étrangeté aussi bien qu'à l'audace de ses doctrines : ainsi, à l'en croire, l'homme ne serait qu'une descendance du singe.

On comprend qu'une semblable filiation, attribuée par Darwin à notre espèce, ait dû soulever de vives répugnances et provoquer d'énergiques protestations; d'un autre côté, elle compte de nombreux et fervents adeptes. De là les controverses ardentes auxquelles elle a donné lieu, et qui, aujourd'hui plus que jamais, passionnent les esprits. Comment savoir où se trouve la vérité?

La seule manière, c'est de ramener le débat sur son véritable terrain, je veux dire sur le terrain de l'observation. Ce n'est pas, en effet, par des suppositions et des hypothèses qu'on peut arriver à résoudre des questions de cette nature; c'est uniquement par l'étude des faits, l'examen des preuves et la sanction de l'expérience : là est la solution du problème.

Qu'on ne s'étonne donc pas de me voir descendre à mon tour dans l'arène pour prendre part à la discussion. Mes travaux antérieurs avec Magendie sur la

*Physiologie de l'homme*¹, travaux que mes occupations professionnelles ont interrompus, mais ne m'ont jamais fait complètement perdre de vue, me donnent, ce me semble, quelques droits et quelque compétence pour traiter ces matières.

Puis, je ne crains pas de le déclarer hautement, en venant ainsi me mêler à la lutte, j'obéis encore à un motif d'un autre ordre, mais non moins impérieux. Ce motif, le voici :

Le Darwinisme, en nous faisant dériver du singe, et en nous ravalant de la sorte aux proportions de la brute, ne fausse pas seulement notre origine, il fausse également la notion de nos devoirs dans ce monde et de nos destinées dans l'autre : c'est au point que son triomphe équivaldrait à une véritable dislocation sociale. Je me suis donc cru obligé, ayant en main les documents voulus pour démontrer que ce n'est qu'une PSEUDO-SCIENCE, de les faire connaître, et de les présenter sous la forme qui m'a paru la plus propre à en vulgariser le sens et la portée.

Mon travail comprendra ainsi deux parties : une partie scientifique et une partie doctrinale ; ou plutôt ces deux parties n'en feront qu'une, car il existe entre elles une solidarité si intime qu'on essaierait vainement de les scinder.

1. *Leçons sur les Phénomènes physiques de la vie et sur le Système nerveux*, professées au Collège de France par Magendie recueillies et rédigées par Constantin James son élève. Cinq volumes in-8. Paris, Victor Masson.

L'HISTOIRE DE L'HOMME RACONTÉE PAR MOÏSE ET OVIDE.

L'histoire de l'homme, prise à l'origine, comprend deux très grands événements. Le premier est la création; le second est le déluge : nous les décrirons successivement tous les deux.

Personne n'ignore le récit qu'en a donné Moïse dans la Genèse; mais ce qu'on sait moins généralement, c'est que celui qu'Ovide en a donné dans ses Métamorphoses n'en est autant dire que la copie. Mettons en regard l'une de l'autre les deux versions; nous jugerons mieux de leur concordance.

LA CRÉATION.

MOÏSE.—« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et toute nue; les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. »

OVIDE. — « Avant la mer, la terre et le ciel, voûte de l'univers, la nature tout entière n'offrait qu'un aspect uniforme, appelé chaos, masse grossière et composée d'éléments indigestes. Le soleil ne prêtait point encore sa lumière au monde, *et la terre n'était*

*point suspendue dans l'atmosphère, équilibrée par son propre poids*¹. »

MOÏSE.—« Dieu dit: « Que le firmament soit fait au milieu des eaux. » Et il sépara les eaux qui étaient sous le firmament d'avec celles qui étaient au-dessus. Et Dieu donna au firmament le nom de ciel. »

OVIDE. — « Dieu sépara la terre du ciel, l'eau de la terre, et l'air le plus pur de l'air le plus grossier, et, quand il eut marqué ainsi sa place à chaque élément, il établit entre eux les lois d'une immuable harmonie. »

MOÏSE. — « Dieu dit: « Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un lieu, et que l'élément aride paraisse. » Il donna à l'élément aride le nom de Terre, et appela Mer toutes les eaux rassemblées. »

OVIDE. — « Après que Dieu, « quel qu'il fût » (*quisquis fuit ille Deorum*) eut ainsi opéré le partage de la matière, il façonna la terre encore inégale et l'arrondit en un globe immense, puis à sa voix les mers prirent leur cours. »

MOÏSE. — « Dieu dit: « Que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, et des arbres fruitiers qui portent des fruits, chacun selon son espèce. »

1. *Nec circumfuso pendebat in aere tellus,
Ponderibus librata suis.*

Ne dirait-on pas, en lisant ce beau passage, que les anciens avaient déjà quelque idée des lois de la gravitation

OVIDE. — « Dieu aplanit les campagnes, abaissa les vallées, couvrit les forêts de feuillage, éleva les montagnes et les couronna de rochers. »

MOÏSE. — « Dieu dit aussi : « Que des corps lumineux soient faits dans le firmament afin qu'ils séparent les jours d'avec les nuits, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps et les saisons, les jours et les années. »

OVIDE. — « Dès que l'auteur de la nature eut réglé les limites qui devaient servir de barrière aux différents corps, les astres, ensevelis auparavant dans la nuit du chaos, commencèrent à briller dans toute l'étendue du ciel. »

MOÏSE. — « Dieu dit encore : « Que les eaux produisent des animaux reptiles, qui nagent dans l'eau, et des oiseaux qui volent sous le firmament du ciel. »

OVIDE. — « Les eaux se peuplent de poissons aux brillantes écailles, la terre de bêtes fauves et l'air d'oiseaux qui le battent de leurs ailes. »

MOÏSE. — « Enfin Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes et à toute la nature. » Et il le forma du limon de la terre et répandit sur son visage un souffle de vie. »

OVIDE. — « Un animal plus noble, doué d'une raison plus élevée, et fait pour commander aux autres, manquait encore : l'homme naquit. Le fils de

Japet détrempa, avec de l'eau, de l'argile terrestre, et le façonna à l'image des Dieux, arbitres de l'univers » :

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

Voilà donc la création terminée. Notons ce dernier passage, commun aux deux historiens : « L'homme fut façonné à l'image de la Divinité. » Nous aurons plus tard à y revenir.

— Vient ensuite la description du PARADIS TERRESTRE par Moïse, et celle de L'ÂGE D'OR par Ovide, également dans les mêmes termes ; puis enfin le récit du déluge dans des termes non moins identiques, ainsi que va le prouver de nouveau la comparaison des deux textes.

LE DÉLUGE.

MOÏSE. — « Dieu voyant que la malice des hommes était extrême, et que toutes les pensées de leur cœur étaient appliquées au mal, se repentit d'avoir fait l'homme. « J'exterminerai, dit-il, de dessus la terre l'homme que j'ai créé : j'exterminerai tout jusqu'aux animaux, depuis tout ce qui rampe sur la terre jusqu'aux oiseaux du ciel. »

OVIDE. — « Du haut de son céleste palais, le sublime architecte voit les crimes de la terre. Il gémit et dit : « Je n'aperçois aujourd'hui que des

« coupables et c'est le genre humain qu'il me faut
 « perdre tout entier. (*Perdendum mortale genus.*)
 « J'en ai porté l'arrêt irrévocable. »

MOÏSE. — « Toutes les sources du grand abîme
 des eaux furent rompues et les cataractes du ciel s'en-
 tr'ouvrirent. Les eaux crurent et grossirent prodigieusement
 au-dessus de la terre, et toutes les plus hautes montagnes
 furent couvertes. Toutes les créatures qui étaient sur la terre,
 depuis l'homme jusqu'aux bêtes, tant celles qui rampent que
 celles qui volent dans l'air, tout périt. »

OVIDE. — « Les eaux se répandirent de toutes les parties
 du ciel en torrents sur la terre. Les fleuves, forçant les barrières
 qui les retenaient, précipitèrent vers la mer leur course impé-
 tueuse, entraînant ensemble les plantes et les arbres, les troupeaux
 et les hommes, les maisons et les sanctuaires des Dieux. Si
 quelque édifice reste encore debout, l'onde en recouvre le faite
 et, pour la première fois, les sommets des montagnes sont
 battus par les vagues. »

MOÏSE. — « Mais Noé trouva grâce devant Dieu : Noé fut
 un homme juste et parfait, au milieu des hommes de son temps ;
 il marcha avec Dieu. »

OVIDE. — « Un couple fut épargné, couple innocent et pieux :
 jamais homme n'eut plus de zèle pour la vertu et pour la justice
 que Deucalion ; jamais femme n'eut plus de respect pour les Dieux
 que Pyrrha. »

MOÏSE. — « Dieu s'étant souvenu de Noé, fit souff-

fler un vent sur la terre et les eaux commencèrent à diminuer; les sources de l'abîme furent fermées, aussi bien que les cataractes du ciel; les pluies furent arrêtées et les eaux, étant agitées de côté et d'autre, se retirèrent et commencèrent à diminuer. Et l'arche se reposa sur les montagnes d'Arménie. »

OVIDE. — « Quand Jupiter a vu le monde changé en une vaste mer, il écarte les nuages, ordonne à l'Aquilon de les dissiper et découvre la terre au ciel et le ciel à la terre. Entre l'Attique et la Béotie se trouve la Phocide; là s'élève un mont dont la double cime se perd au sein des nues; le Parnasse est son nom. C'est sur cette montagne que s'arrêta la barque qui portait Deucalion et sa compagne. »

— Mais restons-en là de ces citations. Elles prouvent surabondamment qu'à part quelques détails insignifiants, l'auteur sacré et l'auteur profane ont raconté les mêmes faits dans les mêmes termes et dans le même ordre où ils se sont succédé.

Tel est le premier point que nous tenions à établir, et qui mérite de nous arrêter un instant.

DE LA TRADITION AU POINT DE VUE DE L'HISTOIRE DE L'HOMME.

Comment expliquer cette concordance des récits de Moïse et d'Ovide, deux historiens aussi inconnus

l'un à l'autre qu'éloignés par les temps et les doctrines? C'est qu'ils avaient puisé tous les deux leurs renseignements à la même source, la tradition: or la tradition est, en Orient surtout, la plus véridique comme la plus durable des annales¹.

Quand il s'agit de traditions, le mieux informé est nécessairement celui qui est le plus voisin des événements: à ce point de vue, Moïse a le pas sur tous les autres, comme étant le plus ancien historien connu. Il remonte à environ trois mille trois cents ans, tandis que Hérodote, le premier auteur profane dont il nous reste des ouvrages, lui est postérieur d'à peu près mille ans. Il y a bien Homère, mais Homère est un poète et non un historien; d'ailleurs, il n'a précédé notre âge que d'environ deux mille huit cents ans; il vivait par conséquent au moins cinq cents ans après Moïse.

Le premier homme raconta donc à sa descendance les merveilles dont il avait été témoin au jour de la création, et celles qui avaient dû lui être révélées par Dieu: il raconta, de plus, les divers événements qui amenèrent et suivirent sa chute. Ses fils et ses

1. Tel a été de tous temps le prestige de la tradition qu'au dire de Platon, « lorsque les sages de la Grèce allaient chercher la vérité dans les vieux temples de Saïs et de Memphis, les prêtres leur répondaient: « O Grecs, vous êtes des enfants; il n'y a point de vieillards dans la Grèce. Votre esprit toujours jeune n'a point été nourri des opinions anciennes, transmises par l'antique tradition; vous n'avez point de sciences blanchies par le temps, »

petits-fils, de leur côté, ajoutèrent à ces légendes celles qui leur étaient propres, telles que, par exemple, le déluge universel qui, sauf une famille, engloutit toute notre race. C'est ainsi que se transmit jusqu'à Moïse la relation des événements qu'il a consignés dans la Genèse.

On trouvera peut-être que l'espace qui sépare Moïse du déluge et surtout de la création, était bien considérable pour la conservation des souvenirs. Mais, indépendamment des impressions vives que d'aussi grands événements avaient dû laisser dans les esprits, cet espace se trouve visiblement abrégé par la longévité des Patriarches que l'on sait avoir atteint une moyenne de neuf cents ans.

Cette longévité joue même ici un rôle tellement important, qu'il m'est impossible de ne pas m'y arrêter quelques instants.

Longévité des Patriarches. — La longévité des Patriarches permet de renouer en quelque sorte la chaîne des temps et des hommes depuis Moïse jusqu'à Adam. Ainsi la nation juive, dont Moïse faisait partie, était la descendance directe d'Abraham ; or, du temps de Moïse, un homme pouvait avoir vu Joseph, petit-fils d'Abraham, qui lui-même avait vu Sem, lequel avait vu Mathusalem qui lui, à son tour, avait pu voir Adam. Il suffisait donc de la vie de trois ou quatre patriarches¹ pour rapprocher les

1. On sait que Moïse compte dix générations de patriarches.

grandes distances aussi complètement que s'il se fût agi de périodes ou de vies ordinaires.

Je sais que cette longévité des patriarches a soulevé de graves objections et que la science moderne ne saurait s'en rendre compte. Mais remarquez que nous ignorons absolument quelles modifications l'ensevelissement entier du globe sous les eaux, pendant les cent cinquante jours que dura le déluge, apporta aux qualités productives du sol et nutritives des végétaux, à la composition de l'air, à sa température, à son état électrique, en un mot, aux diverses modificateurs de l'économie humaine; par conséquent, nous ne pouvons conclure de ce qui se passe aujourd'hui à ce qui s'est passé autrefois. D'ailleurs c'est là, avant tout et par-dessus tout, une question de faits. Laissons donc parler les faits par

Voici un témoignage fourni par un célèbre incrédule, Volney, qui confirme la parole de Moïse sur le nombre des générations antédiluviennes : « L'historien Bérosee, dit-il, qui vivait près de trois siècles avant Jésus-Christ, décrit avec le plus de détails les circonstances du déluge de Xisuthrus, *qui fut le dixième roi, comme Noé fut le dixième patriarche*. Bérosee et Abydème, d'accord avec Moïse, placent dix générations avant le déluge. Les Indiens remplissent les temps antérieurs au déluge par dix avatas, qui répondent aux dix rois et aux dix patriarches antédiluviens. Sanchoniaton, de Phrygie, parle de dix générations de dieux ou demi-dieux placés entre Uranus et la race présente des mortels. Les Arabes et les Tartares ont également conservé le souvenir de dix générations, et de concert, quoique séparés par d'immenses distances, ils donnent à plusieurs des patriarches antédiluviens, aussi bien qu'à leurs successeurs immédiats, les MÊMES NOMS QU'ILS ONT DANS LA GENÈSE. »

la voix d'un des hommes les plus autorisés et les plus compétents, l'historien Josèphe :

« *Toux ceux*, dit-il, qui ont écrit l'histoire tant des Grecs que des autres nations, *rendent témoignage de ce que je dis, touchant la longévité des patriarches*; car Manéthon qui a écrit l'histoire des Égyptiens, Bérose, celle des Chaldéens, Mocus, Heticus et Hiérôme l'Égyptien, celle des Phrygiens, *disent aussi la même chose*. Et Hésiode, Hécatée, Acusilas, Hellanique, Éphore et Nicolas rapportent tous que CES HOMMES VIVAIENT JUSQU'À MILLE ANS. »

Aux autorités citées par Josèphe, il faut joindre encore celles de Varron, de Pline, de Valère Maxime; enfin, les mêmes traditions ont été trouvées aux Indes et dans le Nouveau-Monde.

Buffon fait à cette occasion une remarque qui trouve ici son application; c'est que la durée de la vie humaine est d'environ sept fois l'âge de la puberté. Or cette même proportion se trouve exister dans la vie des patriarches antédiluviens. « Adam, dit la Bible, ayant vécu cent trente ans, engendra un fils; et tout le temps de la vie d'Adam ayant été de neuf cent trente ans, il mourut. » Si cette proportion ne se rencontre pas aussi exactement pour les neuf autres patriarches, elle se retrouve cependant dans le terme moyen de leur vie et de leur puberté.

Ainsi donc, ce sont les patriarches qui ont été en quelque sorte les premiers interprètes de notre histoire; puis la tradition s'est emparée de cette his-

toire, accrue des faits qui l'ont suivie, pour la transmettre et la perpétuer à travers les âges. Comment dès lors s'étonner de cette concordance des récits de Moïse et d'Ovide, puisqu'ils ont puisé tous les deux leurs renseignements aux mêmes sources?

LES RÉCITS DE MOÏSE D'ACCORD AVEC LA CROYANCE UNIVERSELLE.

Nous venons de parler de l'accord qui existe entre les récits de Moïse et ceux d'Ovide. Il nous eût été facile de citer d'autres historiens encore dont le témoignage eût confirmé de même la véracité de la Genèse : cela se comprend. Dès l'instant où les faits dont il s'agit ont été transmis par la tradition, ils n'ont pu rester la propriété exclusive d'une famille ou d'une nation, et ils sont tombés forcément dans le domaine universel.

Des divers événements racontés par Moïse, le déluge est nécessairement celui qui a le plus vivement frappé les esprits. Aussi en trouvons-nous la relation partout reproduite, et cette relation est constamment d'accord avec celle que donne la Genèse. Seulement, chaque peuple s'est approprié spécialement certains traits particuliers, et en a négligé certains autres, de telle sorte qu'en les réunissant tous, on arrive facilement à recomposer le tableau

primitif; on arrive de plus à combler certaines lacunes qu'offre le récit d'Ovide comparé à celui de Moïse. Citons quelques exemples :

D'après une version grecque, rapportée par Plutarque et Lucien, *Deucalion aurait construit une arche ou un coffre dans lequel il se retira, prenant avec lui UN COUPLE DE CHAQUE ESPÈCE D'ANIMAUX* (Ovide ne parle point des animaux), *ainsi que sa femme et ses enfants.*

Plutarque ajoute que *le retour d'une COLOMBE* (Ovide ne parle pas non plus de la colombe) *annonça d'abord à Deucalion que les eaux étaient retirées.*

Lucien dit, de son côté, qu'en commémoration de la colombe, une cérémonie avait lieu, deux fois par an, dans une ville de Syrie, voisine de la mer, à laquelle accouraient tous les peuples d'au delà de l'Euphrate. Là se trouvait un temple, dont le sanctuaire renfermait trois statues, l'une de Jupiter, l'autre de Junon, et une troisième *n'ayant d'autres symboles qu'une COLOMBE d'or sur la tête, qu'on disait représenter Deucalion.* C'est cette statue qu'on portait en grande pompe, deux fois par an, sur les bords de la mer.

Bérose et Nicolas de Damas, *qui rapportent la même tradition, relativement à la COLOMBE, disent de plus que l'arche s'arrêta sur la montagne des Cordyens, en Arménie, et que ses débris s'y sont conservés de longues années.*

Aux témoignages historiques, je pourrais joindre des preuves empruntées à l'archéologie ¹.

Ainsi des médailles de bronze ont été trouvées dans la ville d'Apamée, en Phrygie, portant, sur un côté, la tête de différents empereurs tels que Sévère, Macrin et Philippe l'Ancien; et, sur le revers, une petite scène dont j'emprunte à Eckhel la description : « On voit un coffre voguant sur les eaux, et dans lequel sont un homme et une femme qu'on aperçoit jusqu'à la ceinture; ils tiennent leur main droite élevée; sur le couvercle du coffre est un oiseau; un autre oiseau, qui se balance dans l'air, tient entre ses pattes une branche d'olivier. »

Enfin M. de Humboldt a trouvé, chez les nations américaines, des peintures sans nombre qui retracent l'histoire primitive de l'homme, conformément à l'Ancien Testament. Le déluge y est représenté ainsi qu'il suit :

1. Nul doute que la mythologie païenne n'ait emprunté également quelques-unes de ses divinités aux personnages bibliques. Ainsi Japet, fils d'Uranus, ne serait autre que Japhet, fils de Noé. De même, la double figure de Janus serait l'image de la double vie de Noé qui, seul, avait vu les deux mondes que sépara le déluge. Telle serait l'explication d'une médaille, qui intriguait Ovide, laquelle médaille avait cours dès la plus haute antiquité. « Pourquoi, dit-il, représente-t-elle d'un côté, un vaisseau, et de l'autre un double visage ? »

. *Cur navalis in ære*
Altera signata est, altera forma biceps ?

Ce vaisseau serait l'arche, et ce visage double celui de Noé. (Deucalion.)

« *Tezpi, ou Coxcox, comme on appelle le Noé américain, est représenté dans une arche flottante sur les eaux, et avec lui sa femme et ses enfants, plusieurs animaux et différentes espèces de grains. Quand les eaux se retirèrent, Tezpi envoya un vautour qui, trouvant à se nourrir sur les corps des animaux noyés, ne revint pas. Après que l'expérience, répétée sur plusieurs autres oiseaux, eut manqué, l'oiseau-mouche revint à la fin, portant une branche verte à son petit bec.* »

Ainsi le souvenir du déluge biblique, y compris les circonstances relatées par Moïse, avait pénétré jusqu'au milieu des populations américaines ! C'est là une particularité fort curieuse qui ne témoigne pas seulement en faveur de la véracité des Écritures, par leur accord avec la croyance universelle, mais qui prouve, de plus, ce grand fait, sur lequel nous aurons plus tard à revenir, que tous les hommes ont eu une origine commune, et qu'ils ne forment tous qu'une seule et même famille.

CE QU'ÉTAIT LE PREMIER HOMME.

Nous avons dit que le premier homme sortit des mains du Créateur à l'état d'homme fait et que, de plus, il avait reçu une étincelle de cet esprit divin qui gouverne et qui régit les mondes. C'est que, lui

aussi, allait avoir un monde à régir et à gouverner. Or, en l'absence même des témoignages historiques que nous venons de reproduire, le bon sens seul indique qu'il n'aurait jamais pu accomplir sa mission, s'il n'eût eu son entier développement physique, et n'avait été doué des plus hautes facultés de l'intelligence.

Rappelons dans quelles circonstances l'homme parut sur la terre.

Déjà elle était peuplée de toutes les espèces animales, féroces ou domestiques, dont la géologie nous montre les irrécusables débris et, pour quelques-unes, les fossiles gigantesques. Il fallait donc qu'arrivé le dernier, il prît place parmi elles ; il fallait, de plus, que cette place fût la première, puisqu'il était dans sa destinée de leur commander en maître et de se faire obéir en roi. Or que de dangers à éviter et de problèmes à résoudre !

On comprend déjà que l'homme ne pouvait être un enfant¹, sans quoi il faudrait admettre que la terre aurait sécrété, tout exprès pour lui, un lait capable de le nourrir, jusqu'au jour où il eût été en état de pourvoir lui-même à sa propre subsistance.

1. Lucrèce a donné de l'homme-enfant l'admirable peinture que voici : « Tel qu'un nocher que les flots en courroux ont lancé sur la grève, l'enfant git à terre, tout nu, ne trouvant aucun secours dans sa vitalité ; dès que la Nature, l'arrachant avec effort des flancs maternels, le livre à la lumière du jour, il remplit de ses vagissements lugubres le lieu qui le reçoit. Et

Mais, même en admettant cette stupide hypothèse, sa fin n'en eût pas moins été misérable. Il se fût nécessairement produit à ses dépens quelqu'un de ces drames comme on en observe trop souvent dans nos campagnes, alors qu'on a oublié de fermer la porte qui fait communiquer la basse-cour avec le bâtiment où se trouve un berceau; le premier animal venu, peut-être quelque animal immonde, n'aurait fait de notre petit aïeul autant dire qu'une bouchée. C'est que déjà les louves, toutes prêtes à allaiter les Romulus, devaient être chose rare.

Il nous faut donc forcément en revenir à la version de Moïse et d'Ovide, et admettre que notre aïeul fut d'emblée un homme.

Oui, il fut un homme; il fut même plus qu'un homme, dans l'acception ordinaire du mot.

Quelque parfaite, en effet, que vous supposiez son organisation physique et intellectuelle, il se serait encore trouvé très au-dessous de sa tâche, si, par une sorte de don anticipé, il n'eût reçu de son créateur

il a raison, l'infortuné, à qui il reste dans la vie à traverser tant de maux!... »

*Tum porro puer, ut scævus projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, quum primum in luminis horas
Nixibus ex alvo matris Natura profudit,
Vagituque locum lugubri complet. Et æquum est,
Cui tantum in vita restet transire malorum!...*

Est-ce donc là celui que les Darwinistes voudraient avoir pu d'emblée régler le monde ?

certaines notions que, dans l'ordre habituel des choses, procurent seules la pratique, l'habitude, l'expérience.

Ainsi avec quoi se vêtir? Où se loger? De quels aliments faire usage et à quelle préparation les soumettre? Puis, comment fixer son choix parmi tous ces animaux, les uns devant continuer de vivre en liberté, d'autres subir le joug pour partager ses labeurs, d'autres devenir ses compagnons, j'ai presque dit ses amis? La terre elle-même, à quel mode de culture la livrer? Enfin, ce sera peu d'avoir ainsi pourvu aux exigences du moment, il lui faudra se préoccuper encore des besoins et des éventualités de l'avenir, toutes choses, je le répète, que l'homme, à ses débuts dans l'existence, ne pouvait puiser dans son propre fonds.

D'où la nécessité de notions primitives venant directement de Dieu, disons le mot, d'une révélation.

LE PREMIER HOMME INSTRUIT PAR LA RÉVÉLATION.

La révélation qui a doté le premier homme des hautes facultés dont il avait besoin pour remplir sa mission a été figurée, par la mythologie païenne, sous la forme d'un feu sacré que Pygmalion aurait dérobé au ciel pour en animer sa statue d'argile.

L'homme, lui aussi, est une statue d'argile ; mais le feu qui l'anime, et qui est devenu le foyer d'où émanent tous les dons de l'esprit, de l'intelligence et du cœur, ce feu, il ne l'a pas dérobé ; il l'a reçu directement de Dieu par la révélation.

Ce sont là des vérités tellement primordiales que l'Antiquité elle-même, par les seules ressources de la philosophie, était parvenue à les comprendre.

Socrate enseignait que « les anciens *plus proches des Dieux*, nous avaient transmis les connaissances sublimes *qu'ils en avaient reçues*. »

« Les premiers hommes, a dit Platon, *sortis immédiatement des mains de Dieu, ont dû parfaitement le connaître comme leur propre père*. »

« Nos premiers ancêtres, a dit également Cicéron, *étant plus près de l'origine et de Dieu, savaient mieux ce qui était vrai*. »

Enfin, Lucain, l'auteur de la Pharsale, va jusqu'à prononcer le mot de *révélation* : « Dieu, dit-il, *révéla à l'homme, en lui donnant la vie, tout ce qu'il lui importait de connaître* : »

. DIXITQUE simul nascentibus auctor
Quidquid scire licet.

Voilà pour la philosophie antique.

La philosophie moderne, même par l'organe du plus grand ennemi du catholicisme, est bien obligée de reconnaître les mêmes faits. Voici, en effet, comment s'exprime Voltaire :

« Il est clair que l'homme n'a pu *par lui-même* avoir été instruit de tout cela. L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience; nulle expérience ne peut nous apprendre, NI CE QUI ÉTAIT AVANT NOTRE EXISTENCE, NI CE QUI EST APRÈS. Les plus grands philosophes n'en savent pas plus sur ces matières que les plus ignorants des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire: *La poule est-elle avant l'œuf ou l'œuf avant la poule?* Le proverbe est bas, mais il confond la plus haute sagesse, QUI NE SAIT RIEN SUR LES PREMIERS PRINCIPES DES CHOSES SANS UN SECOURS SURNATUREL. »

Je ne relèverai qu'une phrase de cette déclaration si remarquable de Voltaire, c'est celle où il dit : « Nulle expérience ne peut nous apprendre, ni ce qui était avant notre existence; ni ce qui est après. »

NI CE QUI EST APRÈS ! Et, en effet, ainsi que l'a dit un poète :

Quel homme a jamais su, par sa propre lumière,
Si, lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre âme avec nos sens se dissout tout entière,
Si nous vivons encore ou si tout est détruit ?

C'est que nous ne portons rien en nous, ni en dehors de nous, du moins quant aux apparences de notre nature humaine, qui puisse nous donner l'idée absolument certaine que notre âme est immortelle. Quand l'homme meurt, son corps se détruit, et rien ne dit à nos sens que cette destruction n'est pas

aussi définitive que celle de la bête ou de la plante. Laissons encore la poésie nous développer cette pensée, qui est si parfaitement de son ressort :

Humains, nous ressemblons aux feuilles d'un ombrage
Dont, au faite des cieux le soleil remonté,
Rafraîchit dans nos bois la chaleur de l'été ;
Mais l'hiver, accourant d'un vol sombre et rapide,
Nous sèche, nous flétrit ; et son souffle homicide
Secoue et fait voler, dispersés dans les vents,
Tous ces feuillages morts qui font place aux vivants ¹.

Il résulte donc des témoignages que nous venons d'indiquer, et qui sont d'autant moins suspects qu'ils émanent des sources les plus différentes, que c'est à la « révélation » que le premier homme a dû de pouvoir remplir sa mission sur la terre. Nous avons prouvé également que c'est à elle qu'il a dû de connaître quel avait été son passé et quel devait être son avenir.

Ce sont là par conséquent autant de questions sur lesquelles il est inutile d'insister.

LES PHILOSOPHES DE LA NATURE ET LES LIBRES-PENSEURS.

Nous venons de parler de l'origine de l'homme d'après Moïse, Ovide et l'antiquité tout entière.

1. André Chénier, *Imitation d'Homère*.

Voyons maintenant comment les modernes ont envisagé à leur tour, non plus seulement l'origine de l'homme, mais celle des diverses espèces animales.

C'est surtout vers la fin du dix-septième siècle et le commencement du dix-huitième que ces graves questions ont été de nouveau remises à l'étude, et cela avec une ardeur qu'aveugla trop souvent la passion. Là régnait une école, restée fameuse, laquelle comptait dans son sein plusieurs naturalistes éminents. Ceux-ci, faisant table rase de tout ce qui était révélation, dogme, croyances, ne voulurent d'autres enseignements que l'interprétation naturelle des faits et d'autres guides que les déductions philosophiques. Aussi s'intitulaient-ils eux-mêmes les « Philosophes de la nature. » Donnons un rapide exposé de leurs idées.

Philosophes de la nature. — Il faut avouer que c'était une étrange philosophie que la leur. Ainsi, en même temps qu'ils affectaient pour les récits de Moïse le plus profond dédain, ils empruntaient à Ovide, non plus ses splendides peintures de la création, mais les conceptions les plus fantasques de ses *Métamorphoses*. En voici la preuve.

Ovide suppose que, quand les eaux diluviennes se furent retirées, la terre enfanta spontanément les divers animaux par la fermentation de la vase qui la couvrait. Il décrit ainsi, s'échappant du limon du Nil, toute une légion de rats encore en voie de formation, « leur partie antérieure étant, dit-il, déjà

vivante, alors que leur arrière-train n'était qu'une fange grossière » :

Altera pars vivit, rudis est pars altera tellus.

L'École philosophique nous représente, de même, la terre fermentant par l'action combinée du calorique et de l'humidité, et produisant ainsi des milliers de nouveaux êtres qui passent de l'un à l'autre par transmutations successives; quelques-unes de ces transmutations mériteraient même le nom de métamorphoses. Voici, par exemple, comment de Maillet¹, l'un des gros bonnets de ladite École, décrit le mode de formation du premier oiseau :

« Un poisson volant, entraîné par l'ardeur de la chasse ou de la lutte, tomba loin du rivage dans des roseaux, où il continua de vivre. Alors, sous l'influence de l'air, ses nageoires pectorales se changèrent en ailes, ses ventrales en pieds, ses écailles en plumes; son corps se modela; le cou et le bec s'allongèrent et le poisson se trouva devenu oiseau. »

Il me semble que voilà les rats du Nil singulièrement distancés.

Ovide établit également que le corps des animaux en décomposition produit un autre genre de générations spontanées. Qui ne connaît l'histoire d'Aristée, pleurant la mort de ses abeilles, et le conseil que

1. Il signait habituellement du pseudonyme de « Telliamed », qui est l'anagramme de son nom.

Protée lui donna d'immoler un taureau pour réparer ses pertes? « Le berger obéit, dit le poète : des entrailles putréfiées de la victime s'élança tout un essaim en bourdonnant. Une seule mort engendra mille vies » :

*Jussa facit pastor; fervent examina putri
De bove. Mille animas una necata dedit.*

Bien entendu nos Philosophes de la nature ont eu, eux aussi, leurs générations spontanées par fermentation putride. Laissons parler Van Helmont, le digne émule de de Maillet :

« Prenez, dit-il, du linge sale, enveloppez-le dans un paquet, et renfermez le tout dans un endroit humide et tiède. Bientôt la fermentation s'y déclarera et, quand vous l'ouvrirez, il s'en échappera toute une nichée de souris. »

Voilà ce qu'on peut appeler donner la réplique à Ovide.

Jusque-là il est assez difficile de dire de quel côté, au point de vue du merveilleux, appartient l'avantage; mais, où le poète des *Métamorphoses* a bien réellement le dessous, c'est pour ce qui a trait à l'origine de notre espèce. Nous avons vu qu'il attribue à l'homme une source presque divine, puisque Dieu lui-même l'aurait animé de son souffle. Frivolités que tout cela! Demandez-le plutôt à l'illustre Lamarck, celui qu'on a appelé — je ne sais trop pourquoi, par exemple — le Linné français.

« L'homme, dit-il, n'est que la dernière expression des changements survenus par degrés chez les espèces animales, à commencer par les plus humbles. »

Ainsi s'exprime l'organe le plus autorisé de l'École philosophique.

Mais cette école elle-même a dû faire place, dans ces derniers temps, à une autre qui s'en est montrée la digne émule : c'est celle des « Libres-penseurs. »

Libres-penseurs. — Oui, la pensée est libre, comme sont libres les actes de la volonté qu'elle éclaire. C'est même cette double liberté qui forme la base de tout édifice social, en ce qu'elle implique la responsabilité de l'homme, tant au point de vue de la justice humaine que de la justice divine.

La liberté de nos pensées et de nos déterminations est même la preuve la plus évidente de l'immatérialité de notre âme. C'est qu'en effet l'âme est si peu emprisonnée dans la matière, qu'elle possède le privilège de s'en dégager entièrement, quand elle le veut, pour s'élever dans des régions où les passions terrestres ne sauraient l'atteindre. Il semble même qu'elle en revienne plus pure, comme ayant été se retremper à la source divine dont elle émane.

Mais est-ce bien ainsi que l'a compris l'École dont il s'agit? Je me garderais d'autant plus de l'affirmer que ses paroles et ses actes seraient là pour me donner le plus éclatant des démentis. Qui dit « libre-penseur » dit au contraire l'ennemi déclaré de tout ce

qui est spiritualisme. Le libre-penseur ne reconnaît d'autre culte que celui de la matière, d'autres lois que celles qui la régissent, d'autre destinée que le néant. Et en cela il est conséquent avec lui-même, puisque, pour lui, Dieu est un mythe, ou, comme le disait un célèbre astronome, une *hypothèse* dont on peut même à la rigueur se passer.

Le libre-penseur est, de plus et avant tout, l'homme de la propagande. Or, comme il traite de rêveries les croyances des autres, et qu'il n'admet rien autre que la science, il s'intitule volontiers « naturaliste ; » seulement, il a poussé en général l'indépendance de la pensée jusqu'à s'affranchir de toute étude et par suite de toute notion en histoire naturelle. Comment, dès lors, faire croire à une science qu'il n'a pas ? La recette est simple. Il se fusionne dans le Darwinisme, puis, avec la ferveur d'un nouvel initié, il en exalte les dogmes.

Parmi ces dogmes, il en est un surtout dont il se fait plus volontiers l'apôtre, c'est celui qui nie que l'homme puisse descendre de Dieu.

Mais si l'homme ne descend pas de Dieu, de qui donc descend-il, car, n'ayant pu se donner le jour à lui-même, il faut bien qu'il ait eu une origine quelconque ? C'est nécessairement à Darwin qu'il emprunte la réponse. Lui, au moins, ne recule pas devant le mot ; il vous dira carrément : L'HOMME EST UNE DESCENDANCE DU SINGE.

Je ne sais quels sont ses droits à la priorité de cette

filiation que Lamarck pourrait, je crois, lui disputer ; mais, comme il se l'est appropriée au point d'en faire la base d'un système, et que ce système porte son nom, c'est lui surtout que nous aurons en vue dans ce que nous allons dire du DARWINISME.

CE QU'ON ENTEND PAR DARWINISME.

Commençons par bien établir ce qu'on entend par Darwinisme ; sous ce rapport, nous ne saurions mieux faire que de nous adresser à Darwin lui-même. Voici donc comment il s'exprime :

« Toutes les espèces vivantes ont leurs ancêtres directs chez des espèces fossiles antérieures. Ainsi, en remontant toujours, à travers les générations, les époques géologiques, on trouve que la chaîne des êtres devient de plus en plus élémentaire. On arrive ainsi à un type unique, sorte de vésicule germinative qui a été le point de départ de tout être vivant. »

Eh quoi ! vous écrierez-vous peut-être, la grande classe des VERTÉBRÉS (*manmifères, oiseaux, reptiles, poissons*) à laquelle nous appartenons, procéderait tout entière d'un même aïeul !

Parfaitement. C'est même pour prévenir à cet égard toute équivoque que Darwin commente et complète sa pensée de la manière que voici :

« L'OPINION QUE DES ANIMAUX AUSSI DISTINCTS

..

LES UNS DES AUTRES QU'UN SINGE, UN ÉLÉPHANT, UN OISEAU-MOUCHE, UN SERPENT, UN CRAPAUD, UN POISSON, ETC., ONT PU DESCENDRE TOUS D'UN MÊME ANCÊTRE, POURRA PARAÎTRE MONSTRUEUSE A TOUS CEUX QUI N'ONT PAS SUIVI LES RÉCENTS PROGRÈS DE L'HISTOIRE NATURELLE... »

Oh! oui, cela pourra paraître monstrueux. A cet égard, je m'inscris en tête de cette classe d'ignorants qui sont restés en dehors du progrès des sciences naturelles, et qui voient dans ces allégations autant de monstruosité.

Mais enfin il ne s'agit pas ici de mes impressions personnelles. La question est beaucoup plus générale, chacun ayant intérêt à savoir pourquoi il est né homme plutôt que serpent, poisson, oiseau-mouche ou crapaud. Et dire qu'il a plané sur nos destinées la même incertitude que sur le marbre du statuaire!

Sera-t-il Dieu, table ou cuvette?

Car, enfin, Darwin le déclare en toutes lettres, l'individualité de chaque être vivant est la conséquence des conditions physiques où a été originairement placé l'ovule dont il émane. Cet ovule s'est-il trouvé dans un endroit humide, il deviendra poisson; dans un endroit aéré, il deviendra oiseau; dans un endroit obscur, il deviendra taupe; dans un endroit sablonneux, il deviendra dromadaire: ainsi se seraient formées les espèces vivantes. Si maintenant ces con-

ditions physiques viennent à changer pendant la période d'évolution de l'ovule, celui-ci en suivra les phases en ce sens que, ayant débuté animal d'une espèce, il pourra finir animal d'une autre, après avoir parcouru ainsi presque tout le cycle zoologique.

— Nous voilà donc parfaitement renseignés sur le mode de formation des êtres vivants. Maintenant Darwin va nous apprendre comment, une fois formés, ils se développent.

Ce second ordre de phénomènes, non moins digne d'attention que le premier, est dû, suivant lui, à l'action incessante de deux lois qu'il intitule : « Sélection naturelle (*natural selection*) et « Lutte pour la vie » (*struggle for existence*). Voyons quel sens il attache à ces mots.

SÉLECTION NATURELLE.

C'est en vertu de la sélection naturelle que tous les êtres vivants ont la faculté de choisir librement et spontanément la compagne avec laquelle ils doivent s'unir pour la propagation de l'espèce ; mais encore faut-il que celle-ci ait donné son consentement : c'est alors aux mâles à faire valoir leurs avantages, ou, comme dit Darwin, « à faire leur cour ».

« Que de fois, s'écrie-t-il à propos des oiseaux, les ai-je vus prendre les poses les plus bizarres et se

livrer aux gestes les plus excentriques devant un corps de femelles assemblées ! Ces dernières, de leur côté, ne restaient pas insensibles à ces démonstrations, et, quand elles avaient fait leur choix, elles y répondaient par des signes d'intelligence et même des agaceries ; seulement ces choix ne portaient jamais que sur les prétendants les plus gracieux et les mieux tournés. »

Ainsi s'exprime Darwin. Je ne le suivrai pas plus longtemps sur ce terrain, où il semble se complaire : car enfin y a-t-il un mot de vrai, un seul, dans toutes ces peintures plus ou moins anacréontiques ? J'ai eu beau regarder, j'avoue, pour mon compte, n'avoir jamais rien vu de semblable. J'aurais été charmé, cependant, d'être témoin de quelques-uns de ces cotillons dansés en plein air par d'aussi étranges exécutants.

Il paraît, du reste, qu'il en est un peu de la gente ailée comme des humains : tout le monde ne trouve pas ainsi à se caser, surtout ceux ou celles qui ne payent pas de mine. Il y a donc des mâles qui restent forcément célibataires, comme il y a des femelles qui restent forcément.... vieilles filles. Darwin remarque à cette occasion combien la nature est plus sage et plus prévoyante que l'homme.

« Pourquoi, dit-il, permettons-nous le mariage aux bancals, aux bossus, aux manchots, aux culs-de-jatte, etc., et cela au grand détriment de notre espèce ? » Mais il ne va pas plus loin.

Mme Clémence Royer, sa traductrice, et probable-

ment aussi l'interprète moins scrupuleuse de sa pensée, ne veut, au contraire, ni de ces réserves ni de ces demi-mesures. Non-seulement elle prohibe de semblables unions, mais elle refuse le droit de vivre à tout être qui naît contrefait. Décidément, le proverbe italien a raison : *Traduttore, traditore.*

LUTTE POUR LA VIE.

« Mais, ajoute Darwin, à mesure que l'espèce grandit et se multiplie, ses besoins augmentent sans que ses ressources s'accroissent dans la même proportion. Il en résulte bientôt la difficulté de s'approvisionner : de là des luttes et des combats. Les plus forts nécessairement l'emportent sur les plus faibles : par conséquent, la génération vigoureuse que nous avons dit être issue de mariages si parfaitement assortis reste seule maîtresse du terrain. Voilà donc un premier pas de fait dans l'amélioration de la race.

« Cependant cette génération vigoureuse ne tardera pas à procréer à son tour des rejetons plus vigoureux encore, lesquels, ayant plus de besoins à satisfaire, auront de même plus à lutter pour l'existence. Le résultat de ces nouvelles luttes tournera forcément aussi à leur avantage, par l'anéantissement des parents plus faibles dont ils auront reçu le jour : d'où un nouveau perfectionnement de l'espèce. Sup-

posez maintenant que les mêmes hécatombes se reproduisent pendant des milliers d'années, et vous arriverez, par ces extinctions et ces rénovations successives, à la formation des types contemporains. »

Ainsi, d'après Darwin, chaque nouvelle génération apporte à l'espèce à laquelle elle appartient un progrès de plus. Par conséquent, le monde physiologique offrirait l'inverse de ce qui se passe dans le monde moral, si tant est, comme l'affirme Horace, que « nos ancêtres, inférieurs à leurs aïeux, aient créé en nous une race pire encore, dont la descendance ira toujours en dégénéralant » :

*Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosorem.*

Mais ce sont là autant de suppositions gratuites. Nous le verrons bientôt, ce qui caractérise les œuvres de la nature, ce n'est ni leur perfectionnement ni leur détérioration ; c'est leur stabilité.

MÉTAMORPHOSES DE L'HOMME D'APRÈS DARWIN.

Nous venons de donner un rapide aperçu du système du naturaliste anglais. Il s'agit maintenant d'en faire l'application à l'homme, car ne perdons pas de vue que l'homme est notre grand objectif.

Nous ne saurions, malgré notre vif désir d'être complet, suivre Darwin au milieu du dédale de métamorphoses par lesquelles il nous fait passer à travers toute la filière zoologique; force est de nous restreindre. Précisément, il admet deux grands temps d'arrêt dans nos évolutions. Le premier correspond à la période où nous étions poisson; le second, à la période où nous étions singe. Il y a bien une troisième période, intermédiaire aux deux autres, celle où nous étions marsupiau; mais Darwin lui-même y attache peu d'importance, car il la mentionne simplement, sans en faire le sujet d'un chapitre à part.

Nous imiterons sa réserve, qui simplifie de beaucoup notre tâche. Ne parlons donc que de « *l'Homme-poisson* » et de « *l'Homme-singe* ».

Mais avant d'aller plus loin, je crois devoir revenir encore sur la pensée à laquelle j'ai obéi en entreprenant ce travail, l'énoncé de ces deux chapitres pouvant laisser croire, par son étrangeté, que j'ai voulu faire une œuvre de fantaisie. Il n'en est rien. Je me propose, au contraire, dans cette réfutation du Darwinisme, d'employer des armes très-sérieuses, car je les emprunterai à la science, appuyée sur les autorités les plus compétentes et les découvertes les plus modernes.

Si donc le lecteur sent parfois, à certains passages, son front se dérider, qu'il n'oublie pas que je ne fais que suivre Darwin sur le terrain où ce esprit, si éminent d'ailleurs dans d'autres questions,

s'est fourvoyé, et que c'est lui qui, par son genre d'argumentation, m'a donné forcément la note de ma réplique. Mais ces concessions faites aux exigences de la situation n'ôteront rien à mon travail de son caractère pratique et réfléchi.

Ceci dit — et cette déclaration était nécessaire pour prévenir toute équivoque sur mes intentions et mon but — j'arrive à « l'Homme-poisson. »

L'HOMME-POISSON.

« Lorsque Horace, au début de son *Art poétique*, imagine « une femme aux traits admirables, dont le corps se terminerait honteusement par une affreuse queue de poisson » :

. *Turpiter atrum*
Desinit in piscem mulier formosa superne,

il croyait ne faire qu'une peinture de fantaisie. Il esquissait, au contraire, par anticipation, la silhouette de nos grands parents, avec cette différence, toutefois, que ceux-ci, au lieu d'être moitié poisson, étaient poisson tout entier. En vérité, ces poètes sont toujours quelque peu devins.

Quant à nous, qui ne saurions prendre ainsi l'imagination pour guide, nous devons tout prosaïquement nous demander quel était le poisson, puisque poisson, il y a, qui fut notre premier aïeul.

Surtout, n'allez pas d'avance vous monter la tête ni vous figurer, dans votre folle présomption, que vous descendez de quelque espèce noble, telle que, par exemple, le turbot, le saumon ou la dorade. Non; notre origine est beaucoup plus humble. Darwin nous apprend que nous eûmes tout simplement pour ancêtre un AMPHIOXUS.

Un amphioxus! Voilà un chef de race dont j'ai vainement cherché les quartiers de noblesse dans l'*Armorial* de d'Hosier, voire même dans la *Cuisinière bourgeoise*. Son nom n'y est même pas prononcé! Heureusement, Darwin, qui a ses annales à lui, va nous donner tout un complément de renseignements héraldiques.

« L'amphioxus, dit-il, est un très-petit poisson, du volume à peu près d'un anchois, qui est surtout remarquable par ses caractères négatifs; à peine peut-on dire qu'il possède un cerveau, une colonne vertébrale, un cœur: aussi les naturalistes l'avaient-ils rangé parmi les vers.

« COMME IL PULLULAIT DANS LES PREMIÈRES PÉRIODES GÉOLOGIQUES, ON EST EN DROIT DE CONCLURE QUE TOUS LES MEMBRES DU RÈGNE VERTÉBRÉ, Y COMPRIS L'HOMME, EN DESCENDENT. C'EST DONC GRACE A L'AMPHIOXUS QUE NOUS AVONS PU METTRE LA MAIN SUR LE FIL QUI DEVRA NOUS CONDUIRE POUR REMONTER LA CHAÎNE DES ÊTRES. »

Voilà un petit poisson qui, tout petit qu'il est, me fait l'effet d'être un bien gros personnage, puisqu'il

n'est rien moins que le premier de notre race. Toutefois, l'avoueraï-je? ce rapprochement avec l'anchois me chiffonne quelque peu; c'est au point que je ne puis plus voir servir d'anchois sur une table sans une sorte de serrement de cœur, car je me figure aussitôt apercevoir mon aïeul, baignant dans l'huile, à l'état de hors-d'œuvre.

Puis, on ne saisit pas non plus très-bien, tout d'abord, quelle ressemblance extrême rattache l'amphioxus à notre espèce. Sans doute on voit bien qu'il y a quelque chose; seulement, quand on en arrive aux détails, on est prêt à se sentir ébranlé. Comment expliquer, par exemple, que le poisson respire par des branchies et l'homme par des poumons?

« Rien de plus simple, vous répond Darwin. Les branchies et les poumons sont deux organes parfaitement identiques par leurs fonctions et leur structure. La seule différence, c'est que, chez le poisson, ils sont logés à l'extérieur, entre les ouïes, et, chez l'homme, à l'intérieur, dans la poitrine. Mais reprenez les choses au début et puis laissez agir la période évolutionniste : il arrivera un moment où, chez le poisson, les ouïes se fermeront, et alors l'air, ne trouvant plus d'issue de ce côté, refoulera peu à peu les branchies vers la poitrine; quand elles y seront tout à fait descendues, les branchies prendront le nom de poumons et le poisson sera en voie de devenir homme : de cette manière, l'assimilation des deux organes sera complète. »

Et, comme dernière preuve de l'excellence de sa théorie, Darwin ajoute :

« N'avez-vous pas remarqué que, chez l'embryon humain, il existe de chaque côté du cou une petite fossette transversale? Cette petite fossette n'est autre que la cicatrice de la fente occupée par les ouïes avant que les branchies ne devinssent poumons. »

Il y a bien encore, dira-t-on, le chapitre des écailles. « Mais, répond Darwin, personne n'ignore que notre épiderme n'est autre qu'une série d'écailles qui se recouvrent comme les tuiles d'un toit. » Et en effet, il existe une maladie de la peau caractérisée par le redressement de ces écailles, et qu'on appelle précisément *ichthyose* (de ἰχθῦς, poisson).

Décidément, douter encore serait y mettre de la mauvaise grâce, peut-être même de la mauvaise foi ; aussi, pour mon compte, je m'avoue vaincu et convaincu.

Je veux même, abondant dans le sens de Darwin, lui suggérer un genre de preuves auxquelles il n'a peut-être pas songé. On dit, tous les jours, dans le monde des finances, que tel individu a « fait le plongeon » et, dans le monde politique, que tel autre « nage entre deux eaux ». Ces métaphores ne seraient-elles pas une sorte de réminiscence de notre premier état, alors que nous habitions l'élément humide ?

Mais en voilà assez sur l'Homme-poisson. J'ai hâte d'arriver à l'Homme-singe, car celui-là est notre aïeul beaucoup plus immédiat.

L'HOMME-SINGE.

Voici la peinture magistrale qu'en trace Darwin et qu'on ne saurait trop méditer :

« LES PREMIERS ANCÊTRES DE L'HOMME ÉTAIENT COUVERTS DE POILS ; LES DEUX SEXES PORTAIENT LA BARBE ; LEURS OREILLES ÉTAIENT POINTUES ET MOBILES ; ILS AVAIENT UNE QUEUE DESSERVIE PAR DES MUSCLES PROPRES ; LEUR PIED, A EN JUGER PAR L'ÉTAT DU GROS ORTEIL, DEVAIT ÊTRE PRÉHENSIBLE ; ILS VIVAIENT HABITUELLEMENT SUR LES ARBRES, DANS QUELQUE PAYS CHAUD, COUVERT DE FORÊTS ; LES MALES AVAIENT DE GRANDES CANINES QUI LEUR SERVAIENT D'ARMES FORMIDABLES.... » (*Tout le reste à l'avenant.*)

Que dites-vous de ce tableau ? Quel coup d'œil d'ensemble ! Quelle précision dans les détails ! Rien n'est omis.

Je ne nie pas qu'à la rigueur on ne pût rêver mieux en fait d'ancêtres ; mais qu'importe ! Ce n'est pas vous qui rougirez de vos vieux parents par cela seul que le sort et la fortune leur auront été contraires. Laissons aux parvenus ces défaillances de cœur et ces trahisons de sentiment. Quant à moi, je me flatte de comprendre tout autrement le culte de la famille et, s'il est vrai que notre grand-père fût un singe

et notre grand'mère une guenon, qu'ils reçoivent ici le tendre hommage de ma sympathie et de mes respects.

J'y mets, bien entendu toutefois, une condition, c'est que la parenté aura été parfaitement établie. La chose en vaut la peine ; d'ailleurs, ce n'est pas là un de ces cas où la recherche de la paternité est interdite. Malheureusement, c'est ce dont Darwin se préoccupe le moins ; on dirait même que chez lui la voix du sang a seule parlé, tant il s'abstient de donner des preuves.

Je le soupçonnerais également de s'être un peu trop souvenu d'un de ces délicieux contes qui, même au delà du détroit, ont dû bercer son enfance, comme ils ont bercé la nôtre. Ainsi la description de notre ancêtre *simio-humain*, comme il l'appelle quelquefois (de *simius*, singe), ressemble trait pour trait au signalement du loup, déguisé en « mère-grand », dans le *Petit Chaperon rouge* :

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

« Ce sont ses yeux, ses mains ; c'est le même visage. »

Il est vrai que Perrault mérite de compter parmi les naturalistes de l'école de Darwin, la plupart de ses métamorphoses, celle, entre autres, où l'ogre se change en lion, puis en souris, à l'instigation du *Chat botté*, rivalisant avec les plus belles conceptions du maître.

Quoi qu'il en soit, nous voilà suffisamment renseignés sur ce qu'on peut appeler notre « état civil » :
 NOUS DESCENDONS DU SINGE.

CLASSE DE SINGES A LAQUELLE NOUS APPARTENONS.

C'est déjà un grand pas de fait que de savoir qu'un singe fut notre aïeul, mais il ne serait pas mal non plus que Darwin nous fit connaître la classe de singes à laquelle nous appartenons. Cette question, comme toutes celles du reste qui regardent ces rapprochements entre l'homme et le singe, est d'autant plus de son ressort que c'est une question toute moderne, l'antiquité n'ayant pu avoir aucune idée ni même aucun soupçon de ce genre de parenté. En voici le motif :

Les anciens ne connaissaient que trois espèces de singes. La première espèce (*Bifacus* d'Aristote) est le singe commun de l'Afrique septentrionale, que l'on apportait fréquemment en Grèce, comme on en amène aujourd'hui en Europe pour les exercices de la rue ou les exhibitions foraines ; la seconde espèce est le *Cebus* ou Sapajou, qui est très-commun sur la côte de Barbarie, et se fait remarquer par sa longue queue et son museau pointu ; enfin la troisième espèce est le *Babouin* ou singe à « Tête de Chien » (cynocéphale)

qu'on voit si souvent représenté sur les vieux monuments d'Égypte. Or, aucun de ces singes ne possède le moindre caractère qui rappelle les traits de l'homme : ainsi s'explique comment les anciens ont dû ignorer l'Homme-singe.

Mais lorsque la découverte du passage aux Indes Orientales par le Cap eut appris qu'il existait, dans l'Inde et sur la côte d'Afrique, d'autres espèces de singes bien supérieures à celles qu'on avait connues jusqu'alors, on ne fut pas médiocrement étonné de voir que ces nouveaux singes offraient certaine ressemblance avec l'homme. Cette ressemblance parut surtout très-marquée chez l'Orang-outang de Borneo et le Chimpanzé de la côte de Guinée : aussi s'empres-sa-t-on de leur donner le titre de singes *anthropomorphes* (de ἀνθρώπος, homme, et μόρφη, forme). Enfin l'assimilation sembla complète quand on eut découvert une troisième espèce de singe, étroitement liée aux précédentes, le Gorille¹ ; c'est alors qu'on commença à prononcer le nom d'Homme-singe.

Dès l'instant donc où Darwin a tenu à ce que nous descendissions d'un singe, l'espèce était toute

1. Il n'est point prouvé pour moi cependant que les anciens n'aient pas connu le gorille. Ainsi Hannon parle d'une espèce d'hommes, petits et velus, incapables de parler et d'un caractère sauvage et indomptable, dont le signalement me paraît s'appliquer à cette variété de singes. Mais Hannon n'y voyait qu'une race particulière d'hommes, et il n'a pas songé un instant à en faire un composé mixte d'homme et de singe, car le mot *singe* n'est même pas prononcé.

trouvée : ce singe ne pouvait être qu'un singe anthropomorphe.

Cette espèce de singes est désignée encore sous le nom de singes *Catarrhins* (à nez effilé) ou de l'Ancien monde, pour les distinguer des singes *Platyrrhins* (à nez épaté) ou du Nouveau monde.

Il existe, de plus, entre ces deux ordres de singes une différence assez tranchée dans la dentition. Les premiers possèdent, comme l'homme, dix dents molaires à chaque mâchoire ; les seconds, au contraire, en possèdent douze : nouveau motif pour nous ranger dans la catégorie des premiers.

Restait un dernier point à élucider — et ce n'était pas le moins important — celui de savoir quelle est, parmi les singes anthropomorphes, la variété d'où nous procédons. Ici, la question s'embrouille quelque peu, même dans l'esprit de Darwin.

« Il est assez difficile, avoue-t-il, de décider si l'homme descend de quelque espèce comparativement petite, comme le chimpanzé, ou d'une aussi puissante que le gorille. Toutefois, comme un animal grand et féroce comme le gorille, pouvant par conséquent se défendre contre tout ennemi, serait probablement devenu moins sociable et aurait inspiré moins de sympathie et d'égards à ses semblables, il y a eu avantage pour l'homme à devoir son origine à un être comparativement faible, tel que le chimpanzé. »

J'en demande bien pardon à Darwin, mais les rai-

sons qu'il invoque ici pour motiver son choix me paraissent très-contestables. Ne perdons pas de vue que les singes sont de leur nature très-querelleurs ; sous ce rapport, leur descendance — si tant est que nous méritions ce titre — a peu dégénéré. Or, la crainte inspirée par la force est le plus puissant porte-respect, si même ce n'est le seul, surtout pour les sociétés qui commencent : l'affection vient plus tard, quand elle doit venir. Je crois donc, tout bien pesé, qu'il y eût eu plus d'avantage pour l'homme à descendre du gorille.

Mais ce sont là des questions de détail qui, tout intéressantes qu'elles puissent être, s'effacent devant le grand fait de l'origine de notre espèce. Nous venons de le voir : UN SINGE FUT NOTRE AÏEUL.

Prenons-en acte et recueillons-nous, car c'est le cas ou jamais de nous appliquer la maxime antique : « Connais-toi toi-même. »

COMMENT LE SINGE EST DEvenu HOMME.

Ce changement du singe en homme ne s'est pas opéré tout d'un coup, comme par la baguette d'un enchanteur ; cela est fort heureux, car la réciproque serait par trop à redouter. Voyez donc si, nous étant couché homme, nous allions, quelque beau matin, nous réveiller singe ! Mais, je le répète, nous pou-

vons être tranquilles à cet égard. C'est Darwin lui-même qui va nous rassurer, en nous indiquant par quelles nuances insensibles a eu lieu la métamorphose.

La chose, tout d'abord, paraît quelque peu compliquée. Ainsi, nous venons de voir que notre aïeul avait des oreilles pointues et mobiles, quatre mains, une queue, de longs poils, certains crocs et autres particularités ou enjolivements qui font complètement défaut à notre espèce. Comment tout cela s'est-il modifié ?

D'après Darwin, la réforme aurait commencé par les dents, et il l'explique de la manière que voici :

« Les formidables canines dont les mâles étaient pourvus leur aidaient à se défendre et au besoin à attaquer. Mais il arriva une époque où, s'étant graduellement habitués à se servir de pierres, de massues et autres armes, ils employèrent de moins en moins leurs mâchoires et leurs dents. Il en résulta que dents et mâchoires se réduisirent jusqu'à ce qu'elles fussent ramenées aux proportions qu'elles ont actuellement. »

Ainsi s'exprime Darwin. Surtout ne riez pas, car il verrait dans votre rire même un argument de plus en faveur de sa thèse.

« C'est que, dit-il, pour donner à votre physionomie une expression ironique, vous contractez inconsciemment vos muscles élévateurs (*sarling muscles*

de sir Ch. Bell), révélant ainsi votre propre ligne de filiation, puisque VOUS DÉCOUVREZ VOS DENTS, TOUTES PRÊTES A L'ACTION, COMME LE CHIEN QUI SE DISPOSE A COMBATTRE. »

Par exemple, voilà une drôle de manière de rire, et, si c'est ainsi que rit Darwin, je ne lui en fais pas mon compliment.

Mais, laissons Darwin de côté. D'ailleurs, en plus des motifs dictés par les plus simples convenances, j'ai pour son talent et son caractère une trop haute estime pour mettre jamais sa personnalité en cause.

— Nous venons de voir que les formidables canines qui garnissaient les mâchoires de nos aïeux, constituaient primitivement l'arme particulière aux mâles. Pourquoi, demanderez-vous, les femelles en étaient-elles dépourvues ?

Je serais d'autant plus curieux d'en connaître la raison qu'elles aussi, devaient pourvoir à leur défense. Sans doute les mâles, obéissant à un sentiment que par anticipation j'appellerai « chevaleresque », se chargeaient volontiers de ce soin, mais ils n'étaient pas toujours au logis, ce logis n'étant le plus souvent qu'un tronc ou une branche d'arbre. Qui donc, eux absents, devait garantir leurs tendres moitiés des injures et même des outrages ?

Mais encore une fois abstenons-nous de réflexions ; elles nous feraient perdre de vue la série de changements que le singe dut subir pour devenir homme,

et que nous avons tant intérêt à connaître. Contentons-nous donc d'enregistrer ces changements dans l'ordre indiqué par Darwin.

Nous avons dit que la réforme des dents fut la première. Cette réforme amena forcément celle des mains : Darwin va nous en donner la raison :

« Tant que nos ancêtres vécurent dans les arbres, leurs mains, façonnées surtout pour grimper, représentaient des espèces de « crochets de préhension ». Mais lorsque, renonçant à se servir de leurs dents comme des carnassiers, ils se furent accoutumés à fabriquer leurs armes, ces pratiques, par l'attention et le soin qu'elles réclamaient, déterminèrent dans leurs mains des changements très-notables. Ces changements les voici :

« D'abord les mains supérieures, originaires si maladroites, acquirent de jour en jour une plus grande habileté, jusqu'à ce qu'elles devinssent cet admirable instrument qui devait assurer à l'homme la domination de l'univers.

« Quant aux mains inférieures, à mesure que les mouvements de plus en plus répétés du tronc obligèrent de prendre un point d'appui sur le sol, elles s'indurèrent par leur face palmaire, et leurs articulations perdirent de leur flexibilité. Il arriva ainsi un moment où la peau qui recouvrait ces parties devint épaisse et résistante et où le gros orteil cessa d'être opposable ; dès lors, ce ne furent plus des mains, ce furent des pieds. »

Et la station verticale, comment fut-elle substituée à la marche à quatre pattes ?

Toujours par le fait de la réforme des dents. Laissons encore parler Darwin :

« A mesure, dit-il, que nos ancêtres, cessant d'user de leurs dents comme armes, se redressèrent chaque jour davantage pour mieux lancer les pierres et manier avec plus d'aisance la massue et la fronde, il en résulta pour eux l'habitude de se tenir de plus en plus fermes sur leurs pieds. C'est à cette habitude, devenue chaque jour plus familière, qu'ils durent de devenir bipèdes. »

Mais la fameuse queue, comment disparut-elle ? Ce fut encore là une affaire de dentition.

Pour le coup, vous écrieriez-vous peut-être, voilà qui devient par trop fort ! Les dents sont donc pour Darwin ce que le poumon était pour Toinette dans la scène du *Malade imaginaire* ? — Précisément. Jugez-en plutôt :

« Lorsque, dit-il, nos ancêtres simio-humains eurent substitué aux DENTS (*c'est bien cela*) des armes plus complètes, ils n'allèrent plus chercher dans les arbres un refuge contre leurs ennemis qu'ils pouvaient attendre et combattre de pied ferme. Aussi leur queue, qui leur servait surtout, en s'enroulant autour des branches, à prendre leur élan, s'atrophia peu à peu par défaut d'action et fut ainsi ramenée aux proportions d'un simple coccyx. »

Voilà donc la métamorphose du singe en excel-

lente voie. Patience. Darwin l'aura bientôt complétée.

Savez-vous, par exemple, par quel mécanisme il explique que nos aïeux virent leurs oreilles perdre leur excès de longueur et leur mobilité? La chose est bien simple.

C'est que, dès l'instant où ils régnerent en maîtres sur les autres espèces animales, et que leur autorité ne fut plus contestée, ils cessèrent d'être sur un éternel « qui-vive ». Non-seulement les jours se passèrent sans alertes, mais même, pour employer un terme familier, ils purent dormir la nuit sur leurs deux oreilles; celles-ci alors, n'étant plus constamment dressées (*arrectis auribus*), s'atrophierent comme leur queue pour devenir ce que nous les voyons aujourd'hui.

Enfin, nous n'avons pas oublié que nos grands parents avaient le corps tout couvert de poils. Comment expliquer la nudité actuelle de notre peau?

A cet égard, Darwin imagine plutôt des hypothèses un peu vagues qu'il ne donne des solutions. Voici, en effet, comment il s'exprime :

« L'homme n'est pas le seul animal qui soit nu. Les baleines et l'hippopotame le sont presque autant que lui; il est vrai que leur peau est protégée par un revêtement épais de *lard* qui remplit le même but que la fourrure des phoques et des loutres. Mais les éléphants et les rhinocéros dont la peau est également glabre, n'ont pas cette protection contre

le froid. Seulement, comme certaines espèces éteintes, qui vivaient autrefois sous un climat arctique, étaient alors couvertes d'une longue laine ou de poils, il semblerait que les espèces actuelles des deux genres ont perdu leur revêtement pileux sous l'influence de la chaleur. »

Darwin se demande alors si c'est que l'homme aurait perdu le sien, pour avoir primitivement habité un pays tropical.

Cette question, il paraît tout d'abord disposé à la résoudre par l'affirmative; puis il se ravise, pour cette raison surtout que « les singes actuels, quoique habitant diverses régions chaudes, sont couverts de poils, ce qui est fortement contraire à la supposition que l'homme ait été dénudé par l'action du soleil. »

Voici, en définitive, l'opinion à laquelle il croit devoir s'arrêter :

« Je suis, dit-il, tout disposé à croire que l'homme, ou plutôt la femme primitive, a dû se dépouiller de son revêtement pileux DANS UN BUT D'ORNEMENTATION. »

A la bonne heure; j'aime mieux cela. Ce petit grain de coquetterie chez notre aïeule est d'autant plus excusable que, l'eût-elle voulu, elle ne pouvait chercher à plaire à aucun autre qu'à son mari, puisqu'ils étaient les deux premiers de leur race.

Seulement, pauvre femme! quel mal elle dut se donner! Car ce n'était pas une médiocre besogne

que de s'épiler ainsi tout le corps. Peut-être cependant existait-il déjà quelques-unes de ces pâtes ou poudres, comme nous en voyons tous les jours annoncer dans le même but, bien que plus restreint, « l'exhaussement du front » ?

J'inclinerais plutôt à penser qu'à ces époques primordiales, on se contentait tout simplement de quelque procédé analogue à celui qu'emploient ces artistes en plein vent dont l'enseigne porte stéréotypés ces mots sacramentels : *Tond les chiens et....* Mais, même en supposant notre aïeule ainsi tondue, les bénéfiques de l'opération n'auraient pu profiter qu'à elle seule, et nullement à sa descendance, qui eût continué de naître avec ses téguments pileux. C'eût donc été sans cesse à recommencer, et par suite le problème, posé par Darwin, de la nudité de notre peau, attend encore une solution.

Cette solution, du reste, ainsi que toutes les autres du même genre, c'est à Darwin et non à moi, qu'il incombe de la chercher. Qu'il me suffise donc d'avoir donné la clef de son système, et indiqué par quelle série de mutations le singe s'est transformé en homme.

Comme les détails qui précèdent sont réellement incroyables, je crois devoir rappeler que cette description de l'Homme-singe et des changements subis par le singe pour devenir homme, est empruntée en entier au livre de Darwin sur la *Descendance de l'homme*.

**N'EST-CE PAS PLUTOT L'HOMME QUI EST
DEVENU SINGE ?**

Quelque satisfaisante et quelque bien fondée que puisse paraître à certains esprits la théorie de Darwin, il est cependant un reproche que je me permettrai de lui adresser ; c'est celui-ci :

Le singe, pour devenir homme, est obligé de subir certaines mutilations, qui, tout en s'effectuant graduellement et sans secousses, n'en sont pas moins étranges. Ainsi, il a fallu lui retrancher la queue, lui raccourcir les oreilles, lui rogner les dents et lui supprimer deux mains sur quatre : c'est beaucoup ; mais, chose bien plus grave, c'est donner à entendre que la nature a dépassé le but puisque, pour créer un second être, elle se voit forcée d'émonder le premier.

Le reproche, comme on le voit, est sérieux. Pourquoi aussi Darwin n'a-t-il pas interverti les rôles, je veux dire, ne fait-il pas plutôt descendre le singe de l'homme que l'homme du singe ? Avec ce simple changement, tout se concilie, tout s'enchaîne, tout s'explique ; il évite de plus à la nature un véritable « pas de clerc. »

Ce qu'il n'a pas fait, je vais le tenter moi-même, et cela, en me contentant de copier ses procédés.

Puissé-je ne pas me montrer trop indigne de mon modèle !

Je suppose donc, puisque Darwin rejette l'hypothèse d'une création directe, que c'est le singe qui descend de l'homme, et voici comment je comprends qu'ait dû se faire la transformation.

Un mauvais sujet, comme il y en a eu à toutes les époques, même les plus primitives, ayant commis un crime, s'est réfugié dans une forêt pour se soustraire à la vindicte des lois. Vainement on l'a poursuivi ; il a échappé à toutes les recherches : mais, traqué comme une bête fauve, il mènera désormais la plus misérable des existences. Vous voyez déjà quelles en seront les conséquences pour son organisation corporelle.

Tantôt, pour se cacher, il rampe dans des cavernes ou se tient blotti sous des broussailles, ce qui, à la longue, lui courbe l'épine et lui fait perdre l'attitude verticale, pour l'obliger à marcher à quatre pattes : le voilà devenu quadrupède.

D'autres fois, il cherche un refuge dans les arbres ; mais alors, à force de grimper et de s'accrocher aux branches, ses pieds se courbent et, le pouce devenant opposable, ils ne tardent pas à se changer en mains : le voilà devenu quadrumane.

Comment se nourrira-t-il ? Je ne lui vois d'autres ressources que de s'attaquer aux animaux eux-mêmes pour en faire sa pâture, en usant des mêmes armes dont ceux-ci se serviront pour se défendre, à

savoir les dents et les mâchoires : il arrivera donc un moment où, par le fait de ces luttes et de ces combats, ses canines représenteront de formidables crocs.

Mais il ne pourra se soustraire à tant d'ennemis que grâce à une extrême vigilance; de là l'obligation pour lui d'être constamment aux aguets : il n'y a donc pas lieu de s'étonner que ses oreilles s'allongent pour percevoir les moindres bruits, et deviennent mobiles pour mieux les recueillir.

On comprendra de même que, privé de vêtements et souvent d'abris, son corps devra se recouvrir d'une sorte de fourrure, pour se garantir du froid ; il suffira pour cela de se rappeler cette remarque d'Owen, cité par Darwin, que « les éléphants qui, dans l'Inde, habitent des districts élevés et frais, sont plus velus que ceux qui résident dans des pays plus bas. »

Enfin, comment ne pas admettre qu'à force de se tenir assis, comme un chien sur sa queue, — attitude si favorable pour le repos comme pour l'observation à distance, — il en résultera une irritation du coccyx devant nécessairement aboutir à la formation d'un appendice caudal? Songez donc que le coccyx, chez l'homme, n'est autre qu'une queue rudimentaire; on y trouve, en miniature, tous les osselets dont se compose cet organe : il suffira, par conséquent, que ceux-ci grandissent et s'allongent pour devenir une queue véritable. C'est l'histoire d'une

lorgnette qu'on tenait fermée dans son étui, puis dont on développe les pièces pour l'accommoder aux exigences de la vision.

Il y aura, de plus, cette particularité que la queue, par le frottement sur le sol des surfaces où elle s'implante, ne tardera pas à s'enjoliver des callosités qui, chez le singe, en constituent comme l'apanage et l'aurole.

Eh bien ! que dites-vous de tout cela ? Il me semble que voilà un personnage assez bien réussi ! Je me flatte même d'avoir sur Darwin cet avantage capital que je n'ai rien corrigé du plan primitif de la nature : je l'ai simplement retouché.

CHANGEMENT EN SINGES DE LA POPULATION DE TOUTE UNE ÎLE.

Je feuilletais dernièrement les *Métamorphoses* d'Ovide, pour voir s'il ne s'y rencontrerait pas quelque fait à l'appui de la thèse de Darwin, lorsque le hasard m'a fait au contraire tomber sur un passage qui m'a fourni la preuve de la vérité de la mienne, à savoir que ce n'est pas l'homme qui descend du singe, mais bien le singe qui descend de l'homme. Ainsi le poète parle d'une île dont Jupiter aurait changé la population tout entière en singes, comme punition de ses crimes. « C'est, dit-il, l'île de Pithé-

cuse, aux collines stériles, dont le nom rappelle celui de ses habitants » :

. *Sterilique locatas*
Colle Pithecasas, habitantum nomine dictas.

Effectivement, Pithécuse, du mot grec *πίθηκος*, signifie singe ; cette île est située dans le golfe de Naples, et se nomme aujourd'hui Ischia.

Chose bizarre ! J'ai visité plusieurs fois l'île d'Ischia à cause de ses importantes sources minérales ; je l'ai même décrite assez au long dans mon *Guide aux eaux*, en indiquant qu'elle s'appelait autrefois Pithécuse : or, ni ce nom, ni aucune tradition dans l'île ne m'avaient mis sur la voie du grand événement rapporté par Ovide. C'est que, d'abord, la population actuelle n'offre plus dans ses traits rien qui ressemble au singe ; c'est que, de plus, elle a tout intérêt à faire oublier le châtement infligé autrefois par Jupiter à ses ancêtres.

Ce châtement, voici comment Ovide le raconte :

« Leurs bras, dit-il, commencèrent à se hérissier de poils noirs ; leurs mains se courbèrent et leurs ongles s'allongèrent en griffes, de manière à représenter des pieds » :

Brachia cæperunt nigris horrescere pilis,
Curvarique manus et aduncas crescere in ungues,
Officioque pedum fungi.

Jupiter aplatit de même leur nez, sillonna de rides

leur visage et, comme ils ne s'étaient servis de la parole que pour le parjure, il les en priva, « ne leur laissant, dit le poète, qu'un cri rauque pour se plaindre » :

Posse queri tantum rauco stridore reliquit.

Voyons! N'ai-je pas eu raison de dire qu'Ovide donnait pleinement gain de cause à mon système? Remarquez en effet qu'ici c'est bien l'homme qui se change en singe, et non le singe qui se change en homme; j'ai même vainement cherché dans le même poète aucun exemple de ce dernier genre de métamorphoses. Ainsi se trouve confirmée ma théorie, et la joie que j'en ressens tempère un peu mes regrets de ne point en avoir eu la priorité, puisqu'elle appartient à Ovide, et que, par suite, je ne puis la signer de mon nom.

DE L'ÉLÉPHANT ET AUTRES AIEUX POSSIBLES DE L'HOMME.

Si Darwin n'avait pas pris l'initiative de notre parenté avec le singe, et que, par conséquent, j'eusse été libre dans mes choix, j'aurais probablement songé à l'éléphant, comme aïeul de l'homme, à cause de son remarquable développement intellectuel.

Mais, direz-vous peut-être, il y a autre chose chez

lui de non moins développé que l'intelligence : c'est le corps. Comment en réduire assez les proportions pour les ramener aux nôtres ?

Laissez-moi faire ; vous allez voir que, grâce aux procédés de Darwin, ce sera la chose du monde la plus simple.

Supposez, par exemple, que l'éléphant s'accoutume à se servir directement de sa bouche, au lieu de sa trompe, pour saisir les objets : celle-ci, dépossédée de ses fonctions d'organe intermédiaire, perdra graduellement de sa longueur et de son diamètre pour devenir un nez très-présentable.

Il en sera de même de ses défenses, qui rappellent si bien les formidables canines dont Darwin gratifie nos aïeux ; dès l'instant où vous lui aurez appris les usages de la bouche, vous supprimez la déglutition gloutonne pour la remplacer par une mastication régulière : à dater de ce moment, le jeu des lèvres, leur allongement pour boire, et les mouvements de la langue pour bien lier les aliments, exerceront sur les défenses une pression continue et douce qui les ramènera bientôt aux proportions de dents ordinaires.

Il n'y aura pas plus de difficulté pour les jambes, dont nous réduirons le volume, comme nous le réduisons dans la maladie appelée précisément « éléphantiasis ».

L'obstacle viendrait-il de la queue ? Mais elle n'existe autant dire qu'à l'état de soupçon ; rien de

plus simple, par conséquent, que d'en faire rentrer les anneaux dans leur gaine et d'en effacer ainsi jusqu'aux vestiges ; il suffira pour cela de l'immobiliser.

Surtout respectez l'œil ; il est petit, sans doute : mais quelle finesse et quelle placidité dans le regard !

Je ne nie pas que l'abdomen ne menace d'offrir un excès d'ampleur ; mais on sait à quoi s'en tenir aujourd'hui sur ces fameuses « tailles de guêpe », qu'on n'obtient en général qu'au prix de la déformation du foie, de la compression de l'estomac et de la gêne apportée au jeu de la poitrine.

Mieux vaut encore, en fait d'exagérations, un peu trop de cette bonne rotondité, qui est, au contraire, si parfaitement compatible avec le fonctionnement régulier de nos organes. D'ailleurs, qui donc, parmi les personnes sensées, songera jamais à vous reprocher votre corpulence ? On y trouverait au besoin motif à compliment ; témoin cette définition, d'une touche si délicate et si charmante, que Mme de Girardin avait donnée de la célèbre Alboni : « C'est un éléphant qui a avalé un rossignol. »

Je trouvais donc, dans ce noble animal, toutes les conditions désirables pour en faire notre ancêtre.

Plus tard, il est vrai, mes idées se sont un peu modifiées ; c'est quand j'ai eu visité l'*Homme-chien*, qui a été l'objet à Paris d'une si bruyante exhibition : il semblait effectivement y avoir là l'étoffe d'un aïeul.

Mais je ne m'en suis pas occupé davantage, car, à la réflexion, je n'ai vu dans cette ressemblance avec l'homme qu'une de ces anomalies fortuites appelées autrefois « jeux de la nature »,¹ tandis que l'éléphant nous offre des caractères permanents et typiques.

Est-ce à dire que je me flatte de supplanter Darwin en substituant mon éléphant à son singe ? Loin de moi cette prétention ; j'ai voulu seulement faire, à titre d'essai, une nouvelle application de son système ; d'ailleurs je connais trop les tendances de l'opinion en faveur de la race simienne pour chercher à la détrôner. Il est même tellement reçu

1. Ces « jeux de la nature » sont loin d'être rares. Ainsi Edward Lambert est resté célèbre sous le nom de Lambert-porc-épic. Né en 1717 de parents parfaitement sains, il ne présenta rien de remarquable pendant les neuf premières semaines qui suivirent sa naissance. A cette époque, sa peau commença à brunir et s'épaissit de plus en plus ; à quatorze ans il fut présenté à la Société royale de Londres et voici ce qui fut constaté : Le visage, la paume des mains et la plante des pieds n'offraient chez lui rien d'anormal ; mais tout le reste du corps était couvert d'une carapace brunâtre, épaisse d'un pouce et plus, irrégulièrement fendillée et qui, sur les flancs, était divisée de manière à figurer grossièrement les piquants d'un *porc-épic* : d'où son surnom. Tous les ans cette carapace tombait par suite d'une sorte de mue ; la peau paraissait saine et lisse, mais bientôt elle reprenait son étrange enveloppe. Lambert était du reste très-gai et parfaitement portant. Il se maria et eut six enfants qui tous présentèrent ces mêmes piquants vers la peau ; malheureusement les renseignements manquent sur ce qu'est devenue plus tard cette intéressante famille.

aujourd'hui que cette race l'emporte sur la nôtre par les ressources de son esprit que, quand on compare les deux races entre elles, c'est toujours au singe qu'on attribue le beau rôle. N'entendez-vous pas, à tout instant, des propos de ce genre : « Fin comme un singe ; malin comme un singe ; rusé comme un singe » ?

Il est vrai que l'expression de « vieux singe » lancée sous forme d'apostrophe, a quelque chose de moins flatteur.

RÉSUMÉ DES PRINCIPES QUI FORMENT LA BASE DU DARWINISME.

Mais ne nous égarons pas plus longtemps, sur les pas de Darwin, dans les applications fantaisistes de son système. Revenons au système lui-même et aux principes qui en forment la base.

Nous savons quels sont ces principes : ce sont la « Lutte pour la vie, » et la « Sélection naturelle ». Nous savons, de plus, quel sens leur attacher ; il me paraît utile toutefois, avant d'aller plus loin, d'en donner un résumé succinct.

La Lutte pour la vie, nous nous le rappelons, est une sorte de roman médiocrement ingénieux, par lequel les animaux sont censés, depuis leur première apparition sur le globe, avoir consacré leurs facultés

et leurs loisirs à s'entre-dévorer. Il y a surtout cette particularité très-essentielle que, le plus fort l'emportant constamment sur le plus faible, il se trouve rester le seul survivant, et, par conséquent, le seul chargé de la reproduction. Chaque génération qui se succède bénéficie nécessairement de ce monopole : ainsi s'expliquerait la formation des belles espèces.

Si encore, en avançant ces étrangetés, Darwin avait eu le mérite de l'invention ! Mais non : tout cela est « renouvelé des Grecs, » car c'est l'histoire de ce qui se passait chez les Spartiates.

On sait, en effet, qu'en vertu d'une loi spéciale, tout enfant né chétif ou difforme devait être sacrifié immédiatement dans l'intérêt de la chose publique et de la race ; mais, — j'en demande bien pardon à Mme Clémence Royer, dont nous connaissons les sympathies pour la législation de Sparte, — la nature, cette *alma parens*, comme l'appelaient les anciens, n'a rien à voir avec des pratiques aussi barbares. Laissons donc de côté ces prétendues Luites pour la vie.

Quant à la Sélection naturelle, c'est un roman d'un autre genre, où domine surtout l'élément burlesque. Ainsi, dans les entrevues préliminaires de certains oiseaux qui doivent sceller leur union, nous n'avons pas oublié ces poses, ces œillades et ces ronds de jambe des mâles à l'adresse des femelles, non plus que les répliques de celles-ci par des coquette-

ries correspondantes. Mais, si vous vouliez absolument faire de l'églogue, pourquoi ne pas prendre tout simplement la nature sur le fait ?

Tenez ; connaissez-vous rien de plus touchant ni de plus délicat que les attentions du rossignol pour sa compagne ? Le jour même où elle va pondre, il se place sur une branche voisine, et là il entonne ses plus délicieuses mélodies, qu'il continuera nuit et jour, en les variant, tant qu'elle restera confinée au logis par la nécessité de couvrir ses œufs ; il ne les interrompt par intervalle que pour aller lui rendre de ces petits services qu'on se doit entre époux.

Voilà de ces gracieux tableaux qu'il vous fallait imiter, au lieu d'aller emprunter vos pastorales à je ne sais quelle chorégraphie déhanchée des bals publics et des barrières.

Combien Virgile a été mieux inspiré lorsqu'il représente le pauvre volatile ne faisant plus entendre que de plaintifs accents, parce que la main du laboureur a précipité hors du nid toute la petite couvée, avant même qu'elle n'eût ses premières plumes !

*Qualis populea mærens philomela sub umbra,
Amisso queritur fetus....*

Je n'achève pas la citation latine, car il n'est personne qui ne la sache par cœur ; je n'essaierai même pas de la traduire, car il est de ces choses qu'il faut lire dans la langue même où elles ont été écrites, pour bien en apprécier le charme et les beautés.

— Mais en voilà assez sur tout ce jargon de *Luttes* et de *Sélections*, qu'on ne comprend pas tout d'abord avant qu'on ne vous l'explique, et qu'on comprend encore moins quand on vous l'a expliqué. Abordons donc carrément la réfutation du Darwinisme.

RÉFUTATION DU DARWINISME.

Réfuter le Darwinisme ! Mais à quoi bon ? vous écrierez-vous peut-être. On réfute une théorie hasardee ; on réfute une doctrine dangereuse ; on réfute même au besoin un système absurde ; mais on ne réfute pas des Contes de fées¹.

Si, on les réfute, ou plutôt il en est qu'on doit réfuter : tel est le Darwinisme.

C'est que son auteur est un homme d'un grand talent et d'un incontestable savoir, qui possède mieux que personne l'art de revêtir des formes sévères de la science les produits les plus bizarres de son imagination fantaisiste. Je ne saurais mieux comparer ses écrits qu'à cette orfèvrerie de ruolz, dont un métal brillant dissimule le peu de valeur intrinsèque, mais qui, pour être distinguée de l'or-

1. Le mot n'est pas de moi : je le regrette, tant il me paraît juste ; il est d'un juge bien compétent, d'Ad. Brongniart. « Les transformistes, a-t-il dit, désertent le terrain de la science positive, et s'égarant dans des CONTES DE FÉES. »

févrierie vraie, exige un œil exercé. Aussi est-ce parmi la jeunesse de nos écoles et au sein de la classe ouvrière, là par conséquent où les surprises sont le plus faciles, que sa doctrine compte les plus fervents adeptes.

Elle en compte malheureusement aussi parmi certains savants que leur âge et leurs études antérieures auraient dû prémunir contre des entraînements de ce genre. Comment donc expliquer semblable anomalie ?

C'est que, pris à la lettre, le Darwinisme est la négation absolue de toute intervention de la divinité dans le règlement des choses humaines. Matérialisme et athéisme : telle est sa devise. Aussi croit-on volontiers le maître sur parole, même pour les choses qui blessent le plus, non-seulement le simple bon sens, mais jusqu'à notre fierté de race. Il connaissait bien son public, le novateur anglais, lorsqu'il lui criait : « Lequel aimez-vous le mieux, être faits à l'image de Dieu ou à l'image du singe ? » Et tous de répondre : « A l'image du singe ! » Cela devait être. La foule, que la passion aveugle, préférera toujours Barabbas au Christ.

Le Darwinisme est donc un de ces systèmes que le ridicule ne suffit pas pour tuer, d'autant plus qu'il porte en soi, — il ne l'a que trop prouvé jusqu'à présent, — le principe d'une vitalité très-puissante. Cette vitalité, toutefois, il la doit beaucoup moins à lui-même qu'à la haute influence de quelques-uns

des hommes qui s'en sont faits, un peu partout, les prôneurs et les apôtres.

Il en est un surtout parmi nous qui est regardé généralement comme l'*alter ego* de Darwin, et dont par suite il nous faut dire un mot : j'ai nommé M. Littré.

UN MOT SUR M. LITTRÉ.

Le nom de M. Littré est tellement inféodé aujourd'hui à celui de Darwin et à son système qu'il semble qu'on ne puisse le prononcer sans voir miroiter aussitôt comme la silhouette d'un singe. Et cependant il n'est pas démontré pour moi que M. Littré soit bien réellement « ce qu'un vain peuple pense ».

Sans doute il réunit, au plus haut degré, toutes les *qualités* qui caractérisent d'ordinaire les opinions transformistes qu'on lui attribue. Ainsi, il est matérialiste; de plus, il est athée : lui-même le proclame à chaque page, je pourrais dire à chaque ligne de ses doctes écrits. Sous ce rapport, il reste fidèle aux traditions de son ancien maître, Auguste Comte, qui, lui, poussait le matérialisme et l'athéisme jusqu'à l'ahurissement.

Mais enfin tout cela ne prouve pas que M. Littré accepte positivement, comme on l'affirme, d'avoir eu un singe pour aïeul; ses amis prétendent même qu'il s'en défend.

Savez-vous ce qui, à défaut de toute profession de foi positive de sa part, a contribué le plus à vulgariser cette croyance? C'est la ressemblance qu'on a prétendu établir entre lui et le chimpanzé¹; on veut qu'il en ait les grandes lignes du visage, certaines attitudes et jusqu'à la démarche. On pourrait ajouter qu'il en a aussi quelque peu la malice, ainsi que le prouve le tour qu'il a joué à Nysten en lui attribuant, après sa mort, sous prétexte de rééditer son « Dictionnaire, » des opinions matérialistes, qu'il n'avait jamais eues de son vivant, et contre lesquelles sa veuve a protesté.

Chose bizarre et qui prouve ce que valent parfois les renommées! C'est probablement à cette parenté plus ou moins avouée avec le singe que M. Littré devra que son nom reste populaire. On aura oublié déjà ses doctrines subversives, qu'on se souviendra encore de l'accoutrement burlesque dont l'ont affublé les caricaturistes. Ainsi est faite l'histoire; elle néglige l'événement pour n'enregistrer que l'a-

1. M. Littré est le premier, du reste, à rire de cette soi-disant ressemblance; témoin l'autorisation donnée par lui à un journal de publier la charge qui le représente sous l'aspect d'un singe en grande tenue de membre de l'Institut, laquelle charge se vend — je l'ai achetée — chez tous les marchands d'estampes. Voici, en effet, ce qu'on lit au bas de la vignette, avec le *fac-simile* de son écriture :

« *J'autorise le journal à publier ma charge.*

« Versailles, 29 mai 1876.

« E. LITTRÉ. »

necdote. Qui parlerait aujourd'hui d'Alcibiade, s'il n'eût coupé la queue à son chien, de Dagobert, s'il avait mis certain vêtement à l'endroit, ou de M. de La Palisse¹, si on ne lui eût prêté tant de réparties plus que naïves?

Mais, en voilà assez sur ces digressions; elles finiraient par nous faire perdre de vue le sujet que nous avons dit devoir aborder actuellement, la réfutation du Darwinisme.

MARCHE QUI SERA SUIVIE POUR LA RÉFUTATION DU DARWINISME.

Nous voici arrivés à la partie la plus essentielle, mais aussi la plus embarrassante de notre travail, par la difficulté de savoir quelle marche suivre pour la réfutation du Darwinisme: cette difficulté, chacun la comprendra pour peu qu'il réfléchisse à la texture des ouvrages où l'auteur a exposé son système.

Darwin, contrairement à ce que font d'habitude les chefs d'école, commence par établir certaines

1. Et cependant chacun de ces hommes a eu sa valeur et sa notoriété. Ainsi, par exemple, M. de La Palisse, dont on a réussi à faire le type du niais, n'était autre que Jacques de Chabannes, seigneur de La Palisse, *maréchal de France, gouverneur du Bourbonnais, de l'Auvergne, du Forez, du Beaujolais, du Lyonnais, etc....* Il contribua beaucoup à la victoire de Marignan et périt glorieusement à la défaite de Pavie.

théories auxquelles il s'efforce ensuite de rattacher les faits, au lieu de prendre tout d'abord les faits pour point de départ, puis de chercher à en déduire les théories; il en résulte qu'on ne sait jamais ni où le trouver ni comment le saisir, perdu qu'il est dans les espaces sur les ailes de son imagination.

Je ne doute pas qu'il ne croie avoir réellement observé ce qu'il a simplement conjecturé. Aussi ses livres sont-ils pleins de faits qui leur donnent une apparence de solidité massive; seulement les ressemblances partielles ou transitoires y tiennent lieu de preuves directes de filiation.

Mais ce qui contribue le plus à dérouter la critique, c'est que, chez Darwin, l'élément burlesque l'emporte tellement sur l'élément sérieux qu'il faut à tout instant, comme dans les idylles et les romans héroï-comiques,

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère,

Et cela au moment où le sujet y prête le moins !
On se trouve ainsi forcément ramené sur le terrain de la fantaisie, alors qu'on aurait tout intérêt à rester sur celui de la science.

Quoi qu'il en soit, puisque j'ai tant fait que de commencer, il me faut bien aller jusqu'au bout. Et comme, en définitive, toute discussion exige une méthode, il m'a paru que la plus pratique consistait à prendre à partie quelques-unes des propositions les plus aventureuses de Darwin ou de son école,

qui souvent l'a dépassé, même de beaucoup, et à leur opposer, pour toute réfutation, certains grands principes ayant pour eux l'autorité de la science, le témoignage et la sanction du temps.

NUL ÊTRE VIVANT N'A PU NAÎTRE SPONTANÉMENT DE LA MATIÈRE.

Il est un fait que nous citerons en premier, fait immense qui domine toute la genèse des espèces; c'est celui-ci :

« NUL ÊTRE VIVANT N'A PU NAÎTRE SPONTANÉMENT DE LA MATIÈRE. »

D'après Darwin, au contraire, les choses se sont passées tout autrement. A l'en croire :

« LE PREMIER ÊTRE VIVANT QUI AIT PARU SUR NOTRE PLANÈTE, SOIT A L'ÉTAT DE CELLULE, SOIT A L'ÉTAT D'ŒUF, EST NÉ DE LA MATIÈRE PAR L'ACTION RÉCIPROQUE ET COMBINÉE DES DIVERS AGENTS PHYSIQUES ET CHIMIQUES. »

Ce système est, moins le mot, l'histoire des générations spontanées. Je dis moins le mot; c'est que personne aujourd'hui un peu au courant des débats que cette question a fait naître, il y a quelques années, au sein de l'Académie des sciences, débats sur lesquels nous allons bientôt revenir, n'oserait

hautement le prononcer. Permis aux poètes qui, suivant la remarque d'Horace, partageront toujours, avec les peintres, le privilège de tout oser :

. *Pictoribus atque poetis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas;

Permis aux poètes de faire naître spontanément du sein de la matière, non-seulement des animaux, mais des plantes ; ainsi Ovide pourra s'écrier, dans sa description de « l'Age d'or : »

Mulcebant zephyri natos sine semine flores.
 (La fleur naît sans semence au souffle des zéphyrs.)

Mais, je le répète, ce qui est permis aux poètes est interdit aux naturalistes. Ce qui n'empêche pas Vogt, Büchner et Moleschott d'appeler la « vertu génératrice de la matière un *postulat de la science*. » Ce qui n'empêche pas non plus Strauss, le fameux Strauss, d'enseigner, toujours *au nom de la science*, que L'HOMME A PU NAÎTRE SPONTANÉMENT DE LA TERRE.

« C'est ainsi, dit-il, que le ténia se forme spontanément en nous ; or, ce n'est pas un petit animal que le ténia, en comparaison de l'homme, puisqu'il parvient à une longueur de vingt pieds et parfois même de soixante aunes. »

Il n'y a qu'un malheur pour ce rapprochement entre le ver solitaire et nous, rapprochement si flatteur pour notre espèce, c'est que cette prétendue

naissance spontanée du ténia doit être reléguée au chapitre des contes et fantaisies poétiques¹.

Pourquoi donc s'obstiner ainsi à doter la matière de la faculté génératrice? Burmeister, dans son *Histoire de la création*, si répandue en Allemagne, va nous en donner le motif avec une franchise quelque peu brutale :

« *Ne voulant pas, dit-il, avoir recours aux miracles et aux mystères, NOUS SOMMES OBLIGÉS, pour expliquer l'apparition sur la terre des premières créatures organisées, de REVENIR A LA VERTU GÉNÉRATRICE DE LA MATIÈRE ELLE-MÊME.* »

Fort bien. Seulement je ferai remarquer qu'en refusant d'attribuer à Dieu la création des premiers êtres organisés, on n'échappe ni aux miracles ni aux mystères : on substitue tout simplement à ceux de la Genèse, qui ont au moins pour eux la logique des faits, les mystères erronés et les miracles impossibles des cosmogonies athées.

Il y a longtemps que Pascal l'a dit : « *Incrédules ! les plus crédules.* »

« *Quelle absurdité, s'écrie à ce propos M. Flourens, d'imaginer qu'un corps organisé, dont toutes les parties ont entre elles une connexion, une corrélation si admirablement calculée, si savante, puisse*

1. Alex. de Humboldt disait à ce sujet : « Ce qui me déplait en Strauss, c'est sa légèreté, pour de pas dire plus, en histoire naturelle. Il n'hésite pas à faire produire les êtres organisés par la matière inorganique et l'homme par le limon de la Chaldée. »

être produit par un assemblage aveugle d'éléments physiques ! Ce corps organisé aurait puisé la vie dans des éléments qui en étaient dépourvus ! On fait venir le mouvement de l'inertie, la sensibilité de l'insensibilité, la vie de la mort ! »

Fénelon emploie une autre forme d'argument que son apparente bonhomie ne rend que plus piquante.

« Depuis, dit-il, qu'il y a sur la terre des hommes soigneux de conserver la mémoire des faits, on n'a jamais vu ni lion, ni tigre, ni sanglier, ni ours se former par hasard dans les antres ou dans les forêts. On ne voit point non plus de production fortuite de chiens ou de chats; les bœufs et les moutons ne naissent jamais d'eux-mêmes dans les étables et dans les pâturages. »

Donnons enfin la parole à M. Agassiz; c'est incontestablement, comme naturaliste et comme penseur, l'un des hommes les plus compétents pour juger la question qui nous occupe.

« Les causes physiques sont actuellement, dit-il, ce qu'elles étaient jadis. Les agents physiques et chimiques agissent aujourd'hui comme ils ont agi depuis l'origine. Nous en avons une preuve dans le caractère identique des roches appartenant aux plus anciennes et aux plus récentes formations, et dans l'identité chimique des matériaux dont sont formés les corps célestes; ce dernier fait a été établi avec la plus grande netteté par les investigations des physiciens modernes. Le monde physique reste le même;

les lois qui le gouvernent restent les mêmes, et, depuis l'origine jusqu'à aujourd'hui, elles ont agi identiquement.

« Dès lors, les animaux qui ont existé à diverses époques et qui offrent entre eux les différences les plus multiples, comment pourraient-ils être le résultat de causes qui ne varient pas et qui procèdent toujours de la même manière ?

« Cette opinion est contraire à tout argument, contraire à toutes les preuves que nous possédons. Nous ne pouvons attribuer une diversité de résultats à des causes uniformes; nous ne pouvons attribuer la cause de certains faits à des agents dont l'action nous est connue, quand cette action est impuissante à les amener.

« Les physiciens et les chimistes savent parfaitement bien ce que peuvent produire l'électricité, la lumière ou le galvanisme; ils connaissent quelles sont les combinaisons possibles entre des éléments chimiques, et n'ignorent pas que ces combinaisons et ces causes diffèrent essentiellement de celles dont nous voyons les effets dans le règne animal.

« Je prétends par conséquent qu'il n'est pas logique d'attribuer la diversité qui existe parmi les êtres vivants à des causes caractérisées par une uniformité de matière et une uniformité d'action.

« JE NE PUIS CONCEVOIR QU'UNE SEULE CAUSE POSSIBLE, C'EST L'INTERVENTION DE L'ESPRIT DANS LA PRODUCTION DE CE QUE NOUS AVONS VU.

« Nous savons parfaitement comment agit l'esprit humain, combien il est libre, et nous reconnaissons dans ses manifestations le sceau de Celui qui se manifeste de lui même. Dans les œuvres de la plus haute intelligence, nous voyons le mode et la manière particulière dont l'esprit sait ainsi se manifester. Dans le poète, dans le peintre, dans l'architecte, dans le sculpteur, nous ne cessons d'apercevoir cette manifestation. Pourquoi n'aurions-nous pas quelque chose de semblable dans la nature?

« L'ESPRIT N'EST PAS UNE MANIFESTATION DE LA MATIÈRE, C'EST QUELQUE CHOSE QUI EN EST INDÉPENDANT.¹

« Sa liberté est sans limites; il maintient sans limites son indépendance de certaines influences qui, par moments, l'obsèdent.

« C'est avec cette étendue et d'une manière semblable que je conçois l'intervention de l'ESPRIT dans la production d'êtres vivants, pendant tous les temps, sur un plan disposé et suivi depuis l'origine, en vue d'une fin qui est l'homme. »

Ainsi s'expriment Flourens, Fénelon et Agassiz. Je ne sais si vous êtes impressionné comme moi, mais ce langage simple et mesuré, ces déductions logi-

1. La Fontaine a dit :

Un esprit vit en nous et meut tous nos ressorts.

Il n'a fait ici que traduire la pensée de Virgile :

MENS agitat molem et magno se corpore miscet.

ques, cette tendance de l'âme à ne pas trop s'incorporer à la matière, tout cela, venant après les balivernes du Darwinisme, vous soulage et vous récrée comme au sortir d'un cauchemar. J'ai éprouvé, pour mon compte, en transcrivant ces lignes, quelque chose d'analogue à ce que je ressentais en Égypte, lorsque, après une longue marche à travers les sables et l'aridité du désert, j'arrivais à l'un de ces endroits frais et ombragés qu'on appelle des « oasis ».

Bien entendu, cette protestation de la science et du bon sens n'a pas arrêté Darwin. Comment eût-il pu en être autrement? Toute sa doctrine, nous l'avons vu, repose sur l'éclosion spontanée, par les seules forces de la matière, d'un premier germe dont le développement ultérieur constituera toutes les espèces animales : supprimez cette éclosion, ou attribuez-la, non plus aux forces de la matière, mais à l'acte réfléchi d'un créateur, il n'y aura plus de Darwinisme.

Heureusement ces considérations ne sauraient nous toucher; ou plutôt, si, elles nous touchent, mais par un motif tout autre que celui de Darwin, puisqu'elles sont le renversement de ses théories.

Aussi répéterons-nous avec tous les naturalistes que n'aveuglent pas la manie des systèmes ou la passion antireligieuse :

**NUL ÊTRE VIVANT N'A PU NAITRE SPONTANÉMENT
DE LA MATIÈRE.**

LA GÉNÉRATION SPONTANÉE DEVANT L'ACADÉMIE DES SCIENCES:

Telle est l'importance du rôle attribué par Darwin à la génération spontanée, qu'il me paraît essentiel de résumer en quelques mots la discussion à laquelle elle a donné lieu au sein de l'Académie des sciences, discussion qui en a fait ressortir toute l'inanité.

Ce fut en 1858¹ que M. Pouchet, professeur de zoologie à Rouen, ressuscitant les conjectures des anciens sur l'organisation spontanée de la matière morte, exposa ses opinions et ses recherches dans un *Mémoire* présenté à l'Académie. D'après lui :

« LA MATIÈRE ORGANISABLE, PLACÉE DANS DES CONDITIONS PHYSIQUES ET CHIMIQUES CONVENABLES, JOUIT DE LA PROPRIÉTÉ DE S'ORGANISER SPONTANÉMENT, ET DE MANIFESTER TOUS LES PHÉNOMÈNES CARACTÉRISTIQUES DE LA VIE; DES ANIMAUX ET DES VÉGÉTAUX D'UNE PETITESSE EXTRÊME PEUVENT NAÎTRE DE LA SORTE, SANS ÊTRE LE PRODUIT D'AUCUN CORPS VIVANT. »

1. L'année suivante, M. Pouchet développa plus complètement ses idées dans un volume intitulé : « *Traité de la génération spontanée* basé sur de nouvelles expériences. »

MM. Claude Bernard, Dumas, de Quatrefages et Payen, combattirent la thèse de M. Pouchet, en s'appuyant sur leurs propres expériences, et signalèrent de plus les causes d'erreur dont il n'avait pas su se garantir. C'est alors que l'Académie proposa l'examen de la question en litige comme sujet d'un de ses prix.

En 1862, elle décerna ce prix à M. Pasteur, ' « dont les expériences avaient été faites de manière à éviter toutes les causes d'erreur qu'il semblait possible d'imaginer. »

Voilà un jugement qui, si je ne me trompe, ressemble singulièrement à un hommage.

Je ne puis, du reste, comme complément de renseignements, que renvoyer au rapport de mon illustre confrère et excellent ami, Claude Bernard, qui, dans cette circonstance comme toujours, à su se montrer le digne élève de notre maître commun, Magendie². Le digne élève, ai-je dit. Ce serait peut-être ici le cas d'appliquer, en changeant les noms (*mutato nomine*), ce mot d'un ancien à propos d'Homère et de Virgile : « Si c'est Magendie qui a fait Claude Bernard, c'est son plus bel ouvrage. »

1. C'est à M. Pasteur également que la Chambre a voté, en 1875, une récompense nationale pour des découvertes d'un autre genre, qui ont puissamment enrichi l'industrie, mais dont la science n'a pas moins bénéficié.

2. Claude Bernard était préparateur du cours de Magendie, au Collège de France, alors que j'en rédigeais les leçons.

Quoi qu'il en soit, l'exactitude des résultats annoncés par M. Pasteur et les conclusions du rapport furent contestées par MM. Pouchet, Joly et Musset : de longs débats s'ensuivirent ; c'est alors que l'Académie, mise de nouveau en demeure de s'expliquer, chargea une commission composée de chimistes, de physiciens et de naturalistes, de reprendre la question en sous-œuvre, et de voir enfin de quel côté se trouvait la vérité.

Les expériences de M. Pasteur furent donc répétées sous les yeux de ces nouveaux juges ; or, ceux-ci reconnurent combien étaient exacts les faits annoncés par ce savant.

« Ainsi, conclut M. Milne Edwards, l'hypothèse de la production d'êtres vivants par de la matière morte, ou qui n'a jamais vécu, n'est pas seulement inutile pour expliquer la multiplication des animalcules microscopiques dont les infusions se peuplent si souvent au contact de l'air : elle est aussi en désaccord avec les faits bien constatés.

« LES ÊTRES ORGANISÉS, DANS L'ÉTAT ACTUEL DE NOTRE GLOBE, REÇOIVENT TOUJOURS LA VIE DE CORPS DÉJÀ VIVANTS, ET, GRANDS OU PETITS, NE NAISSENT PAS SANS AVOIR DES ANCÊTRES. »

Voilà le démenti que cette fameuse doctrine, si nécessaire au Darwinisme, de la « génération spontanée », s'est attiré de la part du corps savant le plus haut placé de notre époque.

Je n'oserais affirmer que M. Pouchet se soit rendu

aux raisons de l'Académie. C'est que la question de science est toujours, même à l'insu de l'auteur, plus ou moins doublée d'une question d'amour-propre; ajoutons que, sur ce terrain du microscope, les méprises sont d'autant plus faciles que les lois qui régissent le « petit monde » présentent certains caractères particuliers que n'offrent pas celles qui régissent le « grand ». Citons quelques exemples :

Dans presque toutes les expériences qu'on invoque à l'appui de la doctrine des générations spontanées, on suppose que la totalité des êtres vivants ou des germes viables, que pouvaient contenir les solutions où se montrent des infusoires, avait été détruite par la chaleur; mais, dans certaines circonstances, la puissance vitale résiste à l'action de températures bien supérieures à celles que l'on emploie d'habitude. Ainsi les rotifères, les tardigrades et autres animalcules peuvent être transformés par la torréfaction en une poussière d'apparence inerte, sans cesser pour cela d'être aptes à reprendre une vie active dès qu'ils retrouvent la quantité d'eau nécessaire au jeu de leurs organes. Ce sont autant de petits phénix qui, à un moment donné, renaissent de leurs cendres.

De même, certains infusoires, au moment où la chaleur commence à les pénétrer, laissent suinter de leur corps une matière coagulable qui, en se solidifiant, les rend incombustibles. Ils peuvent ainsi supporter, sans en être autrement émus, des tem-

..

pératures supérieures à 100 degrés; M. Balbiani en a même vu revenir à la vie active après être restés *pendant sept ans* dans un état de mort apparente. Ne sont-ce pas là également de petites salamandres, dignes de servir de pendants à nos petits phénix?

Ce n'est pas tout.

D'autres animalcules, trompant toutes les prévisions, ne sont nullement arrêtés, ni leurs œufs non plus, par les filtres les plus fins; on ne saurait donc considérer comme exempt de tout corps vivant un liquide qui a été clarifié par ce moyen mécanique. ?

D'autres traversent impunément la couche de mercure qui devait les asphyxier.

D'autres enfin se glissent, à l'aide d'une simple bulle d'air, à l'intérieur des appareils les mieux clos: or, les expériences de M. Pasteur ont appris que l'air est saturé d'une prodigieuse quantité de germes¹, qui deviennent promptement des animalcules.

Ce sont donc là autant de causes d'erreur qui prouvent que les objections de M. Pouchet et consorts n'ont aucun caractère sérieux. Aussi peut-on regarder la question des générations spontanées

1. Chacun peut se faire une idée, sans avoir besoin de recourir au microscope, de la quantité énorme de corpuscules que contient l'atmosphère; il suffit pour cela d'examiner un rayon de soleil quand il pénètre, par une fente, dans un endroit obscur. Le cône lumineux qu'il représente a l'aspect d'une sorte de nuage où s'agitent et s'entrecroisent en tous sens des myriades de petits corps dont les germes en question constituent l'un des éléments.

comme ayant reçu de l'Académie des sciences une condamnation sans appel.

NÉCESSITÉ D'UN CRÉATEUR; SES LOIS.

Nous venons de voir que, contrairement aux assertions de Darwin et de son école, aucun être vivant n'a pu naître spontanément de la matière, et qu'il faut forcément admettre l'intervention de l'Esprit : d'où la nécessité d'un créateur. Ce créateur se manifeste tout d'abord par la splendeur et la magnificence de ses œuvres. Louis Racine l'a dit :

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire,
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mer, et vous, terre, parlez.

Seulement, si on est réellement ébloui par les œuvres sorties de sa main, on est peut-être moins frappé de l'harmonie et de la perfection des lois qui y président. C'est qu'on les comprend moins ; car qu'y a-t-il de plus admirable ! Quel objet plus digne de nos contemplations !

Je crois donc devoir exposer quelques-unes de ces lois, choisissant de préférence, comme rentrant davantage dans mon sujet, celles qui règlent la marche des astres, celles qui règlent la composition de

l'atmosphère et celles qui règlent la structure des corps vivants.

LOIS QUI RÈGENT LA MARCHÉ DES ASTRES.

Si je me place ainsi d'emblée sur le terrain de l'astronomie, c'est que la science des lois qui règlent la marche des astres n'est pas seulement la plus exacte de toutes les sciences; c'est aussi celle qu'on oppose le plus souvent aux récits bibliques¹. Voyons donc ce qu'elle va nous apprendre.

Chacun sait que les corps célestes qui composent notre système et qu'on appelle *planètes* ou étoiles voyageuses (de $\pi\lambda\alpha\nu\omicron\varsigma$, errant) pour les distinguer des étoiles fixes, ou du moins qui paraissent telles, chacun sait que ces corps ont une tendance générale vers le soleil, eu vertu d'une force inhérente à leur masse : cette force a reçu le nom d'ATTRACTION.

1. Si réellement la Bible a reçu de l'astronomie tous les démentis dont on parle, ces démentis, elle les doit surtout à ceux-là mêmes qui étaient chargés de la défendre. Ainsi (*Chimène, qui l'eût dit?*), c'est un CHANOINE de Frauenbourg, Copernic, qui a dévoilé le véritable système du monde, et c'est (*Rodrigue, qui l'eût cru?*) un JÉSUITÉ de Rome, le R. P. Secchi, qui marche à la tête des astronomes modernes. Mais Galilée? direz-vous peut-être. Galilée! Je vous démontrerai, quand vous le voudrez, *preuves en main*, que ses prétendues « tortures par l'Inquisition » appartiennent à ces transmutations de la vérité qu'on pourrait appeler du « Darwinisme. »

Mais comme les planètes, si elles n'obéissaient qu'à cette force, s'approcheraient trop du soleil et même s'y précipiteraient, Newton, qui le premier la signala, reconnut de même deux puissances motrices qui, dès le principe, réglèrent et tempérèrent leurs mouvements.

La première de ces puissances est la « force centripète, » qui attire ou porte les planètes vers le soleil ; la seconde est la « force centrifuge, » qui les en éloigne. Ces deux forces sont contre-balancées l'une par l'autre, de manière à se tenir mutuellement en respect et à régulariser de la sorte la marche des astres.

Ainsi, la terre, au lieu d'être emportée loin du soleil par la force centrifuge, ou précipitée sur lui par la force centripète, se trouve, par l'action combinée de ces deux forces, retenue dans son orbite, et obligée de décrire autour du soleil une ellipse dont il occupe un des foyers.

Voilà sans doute de bien admirables phénomènes, régis par des lois non moins admirables.

Mais qui donc a établi tout cela le premier ? Quelle est la main puissante qui, dès l'origine des choses et des temps, a lancé dans l'espace notre planète au milieu de tous ces mondes, où, depuis lors, elle n'a cessé de se mouvoir ? Ce ne put être la force de la matière, puisque nous savons que cette force est nulle, la matière étant inerte par elle-même ; c'est même là un axiome en physique.

La matière ne saurait donc se mouvoir ; elle est mue, et la preuve que le mouvement ne lui vient que par communication, c'est qu'une fois qu'il lui a été imprimé, elle va perpétuellement dans le même sens et au même degré, tant qu'elle n'est ni arrêtée, ni détournée par un obstacle quelconque. Si elle se donnait le mouvement à elle-même, il est clair qu'elle pourrait l'accélérer, le ralentir, le modifier : or, il n'en est rien ; constamment elle continuera d'obéir à sa première impulsion.

Sans doute les diverses parties de l'univers se meuvent par l'action respective des unes sur les autres ; mais le principe de ce mouvement n'est pas plus en elles qu'il n'est dans les divers rouages d'une machine montée par la main de l'homme. Aussi l'immortel auteur de la grande découverte de l'attraction se gardait-il de regarder ce phénomène comme émanant de la matière ; il disait simplement que les choses se passaient *comme s'il existait* une attraction. C'est qu'il ne reconnaissait de puissance motrice véritable que celle devant laquelle il s'inclinait en la nommant.

Il y a donc bien réellement un principe indépendant de l'essence même de la matière ; il y a une volonté supérieure qui lui imprima, dès l'origine, ses premiers mouvements, qui les soumit à des calculs d'une précision merveilleuse, et qui, toujours présente, les a maintenus depuis lors dans un constant et parfait équilibre.

Mais laissons parler Lamartine ; il va nous exposer toutes ces grandes choses avec une élévation d'idées et une splendeur de style qui en égaleront presque la magnificence :

Ces sphères, dont l'éther est le bouillonnement,
 Ont emprunté de Dieu leur premier mouvement.
 Avez-vous calculé parfois dans vos pensées
 La force de ce bras qui les a balancées ?
 Vous ramassez souvent dans la fronde ou la main
 La noix du vieux noyer, le caillou du chemin,
 Imprimant votre effort au poignet qui les lance,
 Vous mesurez, enfants, la force à la distance :
 L'une tombe à vos pieds, l'autre vole à cent pas.
 Et vous dites : « Ce bras est plus fort que mon bras. »
 Eh bien ! si par leurs jets vous comparez vos frondes,
 Qu'est-ce donc que la main qui, lançant tous ces mondes.
 Ces mondes dont l'esprit ne peut porter le poids,
 Comme le jardinier qui sème au champ ses pois,
 Les fait fendre le vide et tourner sur eux-mêmes,
 Par l'élan primitif sorti du bras suprême,
 Aller et revenir, descendre et remonter,
 Pendant des temps sans fin que lui seul sait compter,
 De l'espace, et du poids, et des siècles se joue,
 Et fait qu'au firmament, ces mille chars sans roue
 Sont portés sans ornière et tournent sans essieu ?
 Courbons-nous, mes enfants, c'est la force de Dieu.

Oh ! oui, courbons-nous, courbons-nous bien bas,
 et répétons avec le psalmiste, dont Lamartine s'est
 si heureusement inspiré :

« Les cieux proclament la gloire du Tout-Puis-
 sant. » *Cœli enarrant gloriam Dei.*

LOIS QUI RÉGENT LA COMPOSITION DE L'ATMOSPHÈRE.

Notre planète ne se meut pas toute seule. Elle entraîne avec elle l'atmosphère que nous respirons, et qui, pour être apte à entretenir la vie, doit offrir constamment une composition identique, à savoir : 21 parties d'oxygène et 79 d'azote.

Mais cette composition n'a pas toujours été la même. Essayons d'établir par quelles phases elle a dû passer avant d'être arrivée à ce point précis qu'on pourrait appeler : LOI DE FIXITÉ PROPORTIONNELLE. Nous verrons mieux de la sorte se dégager l'action d'un pouvoir créateur.

« Il résulte, dit Ampère, des ingénieuses recherches de M. Brongniart, qu'aux époques reculées du globe, l'atmosphère contenait beaucoup plus d'acide carbonique qu'elle n'en contient actuellement. Elle était impropre à la respiration des animaux, mais très-favorable à la végétation; d'où résultait un développement beaucoup plus considérable, que favorisait en outre un plus haut degré de température. C'est ainsi que s'explique l'antériorité de la création des végétaux relativement aux animaux, et la taille gigantesque des premiers. Nous trouvons en effet, à l'état fossile, accumulés dans nos mines de houille, des végétaux analogues à nos lycopes et

à nos mousses rampantes, mais qui atteignent jusqu'à deux cents et même trois cents pieds de longueur.

« L'absorption et la destruction de l'acide carbonique par les végétaux rendaient ainsi l'air de plus en plus semblable en composition à ce qu'il est maintenant. L'eau devenait de moins en moins chargée d'acide. Cependant l'atmosphère n'était pas encore propre à entretenir la vie des animaux qui respirent l'air directement, et ce fut dans l'eau qu'apparurent d'abord les premiers êtres appartenant à ce règne. »

Ainsi donc la science, d'accord en cela avec Moïse, déclare que les productions végétales ont précédé toute création animale; c'était du reste la conséquence obligée de l'état de l'atmosphère à cette époque. Nous ajouterons avec M. Dumas que cette antériorité du règne végétal sur le règne animal était de même la conséquence obligée des lois chimiques et physiologiques qui unissent les deux règnes. Il résulte en effet des travaux de l'illustre savant que le règne animal prend au règne végétal ses éléments organiques tout faits, tandis qu'à son tour le premier *restitue* aux végétaux, par l'intermédiaire de l'air et du sol, les principes de leur développement.

— Mais enfin, voici l'atmosphère arrivée au degré de composition voulu pour faire face à la respiration, non plus seulement des plantes, mais des animaux, y compris l'homme. Quelle sera alors la proportion de ces principes constituants? Nous venons de le dire : il y aura 21 parties d'oxygène et 79 d'azote

Et il faudra que désormais cette proportion ne soit ni dépassée ni amoindrie, sans quoi il en résulterait pour l'homme les préjudices les plus grands et finalement la mort.

Cependant que de causes tendent à la modifier, soit en ajoutant à l'air des éléments nouveaux, soit en faisant varier la quantité de ceux qui y existent normalement ! En voici un aperçu basé sur des calculs nécessairement très-approximatifs, mais suffisants toutefois pour en donner une idée :

Un homme exhale de ses poumons, toutes les vingt-quatre heures, 250 grammes environ d'acide carbonique; la race humaine enlève ainsi chaque année plus de 160 milliards de mètres cubes d'oxygène, quantité qui est plus que quadruplée par la respiration des animaux. Mais ce n'est pas tout. La combustion du bois et de la houille dans nos foyers et nos usines soustrait, de son côté, plus de 100 millions de mètres cubes du même gaz; enfin les matières organiques qui se décomposent à la surface du sol contribuent, dans une proportion plus considérable que tout le reste, à rendre l'atmosphère irrespirable.

On est donc tenté de se demander, d'après ces pertes incessantes d'oxygène et cet accroissement proportionnel d'acide carbonique, ce que deviendront nos arrière-neveux.

Rassurez-vous. La nature, dans son admirable prévoyance, a placé le remède si près du mal, que

le mal, on peut le dire, n'a pas le temps de se produire. Ainsi ces végétaux dont vous admirez la variété, le nombre et l'éclat, sont les grands purificateurs de l'atmosphère; chaque fois que le soleil les touche de ses rayons, leurs fleurs et leurs feuilles deviennent autant d'appareils chargés de décomposer l'acide carbonique, s'appropriant le carbone et mettant l'oxygène en liberté.

Telle est la LOI D'ÉQUILIBRE, loi aussi admirable que celle de l'attraction, qui unit le règne végétal et le règne animal, le premier corrigeant les altérations causées par le second, et cela d'après des règles constantes et uniformes. Quel que soit, en effet, le lieu où vous preniez l'air pour l'analyser, vous le trouverez toujours composé de 79 parties d'azote et 21 d'oxygène, seul type, avons-nous dit, qui soit compatible avec la santé et même avec l'existence.

— Mais l'air, en plus des gaz que nous venons de nommer, contient de la vapeur d'eau, sans quoi la trop grande sécheresse de ces gaz le rendrait très-irritant pour la poitrine. D'où lui vient donc cette eau? C'est encore à Louis Racine que nous le demanderons :

La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ses eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever et s'étendre sur elle.
De nuages légers, cet amas précieux
Que dispersent au loin des vents officieux,

Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes ;
Tantôt retombe en neige et blanchit nos montagnes.

Tel est le merveilleux mécanisme de cette sublimation des eaux, de leur diffusion dans l'atmosphère, de leur accumulation au-dessus de nos têtes, comme dans d'immenses réservoirs, puis, à un moment donné, de leur dispersion sur les continents.

Oui ; mais ce n'est pas toujours sous une forme aussi bénigne que l'eau retourne à la terre : elle y est quelquefois précipitée par torrents, au milieu des éclats des orages et de la tempête.

« Heureux ! s'écrie le poète, celui qui a su fouler aux pieds les nuées menaçantes et la foudre inimitable ¹ » :

*Felix qui nimbos et non imitabile fulmen
Subjecit pedibus.*

Plus heureux, nous écrierons-nous à notre tour, celui qui, dominant également de folles terreurs, — et pendant l'événement prouve qu'elles ne sont pas toujours folles, — pénètre plus avant dans les phénomènes, et demande à la science quel peut être le rôle de ces grands cataclysmes ! Elle lui apprend

1. L'épithète d'*inimitable* n'aurait plus sa raison aujourd'hui, car la physique sait au contraire parfaitement imiter la foudre. C'est à Franklin que revient l'honneur de cette découverte, ainsi que le constate ce vers si connu :

Eripuit cælo fulmen sceptrumque tyrannis.
« Ravit la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans. »

qu'en même temps que la vapeur d'eau s'élève dans les hautes régions de l'atmosphère, les miasmes y pénètrent et, par leur accumulation, finiraient par vicier l'air que nous respirons : de là l'utilité de ces vents impétueux, de ces tourbillons, de ces décharges électriques qui, imprimant à toute l'atmosphère de profonds ébranlements, la balaient, la nettoient et lui restituent ainsi sa salubrité normale.

Or, je ne saurais trop le répéter, l'air conserve intacte, au milieu de tous ses désordres apparents, sa même fixité de composition : 21 parties d'oxygène et 79 d'azote.

Ce ne sont donc pas seulement les mouvements de notre planète qui sont coordonnés d'après des lois précises et immuables, c'est également la combinaison des agents chimiques qui en constituent l'atmosphère et dont la fixité est indispensable pour notre existence.

LOIS QUI RÈGENT LA STRUCTURE DES CORPS VIVANTS.

Les lois qui règlent la structure des corps vivants sont de deux ordres ; elles appartiennent aux forces physiques et elles appartiennent aux forces vitales : ce sont ces lois que le Darwinisme s'obstine à vouloir confondre. Je ne saurais mieux indiquer leurs

caractères différentiels, qu'en extrayant des LEÇONS¹ de Magendie le passage que l'on va lire :

« Oui, il est des lois vitales propres aux corps vivants, lois que ne possède pas la matière inerte ; mais aussi il est des lois physiques communes à la matière brute et aux corps vivants ; sans cette distinction fondamentale, pas de progrès possible.

« POUR L'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES VITAUX, IL NE SAURAIT DONC ÊTRE QUESTION DE PHYSIQUE, DE CHIMIE, DE MÉCANIQUE, AUTREMENT QUE POUR L'ANALYSE MATÉRIELLE DE LA SUBSTANCE NERVEUSE. LES LOIS PHYSIQUES NE DOIVENT PAS PLUS EMPIÉTER SUR LES LOIS VITALES QUE LES LOIS VITALES SUR LES LOIS PHYSIQUES.

« Telle est notre doctrine. »

Ai-je besoin d'ajouter que cette doctrine de mon illustre maître est également celle qui a toujours guidé mes recherches et conduit mes travaux ?

Les corps vivants sont donc, de même que les corps inertes, gouvernés par certaines lois qui règlent leur agencement aussi bien que leur forme. Lorsque, par exemple, on étudie le développement d'un os, on voit toutes les molécules de cet os être déposées successivement et successivement résorbées ; aucune ne reste ; toutes s'écoulent, toutes changent, et la loi

1. « Leçons sur les *Phénomènes physiques de la vie*, professées au Collège de France par Magendie, recueillies et rédigées par Constantin James, son élève. »

intime de la formation des os est la MUTATION CONTINUELLE DE LEUR MATIÈRE.

Il en est de même pour toutes les autres parties de notre être. C'est ce qu'exprime Cuvier de la manière saisissante que voici :

« Dans les corps vivants, aucune molécule ne reste en repos ; toutes entrent et sortent successivement : la vie est un tourbillon continuuel dont la direction, toute compliquée qu'elle est, demeure constante, ainsi que l'espèce des molécules qui y sont entraînées, mais non les molécules individuelles elles-mêmes ; au contraire, la matière actuelle du corps vivant n'y sera bientôt plus, et cependant elle est *dépositaire* de la force qui contraindra la matière future à marcher dans le même sens qu'elle. Ainsi la *forme* des corps leur est plus essentielle que leur matière, puisque celle-ci change sans cesse, tandis que l'autre se conserve. »

Notons ces derniers mots : « *La matière des corps vivants change, mais leur FORME se conserve.* »

Cette forme est tellement inhérente à la matière que, chez les animaux dont l'ablation d'un membre est suivie de sa reproduction, le nouveau membre est absolument identique au membre enlevé. On peut donc poser en loi la PERMANENCE DES FORMES. Citons quelques exemples.

Si on coupe la patte d'une salamandre, elle se reproduit intégralement, et cependant ce n'est pas une chose simple que la patte d'une salamandre. Elle se

compose de vingt os ; et, si on coupe le membre entier, c'est trois os, et trois grands os de plus, qu'il faut ajouter, un pour le bras et deux pour l'avant-bras. Eh bien ! chacun de ces os, de ces vingt-trois os, a sa *forme* propre ; l'un est rond, l'autre long ; celui-ci a une tête, une face articulaire, des saillies, des trous, etc., d'une façon, et celui-là a tout cela d'une façon autre. Or la force qui les reconstitue ne s'y trompe pas ; elle produit le radius avec sa *forme* de radius, le fémur avec sa *forme* de fémur, ainsi que chaque petit os avec sa *forme* particulière. Il en est de même de la peau, des muscles, des vaisseaux, des nerfs ; en un mot, c'est moins un nouveau membre qu'une répétition de l'ancien.

Trembley coupe un polype par morceaux, et chaque morceau redonne un polype entier. Bonnet coupe une naïade par morceaux, et chaque morceau redonne une naïde entière. Et ces nouveaux polypes ont tous la forme du premier polype, et ces nouvelles naïades ont toutes la forme de la première naïade.

Ainsi donc, suivant l'heureuse expression de Cuvier, « la matière n'est que *dépositaire* des forces de la vie. » La matière actuelle, la matière d'à présent, ne les a reçues qu'en dépôt ; elle les a reçues de la matière qui l'a précédée, et ne les a reçues que pour les rendre à la matière qui la remplacera bientôt.

Résumons-nous.

La loi, la grande loi qui règle la structure des corps vivants est, d'une part, la PERMANENCE DES

FORMES, et, d'autre part, la MUTATION CONTINUELLE DE LA MATIÈRE.

— Je pourrais en rester là de ma démonstration ; seulement, il s'agit ici d'intérêts tellement graves, plus encore peut-être sous le rapport moral qu'au point de vue scientifique, que je crois devoir ajouter quelques mots.

Les lois vitales procèdent si peu des lois physiques que, lors même que les forces qu'elles représentent toutes les deux se trouvent réunies chez le même individu pour une action commune, elles restent dans une sorte d'antagonisme permanent. Cet antagonisme, tant qu'il se trouve heureusement pondéré, constitue l'état physiologique ; mais, l'équilibre vient-il à se rompre par la disparition de l'une des deux forces, l'autre devient tellement prédominante que c'en est fait de l'individu lui-même. Prenons l'homme pour exemple.

Tant qu'il vit, le corps, par l'harmonieux concours des forces physiques et des forces vitales, constitue cette machine admirable, dont l'industrie pourra imiter, mais jamais égaler les merveilles. Ainsi le cœur représente une pompe aspirante et foulante ; le poumon, un appareil d'hématose ; l'œil, un instrument d'optique ; le foie, les reins, les glandes salivaires, des filtres perfectionnés et intelligents. Et tout cela obéit à un moteur invisible !

Mais, que les forces vitales viennent à disparaître, en d'autres termes que l'individu meure, tout s'éteint

en lui, comme dans ces machines dont précisément aussi on éteint les fourneaux.

Et encore une machine conserve-t-elle intacts ses engrenages et ses ressorts, tandis qu'ici tout se désagrège et se dissocie. L'homme cesse d'être homme : il devient cadavre.

Est-ce tout ? Non. Il faut que la mesure soit comble. Ce cadavre lui-même va se résoudre en une sorte de putrilage, qui ne sera plus bientôt qu'une vile poussière. *In pulverem revertetur.*

Et vous voulez que les lois physiques, ces mêmes lois qui ont réduit l'individu à l'état que vous voyez, aient été aptes originellement à le procréer de toutes pièces ! Pareille supposition est, comme votre origine simienne de l'homme, une insulte au bon sens.

QUEL NOM DONNER AU CRÉATEUR ?

Ce créateur qui s'est montré, tant par la marche calculée des astres que par la composition toujours la même de l'atmosphère, et le maintien intégral de notre structure corporelle, si profond géomètre, si habile physicien et si grand anatomiste, — or il porte dans toutes ses autres œuvres la même perfection, — ce créateur qui a tiré le monde du néant, quel nom lui donnerons-nous ?

Moi je l'appelle *Dieu* ; d'autres l'appellent le

Hasard, d'autres enfin, la *Nature*. Voyons quelle est la valeur respective de ces dénominations et quelle est celle qui mérite de nous fixer.

DIEU.

Moïse, le premier, désigna le créateur par le mot *Dieu* et, depuis lors, le peuple israélite lui a toujours conservé ce nom, avec son caractère d'unité, à travers tous les âges ¹.

Ovide l'appelait *Dieu* également; seulement, parmi les divinités de l'Olympe, il n'en voit aucune qui lui paraisse mériter plus qu'une autre de porter ce titre. Aussi se contente-t-il de dire : « Dieu, QUEL QU'IL FÛT » : *Quisquis fuit ille Deorum*.

Nous retrouvons, de même, le mot *Dieu* gravé sur le frontispice d'un temple d'Athènes. Là encore, on ne sait à qui l'appliquer et on en fait publiquement l'aveu; d'où l'inscription célèbre : « *Au Dieu inconnu* », dont Saint-Paul tira si magnifiquement parti dans sa prédication au milieu de l'aréopage.

Rappelons enfin ce que Platon écrivait à Denys de Syracuse : « Remarquez bien ceci ; mes lettres sé-

1. C'est ce que constate, non sans étonnement, l'historien Tacite. « Les Juifs, dit-il, ne reconnaissent qu'un Dieu; ce Dieu est tout-puissant, éternel; il ne saurait ni changer ni mourir. (*Judæi UNUM NUMEN intelligunt; summum illud et æternum neque mutabile, neque interiturum.*)

« rieuses commencent par ce mot : *Dieu*; les autres
« par ceux-ci : les *Dieux*. »

Il était réservé au Christianisme de ramener le mot « Dieu » à sa signification originelle, en spécifiant le sens qu'il faut y attacher. C'est ce que Bossuet, ce grand maître dans l'art d'expliquer l'histoire tant sacrée que profane, va nous développer dans ce style qui n'appartient qu'à lui, et dont il a malheureusement emporté le secret.

« Le Dieu, dit-il, qu'ont toujours servi les Hébreux et les Chrétiens, est infiniment au-dessus de ce premier moteur que les philosophes ont connu sans l'adorer..

« Ce Dieu dont Moïse a raconté les merveilles n'a pas seulement arrangé le monde : il l'a fait tout entier dans sa matière et dans sa forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avait que lui seul. Il nous est représenté comme Celui qui a fait tout de sa parole, à cause qu'il a fait tout par raison et sans peine, et que, pour faire de si grands ouvrages, il ne lui en coûte qu'un mot, c'est-à-dire, qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

« En faisant le monde par sa parole, Dieu montre que rien ne le peine; en le faisant à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est le seul maître de sa matière, de son action, de toute son entreprise...

« Les peuples et les philosophes qui ont cru que la terre mêlée à l'eau, et aidée de la chaleur du soleil, avait produit d'elle-même, par sa propre fécondité,

les plantes et les animaux, se sont grossièrement trompés. L'Écriture nous fait entendre que les éléments sont stériles, si la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air, n'auraient jamais eu les plantes ni les animaux que nous voyons, si Dieu, qui en avait fait et préparé la matière, ne l'avait encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avait donné à chaque chose les semences propres pour se multiplier dans tous les siècles.

« Il a plu à ce grand ouvrier de créer la lumière avant de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres, parce qu'il voulait nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires, dont on a voulu faire des divinités, n'avaient par eux-mêmes ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

« Mais, ce que nous enseigne l'Écriture sur la création de l'univers n'est rien en comparaison de ce qu'elle dit de la création de l'homme.

« Jusqu'ici Dieu avait tout fait en commandant. Mais, quand il s'agit de produire l'homme, Moïse lui fait tenir un nouveau langage : « Faisons l'homme, » dit-il, à notre image et ressemblance. » Dieu tient conseil en lui-même, comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il avait faits jusqu'alors.

« Pour former le corps de l'homme, Dieu lui-même prend de la terre, et cette terre, arrangée

sous une telle main, reçoit la plus belle figure qu'eût encore paru dans le monde.

« Mais la manière dont il produit l'âme est beaucoup plus merveilleuse ; il ne la tire point de la matière : c'est un souffle de vie qui vient de lui-même. Cette âme, dont la vie devait être une imitation de la sienne, qui devait vivre comme lui de raison, qui lui devait être unie en le contemplant et en l'aimant et qui, pour cette raison, était faite à son image, ne pouvait être tirée de la matière. Dieu, en façonnant la matière, peut bien former un beau corps, mais, en quelque sorte qu'il la tourne et retourne, jamais il n'y trouvera son image et sa ressemblance. L'âme faite à son image et qui peut être heureuse en le possédant doit être produite par une nouvelle création ; elle doit venir d'en haut, et c'est ce que signifie ce souffle de vie que Dieu tire de sa bouche. »

Ainsi s'exprime Bossuet. J'ajouterai, pour tout commentaire, que ces magnifiques pages, écrites il y a quelque chose comme deux siècles, ont reçu des sciences physiques modernes la plus éclatante des consécérations. A ce point de vue, elles pourraient aussi bien être signées Cuvier ou Flourens.

C'est que la vérité n'a pas plus de date qu'elle n'a d'âge ; elle est éternelle.

Or, qu'a-t-on voulu substituer à cette grande, à cette magnifique idée de Dieu ? Nous venons de le dire : le *Hasard* ou la *Nature*.

• LE HASARD.

Je doute que le système d'Épicure et de Lucrèce, qui attribue la création du monde à l'effet du Hasard, compte aujourd'hui de nombreux adeptes. On croira difficilement aux « atomes crochus qui, à force de se joindre et de s'agencer dans une infinité de déclinaisons et de mouvements aveugles, auraient formé tout ce qui existe sous la voûte des cieux et les cieux eux-mêmes. »

Aussi M. Nicolas, dans ses *Études philosophiques sur le christianisme*, excellent ouvrage auquel j'ai fait de très-nombreux emprunts, se contente-t-il, pour toute réfutation de ce système, de lui opposer l'anecdote que voici :

« Dans la société du baron d'Holbach, après un dîner fort assaisonné d'athéisme, Diderot proposa de nommer un « avocat de Dieu », et l'on choisit l'abbé Galiani. Il s'assit et débuta ainsi :

« Un jour, à Naples, un homme prit devant nous « six dés dans un cornet et paria d'amener rasle de « six; il l'amena du premier coup. Je dis : « Cette « chance est possible. » Il l'amena une seconde fois; « je dis la même chose. Il remit les dés dans le cornet « trois, quatre, cinq fois, et toujours rasle de six. « *Sangue di Bacco!* m'écriai-je, les dés sont pipés. » « Et ils l'étaient.

« Philosophes, quand je considère l'ordre toujours
 « renaissant de la nature, ses lois immuables, ses
 « révolutions toujours constantes dans une infinie
 « variété, cette chance unique et conservatrice d'un
 « monde tel que nous le voyons, qui revient sans
 « cesse, malgré cent autres milliers de chances de
 « perturbation et de destruction possibles, je m'écrie :
 « Certes la nature est pipée! »

Cette saillie originale, ajoute M. Nicolas, ne mit pas sans doute les rieurs du côté de l'athéisme.

Oui, mais depuis que cette anecdote a été produite, la science — on appelle cela la science! — a marché. Darwin est venu qui, faisant du hasard l'arbitre de nos destinées et de notre individualité, a voulu que NOUS PUSSIONS ÊTRE INDIFFÉREMMENT HOMME, SERPENT, POISSON, OISEAU-MOUCHE OU CRAPAUD, SUIVANT LE MILIEU OÙ LES ÉVÉNEMENTS FORTUITS AVAIENT ORIGINAIREMENT PLACÉ NOTRE GERME.

J'ai déjà cité ces *monstruosités*, ainsi que Darwin les qualifie lui-même, tout en voulant, bien entendu, les justifier; mais il est de ces choses qu'il n'est pas mal de répéter deux fois, ne fût-ce que pour montrer jusqu'à quelles aberrations peut conduire la monomanie des systèmes.

On comprend dès lors que l'anecdote relative à l'abbé Galiani pourrait, par sa forme familière, ne pas paraître une réfutation assez sérieuse. Faisons donc intervenir de graves autorités.

Platon disait : « Vous jugez que j'ai une âme intelligente, parce que vous apercevez de l'ordre dans mes paroles et dans mes actions ; *vous devez juger également, en voyant l'ordre de ce monde, qu'il procède d'une âme souverainement intelligente.* »

Aristote disait également : « C'est une croyance ancienne, transmise partout des pères aux enfants, que *c'est Dieu qui a tout fait et qui conserve tout. Le hasard n'y est pour rien.* »

Voltaire a reproduit cette même pensée d'une manière qui frappe plus vivement peut-être, en ce qu'elle précise davantage les objets :

« Les chaînes de montagnes qui couvrent, dit-il, les deux hémisphères, et plus de six cents fleuves qui coulent jusqu'aux mers, du pied de ces rochers ; toutes les rivières qui descendent de ces mêmes réservoirs, et qui grossissent les fleuves après avoir fertilisé les campagnes ; des milliers de fontaines qui partent de la même source et qui abreuvent le genre animal et végétal ; *tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit et d'une déclinaison d'atomes, que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière, le cristallin qui les réfracte, l'enclume, le marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille qui reçoit les sons, les routes du sang dans les veines, la systole et la diastole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.* »

Que répondre à d'aussi solides arguments, présentés au nom de la philosophie et de la science ?

LA NATURE.

Nous avons dit que le matérialisme a voulu remplacer le mot « Dieu » par le mot « Nature ». Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'il a tenté cette substitution, car voici comment s'exprime Sénèque .

« Qu'est-ce que la *Nature*, si ce n'est Dieu, la raison divine répandue dans l'univers ? Mortel ingrat, tu t'abuses quand tu dis : « Je ne dois rien à Dieu, « mais à la *Nature* », car IL N'Y A POINT DE NATURE SANS DIEU (*non est Natura sine Deo*). Appelle-le Nature, Destin, Fortune, qu'importe ? Ce sont tous noms du même Dieu, qui manifeste diversement sa puissance. »

Sil. Italicus a dit également : « Hélas ! la première cause des crimes des mortels insensés, c'est D'AVOIR MÉCONNU QUE LA NATURE C'EST DIEU » :

*Heu ! primæ scelerum causæ mortalibus ægris
Naturam nescire Deum. . . , . . .*

On répondra peut-être que Sénèque était un philosophe et Sil. Italicus un poète ; que, par conséquent, leur autorité en fait de science est nulle.

Soit ; et cependant ce n'est pas ici de la science abstraite, c'est de la science à la portée de tous. Donnons donc la parole à Cuvier. On ne lui reprochera pas, à celui-là, de ne pas être un savant, car

c'est sans contredit le plus grand naturaliste des temps modernes et, on peut le dire, des temps anciens, sans même en excepter Aristote. Or, voici comment il s'exprime :

« Par une de ces figures pour lesquelles toutes les langues ont eu un certain faible, la *Nature* a été personnifiée; les êtres vivants ont été appelés les *œuvres de la Nature*...

« En considérant ainsi la *Nature* comme un être doué d'intelligence et de volonté, on a pu dire *qu'elle veille sans cesse au maintien de ses œuvres; qu'elle ne fait rien en vain; qu'elle agit par les voies les plus simples, etc.*

« On voit COMBIEN SONT PUÉRILS LES PHILOSOPHES QUI ONT DONNÉ A LA NATURE UNE ESPÈCE D'EXISTENCE INDIVIDUELLE, DISTINCTE DU CRÉATEUR, DES LOIS QU'IL A IMPOSÉES AU MOUVEMENT, DES PROPRIÉTÉS OU DES FORMES DONNÉES PAR LUI AUX CRÉATURES. »

Le maître a parlé et parlé dans des termes qui ne sauraient prêter à l'équivoque.

Darwin ne se plaindra pas, j'espère, que je lui oppose des autorités peu dignes de lui.

Et pourtant qui sait? Son école le proclame bien l'émule de Cuvier! Au besoin elle mettra son livre sur *l'Origine des Espèces* au-dessus du *Discours sur les Révolutions du globe*. Il est vrai qu'on rencontre des gens qui préfèrent l'*Énéide travestie* de Scarron à la sublime épopée de Virgile.

Mais enfin laissons parler Darwin lui-même, puisque c'est lui qui est en cause. J'extraits, un peu au hasard, le passage suivant de son livre :

« La *Nature*, dit-il, ne s'inquiète point des apparences, sauf dans les cas où elles sont de quelque utilité pour les êtres vivants. Elle peut agir sur chaque organe interne, sur la moindre différence organique ou sur le mécanisme vital tout entier. L'homme ne choisit qu'en vue de son propre avantage, et la *Nature* seulement en vue du bien de l'être dont elle prend le soin. Les caprices de l'homme sont si changeants, sa vie si courte! Comment ses productions ne seraient-elles pas imparfaites, en comparaison de celles que la *Nature* peut perfectionner pendant des périodes géologiques tout entières? »

Ne dirait-on pas que Darwin a voulu se donner l'étrange plaisir de prendre le contre-pied et de faire la contre-partie de tout ce qu'a dit et fait Cuvier? Car enfin dame Nature représente bien ici une déesse de l'antique Olympe; il est à regretter seulement qu'il ne nous ait pas renseignés davantage sur son individualité.

Serait-ce par hasard la même que j'ai vue, en 1848, figurer au Champ-de-Mars dans la grande fête donnée par le gouvernement Provisoire en l'honneur de l'agriculture? La déesse en question était bien réellement, d'après le programme, l'emblème de la NATURE, dans sa signification la plus

haute. Elle se tenait majestueusement assise sur une espèce de trône, dressé au milieu d'un char symbolique, que traînaient des bœufs aux cornes dorées ; seulement, au lieu d'une seule divinité, elle en représentait trois. C'étaient : l'Abondance, reconnaissable à ses « puissantes mamelles » ; Bacchus, à ses airs avinés ; Vénus, à ses regards lascifs et provocateurs. C'est que, — prononçons le mot bien bas, — on était allé chercher la déesse dans un lupanar.

Mais quittons les fictions mythologiques pour revenir au point où nous avons laissé la discussion sur le mot Nature.

Nous disions donc que Cuvier qualifie de *puérite* cette prétention de vouloir substituer sans cesse le mot « Nature » au mot « Dieu ». Tout esprit sensé sera de son avis. C'est comme si, dans un débat juridique, on affectait de dire le « Code », à l'exclusion du mot « Législateur » : mais est-ce que, si vous n'aviez pas eu de Législateur, vous auriez eu un Code ?

Laissons donc de côté ces subtilités et ces arguties indignes d'un débat sérieux. Ce sont des mots et des phrases, mais rien de plus :

Sunt verba et voces, prætereaque nihil.

Lorsque l'astronome dit que le soleil « se lève » ou qu'il « se couche », croyez-vous donc qu'il ignore que ces phénomènes ne sont pas le fait de l'astre du jour, mais qu'ils sont dus au mouvement giratoire

que notre planète accomplit toutes les vingt-quatre heures sur son axe? Il sait tout cela mieux que personne; mais il préfère se conformer à « l'usage, ce grand arbitre, dit Horace, de la manière dont il convient de s'exprimer » :

. *Sic volet usus,
Cujus in arbitrium fas est et norma loquendi.*

De même, puisque l'usage, d'accord en cela avec la raison et la logique, a consacré le mot DIEU pour désigner le créateur de toutes choses, vous pouvez prononcer ce mot sans crainte aucune de vous compromettre aux yeux des athées et des matérialistes. Moi, qui ne suis ni matérialiste ni athée, je prononce bien le mot « Nature », à titre de synonyme. Faites comme moi, ou plutôt faites comme tout le monde; parlez la langue que la science a toujours parlée.

D'ailleurs soyez tranquilles. Il arrivera un moment, moment inévitable (*ineluctabile tempus*), où vous aurez le moyen de tout réparer, car, comme le dit encore le poète, « nous devons à la mort et nous et ce qui est à nous » :

Debemus morti nos nostraque....

Demandez alors, comme consécration suprême de vos opinions darwinistes, à être enterré civilement.

Un enterrement civil! Voilà aujourd'hui la grande recette pour obtenir la faveur et au besoin les ova-

tions¹ du populaire. Cela se comprend. Cet hommage à la matière et à la matière putréfiée, qu'est-ce donc, sinon un signe des temps et une sorte d'emblème de la dégradation de certains esprits ?

Faites-vous donc enterrer civilement. Vous vous montrerez de la sorte conséquent avec vous-mêmes ; vous aurez de plus la satisfaction posthume, en confiant ainsi directement votre dépouille à la terre, d'opposer, par un piquant contraste, le royaume des taupes au royaume des cieux.

MATÉRIALISME ET DARWINISME.

UNE TRADUCTRICE A LA MER.

Voilà plusieurs fois déjà que je rapproche les mots de matérialisme et de darwinisme ; j'ai même déclaré précédemment qu'ils sont l'équivalent l'un de l'autre. Mais la chose est-elle bien prouvée ? Prenons garde de donner à nos adversaires l'épithète de « matérialistes » comme ils nous lancent à nous l'épithète de « cléricaux », et cela sans en justifier le sens, plutôt par conséquent comme arme de guerre que comme argument sérieux.

1. Ainsi s'explique l'espèce d'apothéose faite à Michelet. Or, notez que ce qu'on applaudissait en lui, ce n'était pas l'écrivain éloquent de tant de belles pages de notre histoire, mais l'auteur licencieux et ramolli de ces créations fantasques, parfois même burlesques, qui ont pour titre : *l'Insecte*, *l'Oiseau*, *la Femme*.

Encore une fois donc, le système de Darwin conduit-il fatalement au matérialisme?

Ce qui pourrait à cet égard faire naître des scrupules, c'est cette déclaration de Darwin lui-même, qui figure en tête de l'Introduction de son livre sur *l'Origine des espèces* :

« Je ne vois aucune raison pour que les vues exposées dans cet ouvrage blessent les sentiments religieux de qui que ce soit¹. »

Or, lorsque Darwin s'exprime de la sorte, il doit être cru sur parole, personne n'ayant titre pour suspecter sa bonne foi. Je dirai plus : tout ce que j'ai lu de lui m'a inspiré la plus haute estime pour sa loyauté et sa franchise.

Seulement il est une logique beaucoup plus impitoyable encore que celle des intentions et des phrases : c'est la logique des faits.

Mme Clémence Royer l'a parfaitement compris, lorsqu'elle fait suivre cette déclaration de Darwin des réflexions que voici :

« La doctrine de M. Darwin est essentiellement hétérodoxe et inconciliable, non-seulement avec les textes de l'Ancien Testament, mais encore avec les dogmes que l'on a voulu déduire du Testament grec. Il proteste en vain que son système n'est en aucune

1. « Jamais, dit M. Laugel, Darwin n'avait prévu les orages que son système devait soulever. C'est un savant modeste, laborieux et patient, qui vivait comme un sage, dans sa terre de Kent, épiant les secrets des fleurs, des insectes et des oiseaux. »

façon contraire à l'idée divine. SA THÉORIE EST FONCIÈREMENT ET IRRÉMÉDIABLEMENT HÉRÉTIQUE. »

Il me paraît de toute évidence que Mme Clémence Royer a raison.

Je sais bien qu'on lui a reproché d'être parfois un traducteur peu scrupuleux, et de prendre trop souvent « sous son bonnet » des allégations erronées qu'elle attribue ensuite faussement à Darwin. Il est de fait qu'il est impossible de pousser plus loin la haine, je pourrais dire la sauvagerie antireligieuse. On dirait presque qu'elle a eu à cœur de montrer « jusqu'où peut aller la furie d'une femme » :

. *Furens quid femina possit.*

Jetons-la donc à la mer... par métaphore, bien entendu. J'en ferai d'autant mieux mon deuil que je m'intéresse, en général, fort peu aux femmes esprits-forts, lors même que, pour complaire à notre sexe, elles affectent des allures viriles et des costumes masculins. Ceci soit dit sans allusion, ou avec allusion, comme on voudra, à l'auteur d'*Indiana* et autres productions immorales, dont les lettres, au point de vue du style, déplorent la perte récente, mais dont la société, à un autre point de vue, s'est déjà très-facilement consolée.

Maintenant donc que Mme Royer n'existe plus pour nous, qui consulter pour connaître enfin la doctrine exacte et la pensée vraie de Darwin?

**L'ORIGINE DES ESPÈCES ET LA PRESSE
MATÉRIALISTE.**

Il vient précisément de paraître (1876) une nouvelle traduction du livre de Darwin, qui va fort à propos nous tirer d'embarras. Et en effet elle a obtenu un tel succès, surtout près de la *Presse matérialiste*, qu'elle a réuni, on peut le dire, l'unanimité des suffrages.

M. Francisque Sarcey est peut-être celui qui a pris la doctrine darwiniste le plus à cœur, et qui s'est le plus attaché à en faire ressortir la signification antireligieuse. Aussi est-ce son opinion que nous allons reproduire, comme spécimen de celle de ses confrères de la même nuance.

Ab uno disce omnes.

« Je viens, dit M. Francisque Sarcey ¹, d'achever la lecture de l'ADMIRABLE livre que Darwin a écrit sous ce titre : *l'Origine des espèces*, et dont notre collaborateur Barbier a donné une traduction nouvelle TOUT A FAIT REMARQUABLE PAR SA CORRECTE ET ÉLÉGANTE FACILITÉ. »

Voilà donc un document qui peut nous inspirer toute confiance et pour le fond et pour la forme.

1. Voir le *XIX^e Siècle*, du 15 juin 1876.

Mais M. Francisque Sarcey ne s'en est nécessairement pas tenu là. Après avoir rendu ainsi justice au mérite de la traduction, il a donné son avis sur le livre et sur l'auteur. Cet avis, voici comment il le formule :

« LE LIVRE SUR L'ORIGINE DES ESPÈCES EST UN CHEF-D'ŒUVRE, ET L'AUTEUR A CERTAINEMENT ACCOMPLI DANS LES SCIENCES UNE RÉVOLUTION AUSSI ÉTONNANTE QU'IL Y EN AIT JAMAIS EU DANS LA SUITE DES SIÈCLES !

« DARWIN N'EST PAS SEULEMENT UN PATIENT OBSERVATEUR ; C'EST ENCORE UN HOMME D'INTUITION, DONT LE GÉNIE VA PLUS LOIN QUE LES FAITS, ET QUI OUVRE A CHAQUE INSTANT, SUR LES OBSCURES PROFONDEURS DE L'INCONNU, DES PERCÉES LUMINEUSES.... »

Je m'arrête, car j'ai besoin de reprendre haleine. C'est que ce dithyrambe en l'honneur de Darwin m'est tombé en pleine poitrine au moment où j'y étais le moins préparé, puisque je m'occupais, au contraire, de la réfutation de son système. Puis, quel enthousiasme ! quelle fougue !

Il est à regretter seulement que M. Francisque Sarcey ait omis de spécifier le caractère scientifique de la *révolution que Darwin a opérée ainsi dans les sciences*. Je n'y vois, moi, que la substitution du règne de la fantaisie et du roman au règne de la logique et du bon sens.

Quant au génie — le génie ! — « qui va plus loin

que les faits », la remarque est fort juste, en ce sens du moins qu'au lieu de s'adapter aux faits, il en reste toujours très-éloigné.

Bien entendu, M. Francisque Sarcey ne s'arrête pas en si beau chemin.

« DARWIN, dit-il, A RENOUVELÉ LA SCIENCE; IL A IMPOSÉ SON NOM A UNE THÉORIE QUI A CHANGÉ LA FACE DES CROYANCES DE L'HUMANITÉ; IL A ÉBRANLÉ LA FOI EN UN VIEUX RECUEIL DE LÉGENDES JUIVES, FORT RESPECTABLE SANS DOUTE, MAIS QUI, EN FAIT DE SCIENCE, A TOUTE L'AUTORITÉ DES CONTES DE MÈRE L'OIE. »

Voilà donc enfin l'explication de tout ce lyrisme à l'adresse de « l'admirable livre », du « patient observateur », et de « l'homme d'intuition ! »

« DARWIN A CHANGÉ LA FACE DES CROYANCES DE L'HUMANITÉ. »

Donc il a aboli ce qui forme la base du Christianisme, et tout spécialement la *spiritualité de l'âme*.

« DARWIN A ÉBRANLÉ LA FOI EN UN RECUEIL DE VIEILLES LÉGENDES JUIVES.... » (Ma plume se refuse à transcrire le reste; c'est déjà trop d'une fois.)

Donc, en supprimant la Bible, *il a supprimé Dieu de la création*, pour tout rapporter à la force plastique de la nature.

Que faut-il de plus pour être un grand naturaliste et, qui plus est, un grand homme? Jamais en effet révolution ne fut plus radicale que celle-là.

Eh mais! Mme Clémence Royer a-t-elle jamais

fait dire autre chose à Darwin? Ce n'était donc pas la peine de tant la malmener, la pauvre femme, car enfin son seul crime est d'avoir déclaré avant d'autres que le triomphe du Darwinisme est bien réellement le triomphe du matérialisme.

Ce triomphe, paraît-il, est beaucoup plus complet qu'on ne le croit généralement et que je ne l'aurais cru moi-même, car voici ce qu'ajoute M. Francisque Sarcey :

« Darwin est le chef, il est le guide aux pas de qui on s'attache en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, dans tout l'univers pensant. Et une DEMI-DOUZAINÉ DE FRANÇAIS IGNORANTS ET DE FRANÇAISES ÉVAPORÉES s'imaginent l'avoir suffisamment réfuté et réduit ses admirateurs au silence, en le traitant d'*arrière-singe*! Quelle pitié! »

Ainsi donc, nous ne sommes plus que DOUZE en France qui n'ayons pas encore embrassé le culte du nouveau dogme! C'est maigre; j'aurais pensé que nous étions davantage. Si du moins la valeur des personnages compensait quelque peu leur infériorité numérique! Mais, pas d'illusion possible. M. Francisque Sarcey vient de nous le dire, en termes peut-être un peu crus : Toute la partie masculine est « ignorante » et toute la partie féminine « évaporée ». C'est ce qui lui arrache cette exclamation dédaigneuse, mais naturelle : « Quelle pitié! »

Que va faire maintenant la petite bande? Ses rangs vont-ils encore s'éclaircir? Je ne peux néces-

..

sairement répondre de mes coreligionnaires. Quant à moi, je suis bien décidé, du moins jusqu'à nouvel ordre, à tenir bon,

Et, s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Seulement, pourquoi nous reprocher avec tant d'amertume d'appeler Darwin « arrière-singe »? Mais, en agissant ainsi, nous ne faisons qu'user de la plus légitime des représailles. N'est-ce pas Darwin qui nous a dit et ressassé sur tous les tons que « notre aïeul paternel étant un chimpanzé et notre aïeule maternelle une guenon, nous-mêmes étions des singes »? Nous nous sommes contentés de lui répondre : « Et vous, donc? » Je cherche ici vainement où est l'injure.

— Maintenant que M. Francisque Sarcey s'est diverti tout à son aise à nos dépens, qu'il me permette de lui adresser une simple question.

Il nous traite d'IGNORANTS. Mais est-il bien sûr, lui, d'avoir les connaissances voulues pour juger une science aussi abstraite et aussi ardue que la physiologie comparée, sur laquelle repose tout le Darwinisme? Il est littérateur avant tout; par conséquent sa compétence en histoire naturelle peut être contestée.

Il dit avoir lu en entier le livre de l'*Origine des espèces*. C'est là de sa part un bien grand acte de courage, ce livre, dans beaucoup d'endroits, ayant dû être pour lui une sorte d'hébreu mâtiné de sans-

crit. Comment! c'est à peine si nous autres, « qui sommes du bâtiment, » pouvons toujours en saisir le sens!

M. Francisque Sarcey, faisant cette lecture, me représente involontairement Ovide exilé chez les Scythes. « Je suis un barbare ici, s'écriait le poète, car personne ne me comprend » :

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.

M. Francisque Sarcey, lui aussi, a pu se croire un instant transporté en pleine Scythie, avec cette différence toutefois qu'au lieu d'être incompris, c'est lui qui ne comprenait pas.

Que ne laisse-t-il aux gens du métier l'étude de ces graves problèmes dont Cuvier a dit : « Ce sont les points les plus ardens de la science »¹ ?

On voit, du reste, rien qu'à la légèreté de ses jugements et à l'exagération de ses éloges, qu'il n'a pas l'habitude de parler le langage sévère et mesuré que comportent ces matières. Mieux vaut donc qu'il retourne à la littérature où il s'est fait une réputation méritée. Je lui recommande surtout nos vieux au-

1. S'il se fût agi d'un critique moins éminent que M. Sarcey, je lui aurais simplement rappelé la petite anecdote que tout le monde connaît : « On demandait à quelqu'un s'il savait jouer du violon. — Je l'ignore, répondit-il, car je n'ai jamais essayé. — Hé quoi! aurais-je dit à mon homme en l'apostrophant vivement, vous osez bien, vous, pour votre début dans le Darwinisme, exécuter des *solli*!

teurs classiques ; cela lui reposera son esprit, comme cela me repose le mien, dans mes rares moments de loisir, de tout le fatras du romantisme moderne. Il y trouvera d'ailleurs des préceptes et des maximes dont chacun peut toujours faire son profit.

Ainsi, par exemple, Boileau a dit quelque part :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

Horace a dit également, et Boileau après lui :

*Sumite materiam vestris qui scribitis æquam
Viribus.*

« Et consultez longtemps votre esprit et vos forces. »

Horace a dit encore :

Cur nescire pudens prave quam discere malo ?

« Pourquoi, par une fausse honte, aimer mieux ignorer une chose que l'apprendre ? »

Je pourrais multiplier ces citations, mais je m'arrête, m'en rapportant à M. Francisque Sarcey, qui pourra certainement les compléter mieux que personne.

DES RÉVOLUTIONS DU GLOBE.

Nous avons établi dans quelles conditions l'homme avait fait sa première apparition sur la terre, et prouvé que, contrairement aux assertions de Dar-

win, les choses s'étaient passées absolument comme l'avait raconté Moïse.

Arrivons maintenant à la démonstration des mêmes faits par un autre ordre de preuves. Ces preuves, nous les emprunterons aux témoignages fournis par les révolutions que le globe a éprouvées depuis qu'il est sorti des mains du créateur, lesquelles permettent de remonter, d'étapes en étapes, à ce qu'il a été originairement.

Mais, avant d'entrer dans les détails, donnons un aperçu général de ces révolutions.

Tout le monde sait que le globe que nous habitons présente partout des traces irrécusables des plus grands cataclysmes. D'une part, des amas immenses de coquilles et de corps marins se trouvent à d'énormes distances de toutes mers ¹ et à des hau-

1. Ovide, dans sa magnifique peinture du déluge que nous connaissons, parle aussi de ces dépôts marins : « J'en ai vu, dit-il, j'en ai vu moi-même (*vidi egomet*) des bancs entiers, très-éloignés de la mer » :

« *Et procul a pelago conchæ jacuere marinæ.* »

Voltaire, dont la passion antireligieuse aveuglait l'esprit, les avait vus également ; mais ce n'étaient pas pour lui des témoins authentiques du déluge (*veri diluvis testes*). Et d'abord, à l'en croire, « l'histoire du déluge n'était qu'une fable qui ne figure autre chose que la peine qu'on a éprouvée dans tous les temps à dessécher les terres que la négligence des hommes a laissées longtemps inondées. » Pour ce qui est des immenses dépôts coquilliers qu'on rencontre sur les plus hautes montagnes — et il citait comme exemple les Alpes — il les expliquait « par la foule innombrable de pèlerins qui portaient

teurs où nulle mer aujourd'hui ne saurait atteindre ; d'autre part, on a découvert de très-grands ossements (*grandia ossa*) dans les entrailles de la terre et jusqu'au sein des montagnes les plus profondes. Il en résulte que les créations actuelles, d'une nature vivante, recouvrent partout les débris de créations antérieures, d'une nature morte.

Ces traces des révolutions de notre globe ont dû nécessairement frapper, à toutes les époques, l'esprit des hommes, mais elles l'ont frappé longtemps en vain et d'un étonnement stérile.

« Il a fallu, dit Fontenelle, qu'un potier de terre qui ne savait ni latin ni grec osât, vers la fin du seizième siècle, déclarer dans Paris, et à la face de tous les docteurs, que les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles déposées autrefois par la mer ; que les animaux dont on apercevait les empreintes ou les ossements au milieu des roches avaient appartenu réellement à des espèces disparues, et qu'il défiait hardiment toute l'école d'Aristote d'attaquer ces preuves. »

Ce potier de terre était Bernard Palissy, le même qui a créé et porté si loin l'art des émaux. C'est à lui, on peut le dire, que la géologie est redevable

à pied de Saint-Jacques-en-Galice et de toutes les provinces, pour aller à Rome par le mont Cenis, chargés de coquilles à leurs bonnets. •

Peut-on se moquer davantage et de ses lecteurs, et de la science et du bon sens

de ce qu'elle est actuellement une science, et une science de premier ordre.

Mais les idées de cet étonnant génie ne furent guère remarquées à l'époque où elles parurent, ou plutôt elles furent l'objet des plus amères critiques. Ce n'est que près de cent ans plus tard, c'est-à-dire vers la fin du dix-septième siècle, qu'elles ont commencé à se révéler et, pour me servir d'une expression de Fontenelle, à « faire la fortune qu'elles méritaient. »

Daubenton, l'un des premiers, prouva que les grands ossements fossiles découverts à différentes époques avaient appartenu à des espèces animales dont il essaya vainement, comme il l'avoue lui-même, de recomposer le squelette.

Quelques années après, Pallas publia son premier mémoire sur les *Ossements fossiles de la Sibérie*. On n'y put voir sans étonnement la démonstration de ce fait que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, tous animaux qui ne vivent actuellement que sous la zone torride, avaient habité autrefois les contrées les plus septentrionales de nos continents.

Le second mémoire de Pallas dut beaucoup plus étonner encore ; car il y rapporte ce fait, qui parut alors à peine croyable, d'un rhinocéros trouvé tout entier dans la terre gelée, avec sa peau et sa chair ; fait qui s'est renouvelé depuis dans cet éléphant découvert, en 1806, sur les bords de la mer Glaciale,

et si bien conservé que les chiens et les ours ont pu en dévorer et s'en disputer les chairs.

Buffon se hâta d'en déduire son système du refroidissement graduel des régions polaires, et de l'émigration successive des animaux du nord au midi.

Mais le dernier fait observé par Pallas, que je viens de citer, renversait déjà tout ce système. Ce fait démontre que le refroidissement du globe, loin d'avoir été graduel, avait, au contraire, été subit, puisque le même instant qui avait fait périr les animaux avait rendu glacial le pays qu'ils habitaient. Si, en effet, ils n'eussent été gelés aussitôt que tués, il est évident qu'ils n'auraient pu nous parvenir avec leur peau, leur chair, toutes leurs parties ; or toutes ces parties étaient parfaitement conservées.

L'hypothèse du refroidissement graduel ne pouvant donc plus être soutenue, Pallas en proposa une à lui, celle d'une irruption des eaux venues du sud-est, irruption qui aurait transporté dans le nord les animaux de l'Inde.

Mais cette seconde hypothèse n'était pas plus heureuse que la première, car les animaux fossiles en question sont très-différents de ceux de l'Inde, et même de tous les animaux aujourd'hui vivants : dernier fait, plus extraordinaire encore que tous ceux qui précèdent, et qu'il était réservé au génie de Cuvier de mettre dans tout son jour.

D'après ce grand naturaliste, « les révolutions qui, à diverses époques, ont bouleversé le globe, ont fait

périr tous les êtres vivants et rendu nécessaire chaque fois une nouvelle création. »

Mais ce n'est pas ainsi que l'a compris Darwin. Pour lui, au contraire, « il a existé une transformation jamais interrompue des diverses espèces animales, quelles qu'aient été les révolutions qui aient bouleversé le globe. »

De là deux systèmes, celui de Cuvier et celui de Darwin. Nous les décrirons tous les deux. Commençons par celui de Cuvier.

CRÉATIONS SUCCESSIVES D'APRÈS CUVIER.

Ce fut le 1^{er} pluviôse de l'an IV, jour de la première séance publique qu'ait tenue l'Institut depuis sa fondation, que Cuvier lut, devant ce corps savant, son premier mémoire sur les *Espèces d'éléphants fossiles comparées aux Espèces vivantes*. Ainsi, dans ce même jour où l'Institut ouvrait la première de ses séances, s'ouvrait pour la première fois aussi la carrière des plus grandes découvertes que l'histoire naturelle ait jamais enregistrées.

Singulière coïncidence ! Date mémorable, que l'histoire des sciences doit inscrire dans ses annales !

Cuvier venait donc d'inaugurer cette brillante suite de recherches et de travaux qui l'ont occupé

pendant tant d'années, et qui ont tenu constamment éveillés l'étonnement et l'admiration de ses contemporains, étonnement qui dure encore et admiration qui ne s'éteindra pas de sitôt. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer la phrase par laquelle il termine ce premier mémoire, car elle renferme en germe tout ce qu'il a découvert depuis :

« Qu'on se demande, dit-il, pourquoi l'on trouve tant de dépouilles d'animaux inconnus, tandis qu'on n'en trouve aucun dont on puisse dire qu'il appartient aux espèces que nous connaissons, et l'on verra combien il est probable qu'elles ont toutes appartenu à des êtres d'un monde antérieur au nôtre, à des êtres détruits par quelques révolutions du globe, à des êtres dont ceux qui existent aujourd'hui ont rempli la place. »

L'idée d'une création entière d'animaux antérieurs à la création actuelle ; l'idée d'une création entière postérieure à celle-là, mais détruite et perdue, venait donc enfin d'être conçue dans son ensemble. Le voile qui recouvrait tant d'étonnants phénomènes allait donc être soulevé, ou plutôt il l'était déjà ; et le mot de cette grande énigme qui, depuis Bernard Palissy, préoccupait si vivement la science, venait d'être trouvé.

Mais, pour transformer en un résultat positif et concluant cette voie si vaste et si élevée, il fallait rassembler de toutes parts les dépouilles des animaux perdus ; il fallait les revoir, les étudier toutes

sous ce nouvel aspect ; il fallait les comparer l'une après l'autre aux dépouilles des animaux vivants ; enfin, il fallait créer l'art même de cette comparaison. Que de problèmes à résoudre ! que de difficultés à vaincre !

« Que l'on se représente, dit M. Flourens¹, ce mélange confus de débris mutilés et incomplets, recueillis par Cuvier ; que l'on se représente, sous sa main habile, chaque os, chaque partie d'os allant reprendre sa place, allant se réunir à l'os, à la portion d'os à laquelle elle a dû tenir ; et toutes ces espèces d'animaux, détruites depuis tant de siècles, renaissant ainsi avec leurs formes, leurs caractères, leurs attributs : l'on ne croira plus assister à une simple opération anatomique ; on croira assister à une résurrection, et, ce qui n'ôtera rien au prodige, à une résurrection qui s'opère à la voix de la science et du génie. »

La science, guidée par le génie, a donc pu remonter jusqu'aux époques les plus reculées de l'histoire de la terre ; elle a pu compter et déterminer ces époques ; elle a pu marquer, et le premier moment où les êtres organisés ont paru sur notre planète, et toutes les variations, toutes les modifications, toutes les révolutions qu'ils ont éprouvées depuis.

Le principe, découvert par Cuvier, qui a présidé

1. Voir son *Éloge historique de Cuvier*, auquel j'ai fait ici de nombreux emprunts.

à la reconstruction des espèces perdues, est tellement infailible, qu'on a vu souvent ce grand homme reconnaître un animal par un seul os, une seule facette d'os. On l'a même vu déterminer des genres nouveaux, des espèces inconnues, d'après quelques fragments osseux, reconstruisant ainsi l'animal entier et le faisant renaître, comme à volonté, de chacune de ses parties. Or, telle était la précision de ses vues que, plus d'une fois, des fouilles postérieures ont fait retrouver le corps de l'animal dont, par sa seule intuition, il avait donné le dessin.

C'est que toutes ces premières populations du globe se distinguaient par des caractères propres, et souvent par des caractères aussi étranges que bizarres.

Parmi les quadrupèdes, par exemple, se présentent le *mammouth*, cet éléphant de Sibérie, couvert de longs poils et d'une laine grossière; le *mastodonte*, cet animal presque aussi grand que le mammouth, et que ses dents, hérissées de pointes, ont fait longtemps regarder comme un éléphant carnivore; et ces énormes *paresseux* , animaux dont les espèces actuelles ne dépassent pas la taille d'un chien, mais dont quelques espèces perdues égalaient, par la leur, les plus grands rhinocéros.

Les *reptiles* de ces premiers âges du monde étaient plus extraordinaires encore, soit par leurs proportions gigantesques, car il y avait des lézards grands comme des baleines; soit par la singularité

de leur structure, car les uns avaient l'aspect de mammifères marins, et les autres le cou, le bec des oiseaux et jusqu'à des sortes d'ailes.

Or Cuvier prouve, jusqu'à la dernière évidence, que tous ces animaux ne vivaient point à la même époque, et qu'il y a eu ainsi plusieurs générations successivement créées et détruites.

La création du règne animal a donc éprouvé plusieurs interruptions, plusieurs destructions successives ; et, ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'il y a eu une époque, la première de toutes, où aucun être organisé, soit animal, soit végétal, n'existait sur le globe.

Il y a eu une première époque où ces êtres n'existaient point, car les terrains primitifs ou primordiaux ne contiennent aucun de leurs débris ; les reptiles ont dominé dans l'époque suivante, car leurs fossiles abondent dans les terrains qui succèdent aux primitifs ; enfin la surface de la terre a été plusieurs fois recouverte par les mers et plusieurs fois mise à sec, car les restes d'animaux marins recouvrent tour à tour les restes d'animaux terrestres, et sont tour à tour recouverts par eux.

Ainsi donc, d'immenses cataclysmes ont révolutionné, à diverses époques, la planète que nous habitons. Grâce au génie de Cuvier, les fossiles qu'on y a rencontrés ont éclairé l'histoire des anciens âges, absolument comme la découverte des cités, longtemps ensevelies, d'Herculanum et de Pompéi, a éclairé,

par les monuments qu'elles recélaient, l'histoire de l'ancienne Rome.

LA GENÈSE ET LA GÉOLOGIE.

Nous en avons fini avec l'exposé des découvertes de Cuvier sur l'ordre dans lequel apparurent successivement à la surface du globe les objets et les êtres sortis des mains du Créateur. Mais nous n'aurions rempli que la moitié de notre tâche, si nous ne rapprochions de ces révélations merveilleuses la description de Moïse. Ne perdons point de vue, en effet, que nous ne nous sommes pas proposé seulement de traiter la question de science; nous avons dû nous préoccuper également de la question de doctrine; car *c'est surtout au nom de la géologie qu'on a voulu battre en brèche les récits de la Genèse et que l'on continue les mêmes attaques.*

Ainsi s'expliquent les complaisances et les tendresses de l'opinion à l'égard du Darwinisme; on lui permet et on lui pardonne tout, en considération des services qu'il rend à l'incrédulité.

Nous allons donc, comme nous l'avons fait pour Ovide, comparer la relation de Moïse à celle de Cuvier, et, pour rendre la comparaison plus frappante, nous opposerons de même l'un à l'autre les deux textes.

MOÏSE. — « La terre était *informe et toute nue* ; les ténèbres couvraient la face de l'abîme et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. »

CUVIER. — « *La vie n'a pas toujours existé sur le globe*, et il est facile à l'observateur de reconnaître le point où elle a commencé à déposer des produits.... *La vie qui voulait s'emparer de ce globe semble, dans ces premiers temps, avoir lutté avec la nature inerte qui dominait auparavant.* On ne peut le nier ; les masses qui forment aujourd'hui nos plus hautes montagnes ont été primitivement dans un état liquide ; longtemps après leur consolidation, elles ont été recouvertes par des eaux qui n'alimentaient point de corps vivants. »

MOÏSE. — « Dieu dit : Que la terre produise de « *l'herbe verte* qui porte de la graine, et des *arbres fruitiers* qui portent des fruits, chacun selon son « espèce. »

CUVIER. — « Le schiste cuivreux est porté sur un grès rouge à l'âge duquel appartiennent *ces fameux amas de charbon de terre ou de houille, ressources de l'âge précédent, et reste des premières richesses végétales qui aient orné la face du globe.* Les traces des fougères, dont ils ont conservé les empreintes, nous disent assez combien ces *antiques forêts* différaient des nôtres. On tombe alors promptement dans des terrains de transition où *la première nature, la nature morte et purement minérale, semblait disputer encore l'empire à la nature organisante.* »

MOÏSE. — « Dieu dit encore : « Que les eaux produisent des *animaux reptiles* qui nagent dans « l'eau, et des *oiseaux* qui volent sous le firmament « du ciel. » Dieu créa donc les *grands cétacés*, et tous les *animaux rampants* que les eaux produisent chacun selon son espèce. »

CUVIER. — « Remontant au travers des grès qui n'offrent que des *empreintes végétales*, on arrive au calcaire du Jura : c'est là que la *classe des reptiles* prend tout son développement. C'est parmi ces innombrables quadrupèdes ovipares, au milieu de ces tortues, de ces *reptiles volants*¹ que se seraient montrés, pour la première fois, quelques petits mammifères marins. Mais pendant longtemps encore, on trouve que la *classe des reptiles* dominait exclusivement. »

MOÏSE. — « Dieu dit aussi : « Que la TERRE produise « des *animaux vivants* chacun selon son espèce, les « animaux domestiques, les reptiles, et les bêtes « sauvages de la TERRE, selon leurs différentes « espèces. »

CUVIER. — « Dans le calcaire coquillier grossier, il n'y a encore aucun os de mammifères TERRESTRES. Au contraire, aussitôt qu'on est arrivé au terrain

1. Cuvier parle bien des reptiles volants, mais il ne mentionne pas les oiseaux dont parle au contraire Moïse. C'est qu'à l'époque où écrivait Cuvier, on n'avait point encore découvert d'oiseaux fossiles ; mais, depuis lors, on en a trouvé de très-nombreuses espèces dans le grès rouge des États-Unis.

qui le surmonte, *les os d'animaux TERRESTRES se montrent en grand nombre. Ainsi, les quadrupèdes TERRESTRES ne sont venus que longtemps après les quadrupèdes ovipares et les poissons.* »

Enfin paraît l'homme en dernier, lequel, de l'aveu de tous, couronna la série.

— Tels sont les récits de Moïse comparés à ceux de Cuvier. Or, la même concordance que nous avons signalée déjà entre ses récits et ceux d'Ovide, nous la retrouvons de nouveau ni moins nette, ni moins accentuée. Aussi avons-nous dû nous abstenir de tout commentaire, nous contentant de souligner les points qui offrent les analogies les plus frappantes.

On ne sait réellement trop ce qu'on doit le plus admirer ici, ou la haute inspiration de Moïse qui, dès l'enfance du monde, lui a fait tracer d'une main si sûre l'histoire de la création, ou la puissance du génie de Cuvier, qui, après tant de siècles, a pu parvenir à retrouver la même histoire dans les entrailles mêmes du globe.

Si maintenant on vient à comparer les époques où vivaient ces deux historiens, et surtout les ressources dont ils disposaient, on verra combien Cuvier se trouvait placé dans des conditions plus favorables que Moïse.

Cuvier put mettre à contribution les immenses matériaux recueillis par ses devanciers, et il n'eut souvent d'autre mérite que de les coordonner. Toutes les sciences les plus propres à faciliter ses recher-

ches (anatomie, physiologie, chimie, physique, etc.) avaient atteint leur apogée, et elles lui apportèrent, on peut le dire, chacune leur contingent. Enfin, placé à la tête de notre Muséum, Cuvier avait à tout instant sous la main ces collections merveilleuses qui, par leur variété et leur richesse, sont uniques au monde. Rien donc ne lui a manqué pour accomplir son œuvre.

Tout, au contraire, a manqué à Moïse pour accomplir la sienne. Il n'a pu consulter aucun document, puisqu'il est le premier qui ait écrit l'histoire, et si, par son antiquité, il semble devoir échapper à la critique, par son sujet, il lui est éternellement accessible. C'est que Moïse ne relate pas des événements écoulés ou des légendes disparues, sur l'exactitude desquels il est plus ou moins difficile de faire une enquête; ce qu'il raconte, c'est Dieu, c'est la nature, c'est l'espèce humaine, dans leurs plans éternels et dans leurs constitutions immuables; ce sont enfin les grandes révolutions qui ont bouleversé le globe. Il s'expose donc, s'il se trompe, à recevoir un démenti de chaque nouvelle découverte qu'enregistre la science.

Il pourra même se faire qu'on le taxe d'inexactitude, encore bien qu'il soit dans le vrai, et cela parce qu'il aura devancé la science elle-même : son seul « crime » aura été d'avoir eu raison avant l'heure. Citons un exemple.

D'après Moïse, Dieu a dit : « Que la lumière soit

faite, et la lumière fut faite¹; » puis, plus tard, il a dit encore : « Que des corps lumineux soient faits dans le firmament. »

Eh quoi ! s'est-on écrié : la lumière avant le soleil ! Quel renversement et quel non-sens !

Cependant Moïse était parfaitement dans le vrai. C'est aujourd'hui un axiome en physique que chaque molécule de la matière possède une certaine quantité de lumière, de chaleur et d'électricité qui lui est propre, et qui est tout à fait indépendante de l'existence même du soleil. Quant à la lumière proprement dite, elle représente un fluide infiniment subtil, répandu dans l'espace, qu'on appelle « éther, » lequel fluide, obscur de sa nature, ne devient lumineux que par les vibrations que lui impriment certains agents. En tête de ces agents se place le soleil : seulement, quelle que soit l'importance de son rôle, il était logique qu'il fût créé, ainsi que l'indique Moïse, après la lumière, puisqu'au lieu d'en être le producteur, il en est simplement le metteur en jeu.

Chose étrange ! le siège et la marche de la lumière avaient été, dès l'origine, signalés par Dieu lui-même, comme soulevant les questions les plus difficiles à résoudre. Ainsi, on lit dans le livre de Job : « Dis-moi où habite la lumière, et quel est son mode de

1. Le texte hébraïque : *Jehi or, vaihei or* : « Lumière soit, lumière fut, » est infiniment plus concis. Il semble, comme dit saint Paul, qu'on voit la lumière éclater tout à coup au sein des ténèbres : *Deus qui dixit de tenebris lucem resplendere.*

propagation. » (*Indica mihi in qua via lux habitet, per quam viam spargitur.*) Si réellement la lumière eût été une simple émanation du soleil, Dieu aurait-il tenu à Job un semblable langage?

Quoi qu'il en soit, nous en arrivons toujours à cette conclusion que la Genèse, loin d'être en désaccord avec la géologie, a reçu de cette dernière science la plus éclatante sanction.

LES SIX JOURS DE LA CRÉATION.

D'après Moïse, « le monde fut créé en six jours. » Jamais peut-être assertion ne provoqua, au nom du Darwinisme, de protestations plus passionnées ni de controverses plus vives.

Il est de fait que, si on devait entendre par là des jours ordinaires de vingt-quatre heures, l'accord que nous venons de signaler entre la Genèse et la géologie paraîtrait impossible à établir, car tout démontre que les intervalles de temps qui séparèrent les diverses créations ont dû être considérables.

Mais telle n'a pas été la pensée de Moïse; tel n'a pas été non plus son langage. Qu'on me permette à ce propos une réflexion.

Le style de la Bible n'est pas celui d'un manuel de cosmographie ou de zoologie; c'est une sorte de chant primitif, de psaume patriarcal. Il serait donc

déraisonnable de ne voir dans ses métaphores que le sens textuel et prosaïque, comme on le ferait pour un traité moderne de physique, de chimie et d'histoire naturelle. Les savants qui réprouvent, au nom de la science, cette poésie sacrée, oublient, pour me servir des paroles d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, que « Linné, sans cesser jamais d'être exact et concis, variait son style depuis la précision austère de la formule, jusqu'à cette haute poésie dont la Genèse nous offre les plus sublimes modèles. » Cherchons donc, dans le langage figuré de Moïse, quelle peut être sa pensée vraie.

Nul doute que Moïse n'ait donné au mot « jour » le sens indéfini d'époque.

Cette signification attribuée au mot jour se comprend d'autant mieux qu'elle était et qu'elle est encore familière à tous les peuples de l'Orient. C'est ce qu'avait remarqué Bailly :

« Chez les Orientaux, dit-il, le mot que nous rendons par « jour » a une signification primitive, que donne exactement le terme chaldéen *sare*, RÉVOLUTION. »

Notons également que, chez les auteurs latins profanes, le mot « jour » est employé comme synonyme de « durée » et de « succession de temps. »

Reservare pœnas in DIEM (Cicéron), « différer le châtement ; » *Longa DIES* (Virgile), *longior DIES* (Ovide), « la suite des siècles ; » *Amorem lenivit DIES* (Turpilius), « le temps a calmé cet amour » etc.

Rapprochez ces termes de ceux par lesquels Moïse

termine son récit : « *Istæ sunt GENERATIONES cœli et terræ quando creatæ sunt, in DIE quo fecit Dominus,* » « Telles sont les GÉNÉRATIONS ainsi créées du ciel et de la terre, au JOUR où Dieu les a faites, » et vous verrez que le mot « jour » est pris par l'historien sacré absolument dans le même sens.

Mais je vais plus loin. Ce serait renverser le texte même de la Genèse que de limiter le mot « jour » aux vingt-quatre heures d'un jour ordinaire; la démonstration en est facile.

Ce n'est qu'au QUATRIÈME JOUR de la création que les astres sont formés, « *afin,* dit le texte, *qu'ils séparent le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps et les saisons, les jours et les années.* »

LES TROIS JOURS PRÉCÉDENTS n'étaient donc pas de ces jours ayant leur séparation d'avec la nuit, puisque les astres qui font ces divisions n'existaient pas encore. Il est donc impossible, pour les trois premiers jours, de prendre à la lettre ces mots : « Et du soir au matin se fit le premier jour. » Et alors comment les entendre autrement [que dans le sens du mot *époques*, ou, comme dit Moïse, du mot *générations* ?

Mais, si l'on est forcé d'entendre ainsi les trois premiers jours, on ne peut échapper à la conclusion qu'il doit en être de même pour les TROIS DERNIERS, puisque Moïse se sert pour tous les six, à mesure qu'il les énumère, de termes parfaitement identi-

ques. Il ne saurait donc être question, pour aucun de ces six jours, de jours ordinaires, mais bien de six époques d'une durée quelconque.

Telle est l'opinion professée aujourd'hui par la très-grande majorité des naturalistes.

Il n'est du reste aucun point du récit de Moïse qui, même parmi les croyants, ait provoqué, de tous temps, plus d'interprétations et de commentaires. Saint Augustin avoue franchement « qu'il lui semble bien difficile, sinon impossible, d'imaginer, à plus forte raison de dire, ce qu'avaient été les six jours de la création ». (*Qui dies cujusmodi sint, aut perdifficile nobis aut etiam impossibile est cogitare, quanto magis dicere.*)

Il est vrai que, depuis saint Augustin¹, la science a marché. Ainsi déjà Bossuet a pu dire : « Dieu, après avoir fait d'abord comme le fond du monde, en a voulu faire l'ornement avec six différents PROGRÈS qu'il lui a plu d'appeler six jours. »

Mais c'est à Cuvier que revient l'honneur, l'immense honneur, d'avoir donné la solution définitive du problème, en spécifiant parfaitement l'ordre et

1. Saint Augustin, cet esprit si judicieux et si profond, disait que ce qu'il redoutait par-dessus tout, c'étaient les fidèles imprudents qui déraisonnaient sur la physique, puis invoquaient l'autorité de la Bible pour appuyer leurs erreurs. « Il faut, disait-il encore, se tenir à la fois en garde contre la séduisante loquacité d'une fausse philosophie, et la timidité superstitieuse d'une fausse religion. » (*Neque falsæ philosophiæ loquacitate seducamur, neque falsæ religionis superstitione terreamur.*)

la succession de chaque ÉPOQUE dans son admirable
Discours sur les révolutions du globe.

L'ÂGE DU MONDE.

Il est un dernier point de la cosmogonie de Moïse qui a reçu également des travaux de Cuvier une éclatante confirmation, c'est celui qui a trait à « L'ÂGE DU MONDE ». Rappelons en peu de mots cette partie chronologique de la Genèse.

Moïse admet trois grandes ères principales :

La première est l'ère de la création proprement dite, celle à laquelle se rapporte le premier verset : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

La seconde est l'ère géologique ou des six jours dont nous venons de parler.

Enfin la troisième est l'ère historique ou des événements humains, laquelle, partie d'Adam, va jusqu'à Jésus-Christ et de Jésus-Christ jusqu'à nous : elle représente l'âge du monde. Or, en prenant pour base les données fixées par Moïse, cette dernière ère comprendrait environ six mille ans.

Six mille ans ! Cette date, comme celle des six ours, a été l'objet des critiques les plus vives et les plus ardentes. Voyons donc ce qu'en pense Cuvier, ce grand interprète de la nature :

« *S'il y a, dit-il, quelque chose de constaté en*

géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution dont la date ne peut remonter beaucoup au delà de CINQ à SIX MILLE ANS. »

Ainsi s'exprime la science par son organe le plus autorisé. Laissons maintenant parler les préjugés, l'ignorance et la passion.

On a voulu assigner au monde une date infiniment plus reculée, et on s'est appuyé pour cela sur trois principaux ordres de preuves : les Tables astronomiques des Indiens ; le Zodiaque de Denderah et les Inscriptions hiéroglyphiques. Un mot sur chacune de ces prétendues preuves.

Tables astronomiques des Indiens. — Bailly fut le premier qui invoqua ces fameuses tables pour faire remonter dans un éloignement incalculable l'origine des sociétés humaines. Il se livra à cet égard à des suppositions tellement chimériques, que le bon sens de Voltaire lui-même ne put y tenir, et qu'il le réfuta par des sarcasmes¹ à sa façon :

1. Comprend-on que Bailly, qui devait se montrer un jour si grand devant la mort, ait répondu aux sarcasmes de Voltaire par des platitudes dans le genre de celles-ci : « *Les Brâhmes seraient vraiment fiers, s'ils savaient qu'ils possèdent un tel apologiste. Plus éclairé qu'ils ne peuvent l'avoir jamais été, vous possédez la réputation dont ils jouissaient dans l'antiquité. Les hommes vont maintenant à Ferney, comme autrefois à Bénarès; mais Pythagore aurait été mieux instruit par vous, car LE TACITE, L'EURIPIDE ET L'HOMÈRE DU SIÈCLE VAUT, A LUI SEUL, TOUTE CETTE ANCIENNE ACADÉMIE, etc., etc.* »

« Rien jusqu'à présent ne nous est venu de la Scythie, écrivait-il, si ce n'est des tigres qui ont ravagé et dévoré nos troupeaux; mais devons-nous supposer que ces tigres soient sortis de leurs repaires avec des cadrans et des astrolabes? Qui a jamais entendu dire qu'aucun philosophe grec ait été chercher la science dans le pays de Gog et de Magog? »

Un adversaire plus redoutable que Voltaire, si toutefois la science est plus redoutable que l'épigramme, le célèbre Delambre, confondit Bailly par des observations tellement précises et motivées qu'elles restèrent sans réponse.

Laplace lui-même, malgré son amitié pour Bailly, s'éleva contre cette fabuleuse antiquité des Tables astronomiques : « En ceci, dit-il, je m'éloigne à regret de l'opinion d'un illustre et malheureux « ami. »

Enfin les plus savants astronomes de la France et de l'Angleterre déclarèrent plus tard, par l'organe de Maskeline et de Klaproth, que « les Tables astronomiques des Indiens, auxquelles on avait attribué une antiquité prodigieuse, AVAIENT ÉTÉ CONSTRUITES DANS LE SEPTIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE, et qu'on s'était plu ensuite, par des calculs de fantaisie, à les reporter à des époques ridiculement antérieures. »

Zodiaque de Denderah. — Voici en peu de mots l'historique de ce zodiaque dont on voulut faire, de même, une arme contre la Genèse.

Lors de l'expédition d'Égypte, on découvrit dans un temple de Denderah des zodiaques peints ou sculptés, offrant les mêmes figures des constellations zodiacales que nous employons aujourd'hui, mais distribuées d'une façon particulière. Ils furent soumis aux calculs des savants, et il parut en résulter que ces temples étaient bâtis au moins DEPUIS SEPT MILLE ANS, ce qui confondait la chronologie de Moïse. Dupuis soutint même que ces zodiaques avaient PLUS DE VINGT-CINQ MILLE ANS, et il se hâta d'en tirer le parti que l'on devine dans son livre de « l'Origine des cultes ».

Cependant le planisphère circulaire ayant été apporté à Paris, M. Biot osa prétendre, dans un ouvrage fondé sur des mesures précises et des calculs pleins de sagacité, que ce planisphère représentait tout simplement l'état du ciel tel qu'il avait lieu *sept cents ans avant Jésus-Christ*.

Cela donna l'éveil sur l'époque de la construction des temples; on copia les inscriptions grecques gravées sur les monuments, et Champollion fut chargé de déchiffrer celles qui étaient exprimées en hiéroglyphes. Alors, il fut évident pour tout le monde, que *les temples de Denderah avaient été construits sous les Romains*; que le portique de l'un d'eux était consacré au *salut de Tibère* et que le planisphère lui-même portait le titre d'AUTOCRATOR *qui se rapporte à Néron*. Enfin, dans un cercueil de momie rapporté de Thèbes, contenant le corps d'un jeune homme

mort sous Trajan, on trouva un Zodiaque divisé au même point que ceux de Denderah.

Ainsi de SEPT MILLE ANS pour quelques-uns et de VINGT-CINQ MILLE pour quelques autres, il fallut se rabattre à DIX-HUIT SIÈCLES !

Inscriptions hiéroglyphiques. — Nous venons de dire que c'est Champollion qui déchiffra les hiéroglyphes du fameux Zodiaque. Qui donc, plus que l'auteur d'une des plus merveilleuses découvertes de notre siècle¹, avait qualité pour réfuter les attaques dirigées contre Moïse ?

Mais Champollion ne s'en est pas tenu là ; il a prouvé de plus qu'aucune inscription hiéroglyphique n'est en désaccord avec la chronologie indiquée par la Genèse. Voici comment il s'exprime :

« J'ai démontré, dit-il, qu'aucun monument égyptien n'est réellement antérieur à l'an 2200 avant notre ère. C'est certainement une haute antiquité, mais elle n'offre rien de contraire aux traditions sacrées et j'ose même dire qu'elle les confirme sur

1. La révolution que Champollion a produite en ethnographie et en linguistique est le magnifique pendant de celle qu'a produite Cuvier en histoire naturelle. C'est à ses « belles recherches » et à ses « étonnantes découvertes », pour me servir des expressions mêmes de Cuvier, qu'on doit l'art de déchiffrer les hiéroglyphes. C'est lui qui, le premier, a fait parler ces grands témoins, muets depuis tant de siècles, et qui les a fait parler sur le théâtre même des événements décrits par Moïse. Nous avons donc aujourd'hui l'histoire du monde écrite, non plus sur du papyrus ou des tablettes, mais sur la pierre elle-même : *Te saxa loquentur*.

tous les points. C'est, en effet, en adoptant la chronologie et la succession données par les monuments égyptiens, que l'HISTOIRE ÉGYPTIENNE CONCÔRDE ADMIRABLEMENT AVEC LES LIVRES SAINTS....

« Le chef de la dynastie des Diospolitains, dite la dix-huitième, est le *rex novus qui ignorabat Joseph* de la Bible; c'est celui qui réduisit les Hébreux en esclavage.

« La captivité dura autant que la dix-huitième dynastie, et ce fut sous Rhamsès V, dit Aménophis, au commencement du quinzième siècle, que Moïse délivra les Hébreux.

« *Ceci se passait dans l'adolescence de Sésostris, qui succéda immédiatement à son père et fit des conquêtes en Asie,* PENDANT QUE MOÏSE ET ISRAEL ERRAIENT DURANT QUARANTE ANS DANS LE DÉSERT. *C'est pour cela que les Livres saints ne doivent point parler de ce grand conquérant.*

« TOUTS LES AUTRES ROIS, NOMMÉS DANS LA BIBLE, SE RETROUVENT SUR LES MONUMENTS ÉGYPTIENS, DANS LE MÊME ORDRE DE SUCCESSION ET AUX ÉPOQUES PRÉCISES OÙ LES LIVRES SAINTS LES PLACENT. J'AJOUTERAI MÊME QUE LA BIBLE EN ÉCRIT MIEUX LES VÉRITABLES NOMS QUE NE L'ONT FAIT LES HISTORIENS GRECS. »

— Ainsi donc, pour « l'Age du monde » comme pour les « Six jours de la création, » chaque nouvelle découverte de la science a été un témoignage de plus en faveur des récits bibliques.

MOÏSE JUGÉ PAR LA SCIENCE.

Nous venons de faire ressortir l'accord si parfait qui existe entre Moïse et Cuvier, la Genèse et la géologie. Il y a réellement dans cet accord quelque chose qui étonne et qui confond la raison. Comment ! toute science a eu ses débuts, disons le mot, son enfance : l'astronomie a été longtemps l'astrologie et, hier encore, la chimie s'appelait l'alchimie. Et voilà que les Livres saints sont tout d'abord et d'emblée de véridiques et irréfutables annales !

C'est qu'il ne faut pas voir seulement dans Moïse le biographe de l'homme et l'historien de la nature : il faut voir en lui par-dessus tout le chroniqueur inspiré des *gestes* de Dieu. Aussi sa grande image se dresse-t-elle, comme un phare splendide, au-dessus de l'abîme des temps, pour nous en dévoiler les mystères et nous en faire sonder les profondeurs.

Ainsi s'explique ce concert unanime des plus puissants génies, empressés à lui rendre et justice et hommage. Nous venons d'entendre Champollion ; laissons-le parler encore :

« Je serais curieux, dit-il, de savoir ce qu'auraient à répondre ceux qui ont malicieusement avancé que les études égyptiennes tendent à altérer les croyan-

ces dans les documents historiques fournis par les livres de Moïse. L'application de ma découverte vient au contraire irrévocablement à leur appui. »

Écoutons Buffon : « La description de Moïse est une narration exacte et philosophique de la création de l'univers entier et de l'origine de toutes choses. »

Écoutons Linné : « Il est matériellement démontré que Moïse a écrit, non sous la seule inspiration de son génie, mais sous la dictée même de l'auteur de la nature. » (*Neutiquam suo ingenio, sed altiori ductu.*)

Écoutons Cuvier : « Moïse nous a laissé une cosmogonie dont l'exactitude se vérifie chaque jour d'une manière admirable. Les observations géologiques récentes s'accordent parfaitement avec la Genèse sur l'ordre dans lequel ont été successivement créés tous les êtres organisés. »

Écoutons Ampère : « L'ordre d'apparition des êtres organisés est précisément l'ordre des six jours, tel que nous le donne la Genèse. Ou Moïse avait dans les sciences une instruction aussi profonde que celle de notre siècle, ou il était inspiré. »

Écoutons enfin Marcel de Serres : « Si l'on considère que la géologie n'existait pas à l'époque à laquelle a été écrit le récit de la création, et que les connaissances astronomiques étaient pour lors peu

avancées, on est porté à conclure que Moïse n'a pu deviner si juste que par suite d'une révélation. »

TEL EST MOÏSE JUGÉ PAR LA SCIENCE.

— Je m'arrête, car que pourraient ajouter quelques noms de plus à de si imposants témoignages? D'ailleurs, Moïse n'a pas plus besoin d'être défendu qu'il n'a besoin d'être vengé. Il brille, par la splendeur de ses œuvres et son incomparable génie, d'un tel éclat, qu'on lui appliquerait volontiers ce que le poète a dit de l'astre du jour :

Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

TRANSFORMATION DES ESPÈCES ANIMAELS D'APRÈS DARWIN.

Nous voilà un peu loin de Darwin, et cependant nous n'avons pas quitté son terrain. On n'a pas oublié, en effet, les indignes attaques dont la Bible a été l'objet de la part d'une certaine « presse, » sous prétexte de rendre compte d'une nouvelle traduction de l'*Origine des espèces*, attaques que nous avons dû relever. Prouver la véracité de Moïse, c'est donc encore réfuter le Darwinisme.

Mais enfin, nous sommes maintenant en face de Darwin lui-même. On sait déjà que sa doctrine est

l'opposé de celle de Cuvier. Nous avons décrit cette dernière; décrivons de même celle du naturaliste anglais.

Darwin admet, comme base de son système, deux grandes lois :

La GÉNÉRATION SPONTANÉE;

La TRANSFORMATION DES ESPÈCES.

Nous nous sommes suffisamment expliqués sur la « Génération spontanée » pour n'avoir point besoin d'y revenir.

Ne nous occupons donc que de la « Transformation des espèces ». Cette transformation, voici comment Darwin l'explique :

« Toutes les espèces animales actuellement existantes proviennent des espèces primitives à l'état embryonnaire; c'est par l'évolution successive de chaque nouveau sujet qu'elles ont fini par atteindre, en se transformant, le type qui les caractérise aujourd'hui. Et comme la nature ne procède jamais par bonds, l'espèce qui suit n'est point complètement isolée de celle qui la précède; elle s'y rattache par certains individus mixtes qui tiennent de l'une et de l'autre : ce sont les variétés transitoires. »

Nous voilà donc parfaitement renseignés sur ce qu'il faut entendre par « Transformation des espèces. »

Attachons-nous maintenant à en exposer les principaux caractères et les différentes phases, en suivant l'ordre suivi par Darwin lui-même.

**LE GÉNITEUR UNIVERSEL ET SA
DESCENDANCE.**

Il ne saurait être question ici de l'ancêtre direct et spécial de l'homme, Darwin ne nous ayant rien laissé ignorer à cet égard. Nous savons parfaitement qu'avant de devenir homme, nous avons été poisson d'abord, puis marsupiau, puis singe ; c'est un point sur lequel il n'y a plus à revenir.

Le « Géniteur » dont il s'agit maintenant est le père commun de TOUTES les espèces animales qui, depuis l'origine du monde, ont paru sur le globe. Le cercle se trouve donc singulièrement agrandi. Or voici comment s'exprime Darwin :

« LES PREMIERS ANCÊTRES DONT NOUS RETROUVONS UNE TRACE INDÉCISE ONT PROBABLEMENT CONSISTÉ EN UN GROUPE D'ANIMAUX MARINS RESSEMBLANT AUX LARVES DES ASCIDIENS. »

Les larves des ascidiens ! Mais qu'est-ce qu'une larve ? Je copie la définition qu'en donne le dictionnaire d'Histoire naturelle :

« LARVE : Insecte, tel qu'il est sortant de l'œuf, et vulgairement appelé *asticot*. »

Quelle chute, grand Dieu ! LE GÉNITEUR UNIVERSEL UN ASTICOT !... Nous n'en sortirons donc pas de toute cette affreuse parenté ! J'aimais encore mieux

l'amphioxus. Songez donc que vous allez d'un mot bouleverser toute une industrie, et une industrie des plus intéressantes, celle des pêcheurs à la ligne. Quel est celui d'entre eux qui ne sentira pas la « gaule » lui échapper des mains, quand il apercevra ainsi le doyen de tout ce qui respire, accroché à son hameçon ?

. . . . Avus *suspensus ab hamo*.

Mais enfin voyons, du moins pour ce qui nous concerne, comment se comportera la descendance de cet étrange aïeul.

« L'homme, dit Darwin, a été autrefois HERMAPHRODITE OU ANDROGYNE. »

Voilà qui promet.

Darwin entre, à ce propos, dans certains détails techniques, quelque peu scabreux, que je ne crois point devoir reproduire, puis il continue :

« Le soupçon m'est souvent venu à l'idée que, longtemps après que nous avons cessé d'être hermaphrodites, LES DEUX SEXES AVAIENT ENCORE SÉCRÉTÉ DU LAIT ET NOURRI LEURS PETITS. »

Bon ! Nous voilà maintenant devenus « pères nourriciers. » J'avais bien entendu parler de Silène, comme ayant rempli ces fonctions près de Bacchus, mais je n'avais lu nulle part que cela eût été jusqu'à l'allaitement.

« Vers quelle époque, se demande encore Darwin, avons-nous cessé de sécréter du lait, » en d'autres

termes, sommes-nous passés à l'état de nourrices sèches ?

Il présume que ce fut à dater du moment où les femelles, procréant moins de petits, n'eurent plus autant besoin de l'aide des mâles. « L'inactivité des glandes mammaires entraîna, dit-il, chez ceux-ci leur atrophie. » Cela me paraît assez logique.

« Mais, remarque Darwin, si nous sommes déshérités maintenant des douceurs et des jouissances de la maternité, dans ce qu'elles ont de plus intime, on voit encore par certains actes que nous les avons connues autrefois. » Et il cite, à cette occasion, de touchants exemples empruntés à des espèces animales qu'il déclare voisines de la nôtre, ou par lesquelles nous avons dû passer :

« Les mâles des poissons syngnathes reçoivent, dit-il, dans leurs poches abdominales, les œufs de leur femelle qu'ils font éclore eux-mêmes et qu'eux-mêmes ils nourrissent ensuite....

« Certains autres poissons mâles couvent les œufs dans leur bouche ou dans leurs cavités branchiales avec des précautions merveilleuses....

« Il est des crapauds mâles (*drôles d'aïeux encore que ceux-là!*) qui prennent les chapelets d'œufs aux femelles et les enroulent délicatement autour de leurs pattes, où ils les tiennent jusqu'à ce que les têtards soient éclos....

« Certains oiseaux mâles accomplissent sans aides tout le travail de l'incubation de l'œuf.... etc. »

Mais je n'en finirais pas si je voulais suivre Darwin sur ce terrain, tant il semble s'y complaire par les exemples qu'il multiplie. Mieux vaut donc attaquer d'autres points plus essentiels parmi ceux qui nous restent à traiter. Commençons par ce qu'il appelle les « Variétés transitoires. »

LES VARIÉTÉS TRANSITOIRES.

Nous n'avons pas oublié que Cuvier, comme preuve de son système, nous montre des couches entières de fossiles ensevelies par étages sous les alluvions qui les isolent. Ces fossiles, d'après la place qu'il occupent, indiquent l'ordre dans lequel telle espèce a disparu, puis telle autre a paru sur le globe; ce sont, par conséquent, comme les médailles des anciens jours qui éclairent le géologue, absolument comme les médailles des anciens règnes éclairent le numismate.

Cette méthode est tellement claire et ces preuves sont tellement concluantes que nous croyons devoir en faire l'application au système de Darwin. Si réellement ce système est vrai, on devra rencontrer, de même, entre chaque plan de fossiles, les espèces intermédiaires qu'il suppose avoir ménagé les transitions.

Or, la paléontologie, — on appelle de ce nom la science des fossiles, — donne à toutes ces hypothèses les démentis les plus formels. Voici en effet ce qu'elle nous apprend :

..

NULLE PART ELLE N'A TROUVÉ LA MOINDRE TRACE D'UN SEUL DE CES ÊTRES DONT L'EXISTENCE, SI POSITIVEMENT AFFIRMÉE PAR DARWIN, FORME LA BASE DE SON SYSTÈME.

Et cependant ce ne sont pas les recherches qui ont manqué. Jugez-en plutôt :

« On a exploré, dit M. de Valroger¹ dans son excellent livre sur la *Genèse des espèces*, les terrains paléozoïques dans les Iles Britanniques, en France, en Allemagne, en Espagne, en Portugal, en Sardaigne, dans les Alpes, en Saxe, en Bohême, en Scandinavie, en Russie, sur un très-grand nombre de points de l'Asie, dans les deux Amériques, dans l'Afrique méridionale et en Australie. Les flores et les faunes fossiles, partout recueillies dans ces terrains, ont été soigneusement décrites; celles qui appartenaient à une localité ont été minutieusement comparées avec celles des autres contrées.

« Les régions où l'on a étudié les terrains secondaires, tertiaires et quaternaires, sont encore plus nombreuses; leurs fossiles ont été décrits et comparés avec le même soin que ceux des couches anté-

1. Qu'il me soit permis de consacrer ici quelques paroles de regrets à la mémoire de celui qui fut à la fois mon compatriote, mon camarade et mon ami. De Valroger est mort dans le courant de l'année dernière (1876). Écrivain distingué et savant naturaliste, il s'était révélé de bonne heure, car il avait été, avec Bernard Burke, aujourd'hui roi d'armes d'Irlande, l'un des plus brillants élèves de notre lycée de Caen, dont le proviseur actuel, M. l'abbé Desprez, maintient si haut les glorieuses traditions.

rieures. On a ainsi découvert plus de vingt-cinq mille espèces fossiles!

« Or, ces espèces sont distribuées dans un ordre tout différent de celui qu'elles devraient présenter si les théories transformistes étaient fondées. Elles offrent, de plus, au lieu de caractères vagues et incertains, des caractères aussi définis dans leur genre que ceux des espèces actuelles, ce qui prouve que ce sont des créations primordiales et non des dérivations. »

Ainsi donc, les explorations que relate M. de Valroger, et qui devaient servir de sanction à la théorie de Darwin, ont abouti au contraire à une dénégation absolue de cette théorie. Ce résultat du reste rentre assez dans les habitudes du système.

M. de Valroger ajoute :

« IL NE S'EST PAS RENCONTRÉ, DANS CETTE IMMENSE AGGLOMÉRATION DE MATÉRIAUX, UNE SEULE ESPÈCE DE FORME TRANSITOIRE.

« UNE SEULE ! »

Voilà donc ce qu'a produit cette fameuse loi de transformation, doublée de ses deux inévitables acolytes : la « Lutte pour la vie » et la « Sélection naturelle. »

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

(La montagne en travail enfante une souris.)

Et encore, ici, la souris est de trop.

Que répond Darwin à d'aussi accablants témoignages? Il convient volontiers que la manière la meil-

leure de justifier sa théorie serait d'opposer fossiles à fossiles ; malheureusement il lui est impossible de mettre la main sur un seul,

Et cet heureux phénix est encore à trouver.

Aussi, faute de preuves directes, a-t-il recours à une hypothèse : « la Submersion des fossiles. »

LA SUBMERSION DES FOSSILES.

C'est Darwin lui-même qui nous exposera le mécanisme de cette submersion :

« Si, dit-il, ma théorie est vraie, il est tout à fait certain qu'avant la formation des couches siluriennes inférieures, où se trouvent actuellement des fossiles, de longues périodes se sont écoulées, aussi longues et peut-être plus longues que celles qui ont suivi cet âge silurien.

« Or, pendant cette longue succession d'âges inconnus, le monde doit avoir fourmillé d'êtres vivants, passés successivement à l'état de fossiles. Pourquoi ne trouvons-nous pas ces assises fossilifères, preuves matérielles des périodes primitives ?

« C'est une question à laquelle je ne saurais complètement répondre. »

(*Complètement* est joli ; mais c'est *aucunement* qu'il fallait dire.)

« Il est vrai, continue-t-il, qu'une très-petite par-

tie du monde a été étudiée avec soin. (*Mais pas si petite.*) Cependant la difficulté de rendre compte de l'absence des fossiles qui, d'après ma théorie, doivent nécessairement avoir été accumulés avant l'époque silurienne, est, je l'avoue, des plus graves. Le problème peut continuer à servir d'objection valable contre mon système.

« Cependant, pour bien montrer qu'il peut recevoir quelque jour sa solution, JE ME PERMETTRAI UNE HYPOTHÈSE. »

Parfait ! Voilà toujours bien Darwin. Pour défendre une première conjecture impossible à vérifier, il en invente une nouvelle, dont la vérification sera tout aussi impossible. Mais enfin quelle est donc cette fameuse hypothèse ?

« À UNE ÉPOQUE INCOMMENSURABLEMENT REÇULÉE, dit-il, AU DELA DES TEMPS SILURIENS, DES CONTINENTS ONT PEUT-ÊTRE EXISTÉ OU DES OCÉANS S'ÉTENDENT AUJOURD'HUI, TANDIS QUE DES MERS SANS BORNES ONT RECOUVERT PEUT-ÊTRE LA PLACE DE NOS CONTINENTS ACTUELS OU SE TROUVENT DES GISEMENTS DE FOSSILES. »

Que de « peut-être » pour aboutir à une impossibilité et à un non-sens ! Comment ! « C'est la SUBMERSION DES CONTINENTS où se trouvent les FOSSILES de la première époque, qui empêche de découvrir ces fossiles, en rendant les fouilles impraticables ! » Il vous faut par conséquent un nouveau dé-

luge pour que, « les terres reprenant leur ancienne place et les mers leurs anciens bassins, vous retrouviez les fossiles qui manquent à votre appel ! »

Ceci nous donne un spécimen des procédés habituels de Darwin. M. Agassiz dit à cette occasion :

« Darwin, par le dédain qu'il affecte pour les preuves matérielles, rappelle cette école de penseurs qui, s'inspirant de Schelling, appliquèrent sa philosophie à l'histoire naturelle. Alors aussi on vit acclamer une doctrine TOUTE FAITE, embrassant la nature entière, et n'offrant d'autres garanties que l'infatuation de ses auteurs. Je crois qu'il en sera de l'enseignement de Darwin comme de celui de cette secte. »

Je suis tout à fait de l'avis de M. Agassiz. Je remarquerai à ce propos, qu'il y a toujours, dans ce que dit Darwin, sinon un fond, du moins une apparence de vrai, dont il est le premier la dupe, car il bâtit là-dessus tout un échafaudage de systèmes plus inacceptables les uns que les autres.

Ainsi, on ne saurait nier que certaines mers occupent aujourd'hui l'emplacement de certaines terres. « J'ai vu moi-même, dit Ovide, ce qui était autrefois un sol très-solide converti en un golfe » :

*Vidi egomet quod erat quondam solidissima tellus
Esse fretum....*

Le même phénomène continue, maintenant encore, de se produire sous nos yeux, sur une plus ou moins grande échelle, ne fût-ce que sur les côtes de la

Normandie où, chaque année, la mer empiète très-sensiblement sur la terre ferme.

Par contre, il existe des endroits où c'est le sol qui avance, tandis que la mer recule,

Et la terre s'accroît par le décroît des eaux¹.

Mais les « submersions des continents », pas plus que les « submersions des fossiles, » n'ont rien à voir avec toutes ces petites « tempêtes dans un verre d'eau. » Les riverains seuls y sont intéressés, suivant qu'ils perdent des terrains ou gagnent des alluvions.

Arrêtons-nous donc. Ce n'est pas que Darwin n'entre ici dans des considérations fort ingénieuses; seulement il use un peu du procédé de Mme Scarron, depuis Mme de Maintenon, racontant à ses convives d'émouvantes histoires pour leur faire oublier le rôti qui ne devait point paraître.

— Quoi qu'il en soit, Darwin, médiocrement rassuré sur le succès de son « hypothèse », a recours, comme argument de renfort ou de rechange, à une « métaphore. » Cette métaphore il l'emprunte à M. Lyell; c'est celle des « Archives de la nature. »

1. Quel est l'auteur de ce vers qui traduit si heureusement le *decrecentibus undis* du texte latin? Je pourrais le donner à deviner en mille: c'est Chapelain, le même,

Qui de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents.

N'importe! J'aimerais encore mieux avoir fait la *Pucelle* de Chapelain que la *Pucelle* de Voltaire, car enfin on pardonne de méchants vers, mais on ne pardonne pas une méchante action.

LES ARCHIVES DE LA NATURE.

« Je regarde, dit Darwin, les *Archives naturelles* de la géologie comme des mémoires tenus avec négligence, pour servir à l'histoire du monde, et rédigés dans un idiome altéré et presque perdu. De cette histoire nous n'avons que le dernier volume, qui contient le récit des événements passés dans deux ou trois contrées; même de ce volume on a conservé seulement ici et là un court chapitre, et de chaque page quelques lignes seules restent lisibles. Les mots de la langue lentement changeante dans laquelle cette obscure histoire est écrite, représentent les changements des formes de la vie eusevelies dans nos strates superposées.... »

Pardon ! J'ai appelé cela une « métaphore. » J'efface le mot pour le remplacer par celui de « calembredaine, » qui, moins poétique, peint beaucoup mieux la situation.

Les Orientaux, eux aussi, quand ils sont dans l'embarras, se tirent d'affaire par quelques phrases approchantes : « Dieu est Dieu ; Mahomet est son prophète ; Ce qui est écrit est écrit. » Tout ce que vous voudrez : seulement les formules turques et autres *ejusdem farinae* n'ont pas encore cours forcé dans la science, à titre d'argument.

Non, l'explication donnée par Darwin n'en est pas

une, ou du moins n'est pas une réponse sérieuse. Que vous déploriez, d'une manière générale, les inconvénients attachés à la perte ou à la détérioration des livres, rien de plus juste. Je suis d'autant plus de votre avis que j'ai été tenté bien des fois d'inscrire, en tête de ma bibliothèque, cet « *Avis au lecteur* » que de Pixérécourt, le célèbre auteur dramaturge des boulevards, avait fait graver à l'endroit le plus apparent de la sienne :

Tel est le triste sort de tout livre prêté :
Souvent il est perdu, toujours il est gâté.

Mais, je le répète encore, si le principe en soi est vrai, l'application qu'en a faite Darwin « n'était pas à sa place » (*non erat hic locus*).

Car enfin le livre de la nature, puisque livre il y a, ne se compose ni de volumes isolés, ni de pages indépendantes, ni de lignes détachées ; il représente un ensemble de chapitres que Darwin affirme précisément être unis par des liens indissolubles. Ces liens, que nous avons dit s'appeler « variétés transitaires », font même tellement corps avec les chapitres, que la même catastrophe qui fera disparaître les uns anéantira forcément les autres. Ainsi, en fait de salut ou de perte du volume, pas de fractionnement possible : tout ou rien.

Cette question des « Archives de la nature » est un point capital dans la doctrine que je réfute ; par suite, il ne saurait y avoir place à aucune équivoque.

C'est ce qui m'engage à présenter ma pensée, non plus seulement sous forme de raisonnement, mais sous forme de dialogue.

Je suppose donc que Darwin rencontre un de ses amis, et qu'il s'établit entre eux la conversation suivante :

DARWIN. — « Il faut avouer que je n'ai pas de chance ; j'avais un livre auquel je tenais beaucoup, et on me le rend tout massacré. »

L'AMI. — « Cela ne m'étonne pas ; on n'en fait jamais d'autres. »

DARWIN. — « Oui. Mais, ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les feuillets impairs sont les seuls qui manquent, tandis que les feuillets pairs restent au contraire intacts. »

L'AMI. — « Je ne vous comprends pas. »

DARWIN. — « Vous ne me comprenez pas ! C'est cependant la chose la plus compréhensible du monde. Il y a une page de disparue sur deux : le *recto* existe, pas le *verso*. Comprenez-vous maintenant ?

« Mais ce n'est pas tout. Figurez-vous que, pour comble de guignon, les pages conservées sont précisément celles qui condamnent mon système, tandis que les pages manquantes sont celles, au contraire, qui devaient en assurer le triomphe. »

L'AMI réfléchit un instant, regarde son interlocuteur pour bien s'assurer qu'il parle sérieusement, puis, voyant qu'effectivement il ne bronche pas, il le quitte, sous un prétexte quelconque, murmurant

tristement en lui-même : « Décidément, ces savants ont tous un petit coup de marteau. »

Le poète l'avait dit déjà : « Le bon Homère lui-même sommeille quelquefois » :

. . . . *Quandoque bonus dormitat Homerus.*

Cela est vrai ; seulement il s'appelle Homère ; d'ailleurs ses petits sômmes ne sont point de longue durée. Ici, au contraire, il s'agit, non pas de rêves intermittents, mais d'une rêvasserie continuelle, qui fait de l'individu un second Épiménide.

LA PUISSANCE DU TEMPS

Pressé ainsi jusque dans ses derniers retranchements, Darwin, voyant que ses hypothèses sur la « Submersion des fossiles » n'avaient pas plus de succès que ses métaphores sur les « Archives de la nature », a essayé de se tirer d'affaire par une échappatoire : la PUISSANCE DU TEMPS.

« Tous les êtres organisés, dit-il, se transforment incessamment depuis des *milliards* de siècles. Descendues d'un commun parent, les espèces se multiplient en divergeant graduellement, tout en conservant par héritage quelque caractère commun. Les extinctions d'espèces élargissent toujours de plus en plus les lacunes qui séparent les divers groupes de chaque classe ; quant aux espèces persistantes, elles

subissent, à la longue, l'action modificatrice du temps. C'est ainsi que les membres supérieurs qui servaient de pieds aux espèces-mères peuvent, par le cours prolongé des modifications, s'adapter chez un descendant à servir de mains, chez un autre de nageoires et chez un autre d'ailes. »

Ainsi raisonne Darwin. Pour moi, j'y vois bien moins un raisonnement qu'une manière d'é luder la question, car enfin les variations accidentelles, quel que soit leur nombre, et de quelque temps qu'elles disposent, ne sauraient suivre aucun plan, si leur multitude inintelligente n'est pas dirigée, utilisée, par une intelligence capable de s'en servir pour atteindre ses fins et réaliser son but.

La « Sélection » universelle et constante, telle que la comprend Darwin, suppose donc un esprit tout-puissant, présent partout, toujours attentif à choisir, à conserver et à combiner les variétés conformes à ses desseins. Aucune loi abstraite, aucune force aveugle ne peut remplir le rôle de cette Providence souveraine.

« Mais, ajoute Darwin, chaque organe, aussi bien que chaque instinct, est la résultante d'un grand nombre de combinaisons partielles, à peu près comme toute grande invention mécanique est la résultante du travail, de l'expérience, de la raison et même des erreurs de beaucoup d'ouvriers. »

C'est le même vice de raisonnement sous une autre forme ; aussi reproduirai-je la même réponse.

Les ouvriers qui contribuent ainsi aux grandes inventions mécaniques par leur travail, par leur expérience, par leur raison et même par leurs erreurs, sont plus ou moins intelligents, et le résultat définitif est surtout l'œuvre d'un esprit supérieur qui recueille, combine et féconde les matériaux élaborés.

M. Renan, qu'on est toujours sûr de voir intervenir dans les questions de ce genre, a résumé cette prétendue action insensible et impersonnelle dans une phrase à effet, qui vise à la profondeur, mais qui n'est que creuse :

« LE TEMPS, dit-il, EST LE FACTEUR UNIVERSEL, LE GRAND COEFFICIENT DE L'ÉTERNEL DEVENIR. »

Quel charabia ! Comme si la durée des êtres contingents expliquait leur origine ! M. Renan a, du reste, d'autant plus qualité pour se faire l'auxiliaire de Darwin, que son livre de *Jésus*¹ est, comme solidité, logique et portée, l'équivalent du livre de *l'Origine des espèces*.

Il est un dernier argument ou plutôt une variante du même argument, que Darwin fait sonner bien haut à l'appui de sa thèse, c'est au sujet des *milliards* d'années dont il gratifie si généreusement l'âge du monde. Laissons passer ce chiffre. Et après ? « Le temps ne fait rien à l'affaire. »

1. Je me suis expliqué déjà sur la valeur ou plutôt sur la nullité de ce livre, dont personne heureusement ne parle plus aujourd'hui, dans un opuscule intitulé : *Les Hallucinés et les Hallucinées de M. Renan*.

Réfléchissez donc que, depuis six mille ans au moins, ainsi que l'atteste la géologie, les lois posées par le Créateur n'ont jamais varié. Pourquoi voulez-vous qu'antérieurement elles aient offert de si étranges changements? Pourquoi surtout ne faites-vous dater ces changements qu'à partir du moment où, de votre propre aveu, toute vérification matérielle est devenue impossible? Nul n'a le droit d'invoquer l'inconnu au profit de ses idées et d'imposer les chimères¹ qu'il se forge comme base d'un système.

J'ai donc eu raison de dire que Darwin en faisant intervenir la « Puissance du temps, » avait eu recours à une échappatoire.

— Ce système qui consiste à éluder ainsi sans cesse l'exhibition matérielle des objets dont on affirme l'existence me rappelle certaine anecdote qui, bien que très-connue, trouve ici sa place si naturellement que je demande la permission de la citer.

Un peintre avait exposé une simple toile, qu'entourait un cadre magnifique, sur lequel on lisait : *Passage de la mer Rouge*. « Pourquoi, lui dit-on,

1. Darwin, par l'espèce d'éblouissement que lui causent ces MILLIARDS d'années, me semble être le jouet de la même illusion d'optique que celui qui contemple une longue avenue dont les arbres lui paraissent se toucher à l'extrémité opposée. Lui aussi croit voir les espèces animales, aujourd'hui distinctes, se toucher et se confondre à l'extrémité des ÉPOQUES INCOMMENSURABLES qui marquent l'âge de notre planète. Il oublie cette loi géométrique que deux parallèles, quelque prolongées qu'on les suppose, ne sauraient jamais se rejoindre.

cette inscription, puisque votre toile ne représente rien? — Comment! elle ne représente rien! C'est que vous ne savez pas chercher. — Alors, cherchons ensemble. Où sont les Hébreux? — Ils sont déjà passés. — Et les Égyptiens? — Ils ne sont pas encore arrivés. — Et la mer? — Elle est retirée. » Ainsi s'expliquait la nudité de la toile.

Ce peintre fantaisiste n'était-il pas quelque peu parent de Darwin?

DES MÉTHODES EN HISTOIRE NATURELLE.

Dans toute science, il faut nécessairement une méthode. L'histoire naturelle est peut-être celle qui en a le plus besoin, car il s'agit de réunir et de classer des êtres très-nombreux, le plus souvent étrangers les uns aux autres, et parfois séparés par les plus singuliers contrastes.

Nous venons de voir à quels résultats différents sont arrivés Cuvier et Darwin, bien que placés sur le même terrain. Ces différences étaient, on peut le dire, dans la logique des choses, par suite de la différence même des méthodes qu'ont suivies ces deux naturalistes.

Ces deux naturalistes! Est-ce que, moi aussi, je mettrais sur la même ligne deux noms si bien faits, dans cette circonstance du moins, pour s'exclure?

Nullement. Si je les rapproche, c'est uniquement pour en faire mieux ressortir encore l'opposition.

Je disais donc que Cuvier et Darwin sont arrivés à des résultats tout à fait différents, ce que j'attribue aux différences mêmes de leurs méthodes. Ces méthodes, comparons-les entre elles. Il en ressortira une connaissance plus exacte des faits ; il en ressortira surtout de graves enseignements sur les dangers qu'il y a de vouloir substituer ses propres lois à celles du Créateur.

MÉTHODE DE CUVIER.

Cuvier, nous nous le rappelons, a pris pour point de départ l'anatomie et la physiologie comparées : il s'est dit que, dans une machine aussi compliquée et néanmoins aussi essentiellement unie que celle qui constitue le corps de tout animal, toutes les parties devaient nécessairement être disposées les unes pour les autres, de manière à se correspondre et à s'ajuster entre elles pour former, par leur ensemble, un système unique.

Une seule partie ne pourra donc changer de forme, sans que toutes les autres n'en changent aussi ; de la forme de l'une d'elles on pourra donc conclure la forme de toutes les autres.

Supposez un CARNIVORE.

Il aura nécessairement des *organes des sens* et des *organes du mouvement*; il aura des *doigts*, des *dents*, un *estomac*, des *intestins*, disposés pour apercevoir, pour atteindre, pour saisir, pour déchirer, pour digérer une proie; et toutes ces conditions seront rigoureusement enchaînées entre elles, car, une seule manquant, toutes les autres seraient sans effet, sans résultat: l'animal ne pourrait subsister.

Supposez, au contraire, un HERBIVORE.

Tout cet ensemble de conditions sera nécessairement changé. Les *dents*, les *doigts*, l'*estomac*, les *intestins*, les *organes du mouvement*, les *organes des sens*, toutes ces parties auront pris de nouvelles formes, et ces formes nouvelles seront toujours proportionnées entre elles, et relatives les unes aux autres.

De la forme d'une seule des parties de l'animal, de la forme des *dents*, par exemple, on pourra donc conclure, et conclure avec certitude, la forme des *pieds*, celle des *mâchoires*, celle de l'*estomac* et celle des *intestins*, toutes ces parties se déduisant les unes des autres; or, telle est la rigueur, telle est l'infaillibilité de ces déductions, qu'on a vu, ainsi que je l'ai dit, Cuvier reconnaître un animal par un seul os, par une seule facette d'os.

Cette méthode de démêler les os confondus ensemble et de rapporter chaque os à son espèce, une fois conçue, ce ne fut plus par espèces isolées, ce fut par groupes, par masses, que reparurent toutes ces populations éteintes, monuments antiques des

révolutions du globe : on put dès lors se faire une idée, non-seulement de leurs formes extraordinaires, mais de la multitude prodigieuse de leurs espèces.

Ce monde inconnu, révélé aux naturalistes, est, sans contredit, la découverte la plus brillante dont puisse s'honorer l'esprit humain. C'est ce qui a porté si haut la « méthode » à laquelle Cuvier a attaché son nom.

MÉTHODE DE DARWIN.

Parlerai-je maintenant de la méthode de Darwin? Mais d'abord il n'est pas démontré pour moi que sa manière d'opérer mérite le nom de « méthode », car enfin, qui dit méthode implique nécessairement certain ordre et certain plan, d'après certaines règles; ici, au contraire, rien de tout cela. De la fantaisie que rien n'explique; et du burlesque que rien ne motive : voilà tout le système. Ce système¹ a pour point de départ l'inconnu, pour pièces justificatives l'introuvable, et pour conséquences forcées l'impossible ou l'absurde. On dirait que Darwin s'est donné la mission de prendre la création à rebours et de

1. Voici dans quels termes M. Agassiz, que nous avons plusieurs fois déjà opposé à Darwin, juge son système :

« JE CROIS CE SYSTÈME CONTRAIRE AUX VRAIES MÉTHODES DONT L'HISTOIRE NATURELLE DOIT S'INSPIRER; JE LE CROIS PERNICIEUX ET FATAL AUX PROGRÈS DES SCIENCES. »

réhabiliter le chaos. Citons quelques exemples de sa manière de procéder.

Il propose d'abord ses hypothèses sous une forme prudente et modeste. Mais peu à peu il s'enhardit et insinue ses conjectures les plus paradoxales comme possibles ; bientôt il les tient pour certaines : enfin il les suppose démontrées et il raisonne en conséquence : finalement il n'admet pas qu'un vrai savant puisse penser autrement que lui, et il traite avec dédain ceux qui s'obstinent à garder encore des opinions opposées.

Ces changements de ton sont gradués de manière à communiquer l'enthousiasme de l'auteur à ses disciples susceptibles de fascination. Ceux-ci se sentent fascinés, parce qu'il est fasciné lui-même.

Tel est le charme qu'ont pour Darwin ses propres hypothèses que les objections les plus fortes ne font aucune impression sur son esprit. Ces objections, il les expose avec une extrême loyauté et cherche longuement à les résoudre. Parfois il avoue ne point posséder encore une solution satisfaisante ; mais il déclare aussitôt que cela n'ébranle aucunement sa confiance, et il le prouve par sa persistance dans les mêmes idées.

Ainsi, malgré tous les démentis donnés par la paléontologie, il s'obstine à dire que les espèces animales se sont accrues par gradations successives ; il soutient de même qu'elles se sont perfectionnées par degrés, encore bien qu'il soit démontré que

toutes aient apporté originaiement le sceau de leur perfectionnement individuel.

D'ailleurs, en quoi donc un animal est-il plus parfait qu'un autre? Il serait plus exact de dire qu'ils sont tous également parfaits en ce sens que tous remplissent, avec une même perfection, le rôle qui leur a été assigné dans l'ordre de la nature.

Serait-ce que la supériorité d'un animal se jugerait d'après son plus grand développement corporel? Mais l'être le plus petit est souvent celui dont l'organisation est la plus merveilleuse, et, comme l'a dit le poète,

C'est dans un faible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.

Disons enfin qu'il est une raison physiologique que Darwin semble avoir méconnue, et qui prouve mieux qu'aucune autre que tout cet échafaudage de suppositions et d'hypothèses n'est qu'une pure fiction; cette raison, la voici :

Darwin établit comme base de son système qu'il ne s'agit pas seulement d'une simple modification des espèces, mais bien de leur transformation radicale. Ainsi, de larve on devient poisson, de poisson reptile, de reptile oiseau et d'oiseau mammifère; il en résulte forcément ce phénomène inouï que chacune de ces métamorphoses entraîne, toutes les fois qu'elle se répète, un renouvellement complet des solides et des liquides.

Je dis que les solides et les liquides doivent se renouveler complètement.

Pour les solides, la chose est de toute évidence. Il suffit de se rappeler que les os et la chair d'un animal diffèrent essentiellement des os et de la chair d'un autre animal. Les différences ne portent pas seulement sur la disposition des cellules et l'agencement des fibres ; le microscope montre qu'elles portent jusque sur la trame même des organes. Tout animal, pour passer d'une espèce à une autre, perdra donc forcément son organisation matérielle propre, pour revêtir celle de l'animal dans lequel il s'incorporera.

Voilà pour les solides. Quant à ce qui est des liquides, l'évidence n'est pas moindre. Prenons le sang comme exemple.

On sait que ce n'est pas un fluide homogène, mais qu'il contient en suspension des myriades de petits corps appelés « globules » ; je ne saurais mieux en donner l'idée qu'en les comparant à ces paillettes d'or qui nagent dans l'eau-de-vie de Dantzic. Ces globules sont appropriés par leur volume et leur forme au diamètre des infiniment petits vaisseaux qu'ils doivent traverser. Lenticulaires chez l'homme, elliptiques chez les oiseaux, ovoïdes chez les batraciens, ils varient ainsi suivant chaque espèce. Ils varieront donc également toutes les fois que l'espèce changera. C'est ce qui explique pourquoi, dans les opérations de transfusion qu'on a tout récemment réhabilitées, on ne peut injecter dans les

veines d'un homme d'autre sang que du sang humain, sous peine de déterminer dans la circulation les désordres les plus graves, par l'arrêt des globules dans les vaisseaux capillaires.

Il en est donc des liquides comme des solides, toute nouvelle métamorphose devant amener forcément leur changement intégral ; or cela se répétera ainsi plusieurs fois chez chaque individu jusqu'à sa fixation définitive comme espèce. Mais c'est l'histoire de la lame et du manche du couteau de Jeannot, élevée à la hauteur d'un principe !

Voilà cependant où la manie des systèmes peut conduire les esprits les plus distingués. On violente les faits, on violente jusqu'au sens commun, et cela pour aboutir aux conceptions ridicules dont nous venons de donner le lamentable et trop véridique tableau.

MÉTHODE NATURELLE ET MÉTHODE D'AUTRUCHE.

Essayons de caractériser par un mot la méthode de Cuvier et la méthode de Darwin.

Dans la première, on prend pour point de départ l'observation de ce qui est, et l'étude de ce qu'on voit ; mettant ensuite à contribution toutes les données que fournissent l'anatomie et la physiologie comparées, ainsi que la géologie fossile, on arrive,

par des déductions logiques, à constituer un tout homogène.

• Dans la seconde, au contraire, on s'isole du monde matériel et visible pour se recueillir dans son imagination et se bercer de ses chimères. C'est identiquement le procédé de cet oiseau du désert, dont parlent les voyageurs, qui se place la tête sous l'aile pour qu'aucune impression du dehors ne vienne troubler sa sérénité.

La première de ces méthodes est connue sous le nom de « *Méthode naturelle* » ; nous proposons, pour la seconde, celui de « *Méthode d'autruche* ».

INDIVIDUALITÉ DES ESPÈCES ANIMALES.

Me voici conduit à aborder des questions qui pourront paraître quelque peu abstraites ; mais, d'un autre côté, elles rentrent tellement dans mon sujet, qu'il me semble bien difficile de les passer sous silence. C'est peu en effet de démontrer que les allégations de Darwin ne reposent sur rien de sérieux ; nous ne sommes pas seulement en face d'un homme, car cet homme s'appelle « Légion » :

. *Uno avulso, non deficit alter :*
« Quand l'un vient à manquer, un autre le remplace. »

Nous ne pouvons par conséquent déposer les ar-

mes, je veux dire la plume, que quand nous croirons avoir complètement triomphé du système lui-même.

Mais, avant d'aller plus loin, essayons un peu de nous orienter sur le chemin parcouru et sur celui qu'il nous reste encore à suivre.

La géologie nous a montré, pour nous servir des paroles si justes de la Genèse, qu'au commencement « *la terre était aride* », c'est-à-dire qu'elle ne contenait aucun être vivant. Nous savons, de plus, qu'elle était incapable d'en produire spontanément par elle-même. D'où la nécessité d'une création, ou, pour parler plus justement, de créations successives.

Voilà un premier point établi.

Maintenant, comment les êtres, une fois créés, ont-ils perpétué leur race? Il semble bien évident que le mode employé de nos jours doit être le même que celui qui a existé dès l'origine, puisque ce qui constitue le cachet des lois portées par le Créateur, c'est leur immutabilité. On doit, par suite, se croire autorisé à conclure de ce qui se passe aujourd'hui à ce qui s'est passé autrefois. Oui; mais, malgré toute la logique de ces raisonnements, le fait est contesté par Darwin et son école.

Voilà donc le second point qui nous reste à établir.

Afin de ne rien omettre d'essentiel dans notre démonstration, nous reprendrons l'être tout à fait à ses débuts dans la vie, ou, pour nous servir d'un terme de circonstance, nous le reprendrons *ab ovo*.

**DE L'ŒUF, POINT DE DÉPART DE TOUT
ÊTRE VIVANT.**

Omne vivum ex ovo, a dit Harvey ; « TOUT ÊTRE VIVANT PROVIENT D'UN ŒUF. »

Cet axiome parut longtemps un peu trop absolu ; mais les découvertes de l'embryologie moderne ont démontré qu'il n'est que l'expression vraie d'un fait universel. Aussi l'existence des œufs chez tous les animaux et l'identité de leur structure sont-elles établies actuellement avec certitude.

Tant qu'il n'est encore qu'à l'état de germe, l'œuf ne représente qu'un globule incolore, inerte, sans caractères déterminés ; quelque habitude que vous ayez de manier le microscope, vous n'arriverez jamais à distinguer le germe d'un oiseau de celui d'un poisson ou de celui d'un mammifère.

Dès lors la manière dont les organes sortent graduellement d'un tout d'apparence homogène ; les changements, les complications, les rapports, les fonctions qui s'établissent à chaque nouvelle phase ; la façon dont, finalement, le jeune animal revêt sa forme et sa structure définitives pour devenir un être nouveau et indépendant, tout cela fut l'objet des plus minutieuses investigations. On arriva ainsi à démontrer que le développement ultérieur du germe n'est nullement la conséquence des milieux dans lesquels il s'est trouvé placé originairement.

Et en effet tout embryon a dans le sein maternel où il subit ses premières évolutions, une couche bien close et parfaitement protégée contre l'influence immédiate des agents du dehors. Le développement de l'œuf et la détermination de l'espèce qui en sortira présupposent donc une pensée première et prouvent l'action persévérante d'un esprit organisateur. D'où il faut conclure que tout animal porte en soi le principe même de son individualité.

Ainsi se trouve justifiée cette comparaison si pittoresque et si juste de saint Augustin :

« De même, a-t-il dit, que chaque graine porte en elle, sans qu'on les voie, toutes les choses qui se développeront avec le temps pour former un arbre, de même on doit se représenter le monde, lorsque Dieu le créa dans son ensemble, comme possédant d'emblée tout ce qui avait été fait en lui et avec lui, bien avant que l'action du temps n'en révélât l'existence ¹ ».

Maintenant que nous voilà renseignés sur la manière dont se comporte l'œuf à l'intérieur des organes où il a pris naissance, voyons ce qu'il va devenir, parvenu au dehors.

1. *Sicut in ipso grano invisibiliter erant omnia simul quæ per tempora in arborem surgerent : ita ipse mundus cogitandus est, cum Deus simul omnia creavit, habuisse simul omnia quæ in illo et cum illo facta sunt, priusquam per temporum moras ita exorirentur.*

PRÉCAUTIONS DONT LES GÉNITEURS
ENTOURENT L'ŒUF.

Il y a réellement quelque chose de merveilleux dans les précautions dont les géniteurs entourent l'œuf, soit pour éviter les agents physiques qui pourraient lui nuire, soit pour utiliser au contraire ceux qui doivent en favoriser l'éclosion.

Les oiseaux construisent leurs nids de manière à préserver leur couvée des atteintes de la pluie et du souffle de certains vents, tout en ménageant l'accès de l'air et de la lumière; les reptiles terrestres entourent leurs œufs à une profondeur habilement calculée, pour les soustraire à toute action variable de l'humidité, de la chaleur ou du froid; les poissons les déposent dans les endroits où ils sont le moins exposés aux causes si nombreuses de destruction qui les entourent; enfin, qui le croirait? celui de tous les animaux à qui M. Coste, juge si compétent en pareille matière, décerne la palme de cette sorte de prescience, c'est... l'huître.

. . . On ne s'attendait guère
A voir une *huître* en cette affaire.

Que de ressources, que d'habiletés déploie effectivement ce précieux mollusque !

D'abord il fait choix d'un rocher parfaitement à

l'abri des courants trop rapides et du choc-trop direct des vagues, puis il y dépose, non pas indifféremment sur telle ou telle surface, mais là où les aspérités rendront l'adhérence plus facile, ses ovules qu'enveloppe un enduit visqueux. Le niveau où aura lieu ce dépôt indique une profonde connaissance des marées ; il est combiné de telle sorte que le « frai » n'est jamais à sec, même par les eaux les plus basses, tandis que, quand la mer bat le plein, la couche d'eau qui le recouvre n'est jamais assez épaisse pour intercepter complètement le passage des rayons et de la chaleur solaires. Puis, plus tard, quels soins pour élever la jeune famille ! quelle sollicitude pour la nourrir !

Je ne saurais, à cet égard, trop vous engager à lire les pages si bien senties et si émouvantes de M. Coste. Elles sont la réhabilitation de cet intelligent bivalve, trop légèrement jugé par la foule, et qui ne mérite réellement qu'un seul reproche, celui de coûter beaucoup trop cher.

— Mais, quelque habiles, quelque ingénieuses que soient les mesures prises par les animaux pour garantir leur progéniture, il y aura toujours quelque chose de plus puissant que leurs prévisions, c'est l'action incessante ou brusque des éléments. Or, s'il est vrai, ainsi que le prétend Darwin, que l'ovule n'appartienne, originairement, à aucune espèce pas plus qu'à aucune autre, qu'il n'existe en lui aucun principe inné, et que, s'il devient tel animal plutôt

que tel autre, c'est uniquement le résultat des milieux au sein desquels il s'est développé et a grandi, nul doute que ce qui s'est accompli autrefois ne s'opère de même actuellement sous nos yeux. Le moindre incident qui modifiera les conditions primordiales du germe amènera la perte de son individualité. Or, qu'apprend l'observation ?

Elle donne, ainsi que nous allons le voir, à toutes ces élucubrations de Darwin le démenti le plus formel.

AUCUN ÊTRE VIVANT NE PERD SON INDIVIDUALITÉ.

Jamais on ne voit aucun être vivant sortir du plan établi pour sa classe, ni produire autre chose que ce qu'il est lui-même; en d'autres termes, jamais il ne perd son individualité.

Chaque pièce, chaque rudiment qui entre dans la composition du germe a si bien sa destination marquée d'avance, que les premières évolutions de l'animal amènent des assimilations différentes, bien que puisées aux mêmes éléments chimiques.

Voici, par exemple, du phosphate de chaux. Tant que la vie ne l'a point touché, il reste le même comme cristallisation et comme agencement moléculaire; mais, intervienne la vitalité, à dater de ce moment il subit les plus étranges métamorphoses.

Le poisson en fait ses épines, et chaque poisson fait les siennes à sa manière; la tortue en fait sa carapace, le limaçon sa coquille; enfin l'homme, semblable en cela à tous les vertébrés, en fait la charpente de son squelette.

La matière, loin d'avoir une « volonté » en elle, obéit donc servilement à la vitalité. Sans doute elle possède certaines forces, l'électricité, la chaleur, les affinités chimiques; mais ces forces restent latentes tant qu'une puissance supérieure, la vitalité, ne les met pas en jeu; il faut même, pour qu'elles ne s'égarant pas au milieu des phases si variées de la production des espèces, que cette même puissance en règle et en dirige l'action.

Ainsi, tout ce qui respire, *omne vivum*, commence avec l'œuf et reproduit, à chaque génération, tous les changements de développement et de transformation qui sont caractéristiques de sa race. C'est par milliers que l'on compte les différentes espèces animales répandues sur notre planète et appartenant à différents types; or, chacune de ces espèces présente une même ligne de développement et y reste constamment fidèle.

Tout moineau commence par être œuf et subit les diverses évolutions qui appartiennent au genre moineau, jusqu'à l'époque où il est capable de produire lui-même des œufs, qui passeront à leur tour par la même filière.

Tout papillon vient de l'œuf qui engendre la che-

nille, laquelle chenille se change en chrysalide pour aboutir au papillon qui pond des œufs, et ces œufs parcourront des phases identiques.

Il en sera de même pour toutes les autres espèces animales, quel que soit le degré d'humilité ou de perfection de leur type. Jamais vous n'apercevrez de ces permutations dont parle Darwin, et qui feraient qu'un être quelconque, à un moment donné de l'évolution de l'œuf dont il émane, perdit son individualité pour revêtir celle d'un autre.

C'est ce qui a fait dire à M. Agassiz, sous forme d'aphorisme :

« DEPUIS L'INTRODUCTION PREMIÈRE, EN CE MONDE, DES ANIMAUX, IL N'APPARAÎT PAS LE PLUS PETIT INDICE QU'UNE ESPÈCE SE SOIT JAMAIS TRANSFORMÉE EN UNE AUTRE. »

LES ESPÈCES ANIMALES ONT ÉTÉ TOUJOURS RÉGIES PAR LES MÊMES LOIS.

Puisque les animaux qui vivent aujourd'hui ne sont pas susceptibles de changer et ne passent pas de l'un à l'autre, est-il logique de prétendre que ceux des âges reculés sont devenus ce que nous les voyons maintenant, par suite de changements accomplis dans les générations successives? Les lois de la nature ont-elles donc tellement changé elles-mêmes, que ce

qui ne se fait pas actuellement se soit fait autrefois ? Pareille assertion n'est ni acceptable ni même discutable.

De même que le cycle accompli par chaque animal, depuis son départ de l'œuf jusqu'à sa condition parfaite, retourne au plan imprimé par le Créateur, de même les diverses constitutions fossiles dont nous trouvons les débris jusque dans les roches indiquent une même identité d'organisation primordiale et de développement ultérieur.

Par conséquent, ce qui ne se fait pas aujourd'hui n'a pu se faire autrefois, quelque antiquité que vous attribuez au monde ; car, enfin, raisonnons un peu.

Est-il possible de dire que des animaux qui furent contemporains sont descendants les uns des autres, ou que des animaux qui ont apparu ensemble, à la même époque, aient échangé leur individualité ? Certainement non. Il y a eu tout autant de commencements qu'il existe de représentants de ces différentes classes dans les couches les plus anciennes.

Voyez les polypes ; il ont existé depuis l'origine : or, ils se sont maintenus à travers les âges et les diverses révolutions du globe, en restant toujours polypes.

« Sans doute, répond Darwin ; mais les polypes de la période la plus ancienne appartiennent aux types les plus bas, et les polypes vivant actuellement occupent un rang beaucoup plus élevé. Donc, tous ces types

se sont perfectionnés, puisque les changements subis ont amené successivement à un type d'un ordre supérieur. »

Cette objection n'a rien de fondé; elle repose sur des apparences illusoires ou sur de fausses interprétations.

En effet, si nous trouvons aujourd'hui des polypes supérieurs à ceux qui existaient jadis, nous avons, **TOUT A CÔTÉ D'EUX**, des polypes aussi bas d'organisation que les plus anciennement connus. Qui aurait pu donner ainsi à certaines formes le don et la faculté de devenir quelque chose de plus haut, et à certaines autres formes l'intention et les moyens de rester, au contraire, à un niveau inférieur? Nous trouvons, je le répète, les formes les plus humbles coexistant **CÔTÉ A CÔTÉ** avec les formes les plus élevées. Il y aurait donc eu, d'après la doctrine de la transformation, des êtres capables de se changer eux-mêmes en même temps qu'ils restaient ce qu'ils étaient, et les mêmes influences auraient produit sur certains d'entre eux un changement qu'elles empêchaient de s'opérer sur d'autres!

Rien de cela n'est possible, et une doctrine, en opposition si flagrante avec les faits, ne saurait être la fidèle interprète de la nature.

D'ailleurs, ces différences dans le développement des types portent sur de simples détails et non sur l'essence même de leur personnalité. Ne voit-on pas également tous les jours, dans une même famille qui

compte plusieurs enfants, les uns devenir forts et robustes, les autres rester chétifs et malingres? Que peut-on en conclure contre leur ordre de filiation et leur parenté?

Ainsi donc, l'individualité du germe ne saurait être détournée des voies qu'a tracées d'avance la main du Créateur; il y a là une barrière qui vous arrêtera toujours, à quelque artifice même que vous ayez recours pour l'éviter. Est-ce que, pour ne citer qu'un de ces artifices, quand vous faites couver des œufs de canard par une poule, vous obtenez des petits poulets au lieu de canetons?

UNITÉ DE PLAN DE LA CRÉATION.

Ce qui a dû causer l'erreur de Darwin et l'amener à poser en loi, comme point de départ de son système, cette grosse hérésie que « tous les êtres vivants proviennent d'un géniteur commun, dont ils seraient la subdivision, j'allais dire la menue monnaie, » c'est qu'effectivement ils offrent tous, dans leur structure anatomique comme dans le jeu de leurs fonctions, certaine identité qui dénote, de la part du Créateur, une parfaite unité de plan. Ainsi le bras de l'homme, la patte antérieure de l'animal, l'aile de l'oiseau et la nageoire pectorale du poisson, ne sont, à vrai dire, que le même membre accommodé, dès l'origine,

aux usages qu'il était dans sa destinée d'accomplir. La nature marche ainsi par des gradations inconnues ; elle passe d'une espèce à une autre espèce et souvent d'un genre à un autre genre, par des nuances imperceptibles, mais sans jamais s'écarter entièrement de son plan primitif, et surtout, sans jamais rien confondre.

Newton est un des premiers qui ait signalé cette uniformité de structure dans le corps des animaux, y compris l'homme :

« En général, dit-il, les animaux ont deux côtés l'un droit et l'autre gauche, formés de la même manière ; et, sous ces deux côtés, deux jambes par derrière, et deux bras, ou deux jambes ou deux ailes par devant. Sous les épaules, et entre les épaules, un cou qui tient par en bas à l'épine du dos, avec une tête par-dessus où il y a deux oreilles, deux yeux, un nez, une bouche et une langue dans une même situation ».

Tel est le tableau esquissé par Newton en termes un peu secs, qui rappellent par leur laconisme et leur concision la formule des théorèmes.

Buffon va reproduire la même image, mais avec cette richesse d'expression et cette ampleur de style qui étaient le cachet de son talent.

« Prenant, dit-il, son corps pour le modèle physique de tous les êtres vivants, et les ayant mesurés, sondés, comparés dans toutes leurs parties, l'homme a vu que la forme de tout ce qui respire est à peu

près la même ; qu'en disséquant le singe, on pouvait donner l'anatomie de l'homme ; qu'en prenant un animal, on trouvait toujours le même fond d'organisation, les mêmes sens, les mêmes viscères, les mêmes os, la même chair, le même mouvement dans les fluides, le même jeu, la même action dans les solides. Il a trouvé dans tous un cœur, des veines et des artères ; dans tous, les mêmes organes de circulation, de respiration, de digestion, de nutrition, d'excrétion ; dans tous enfin, une charpente solide, composée des mêmes pièces à peu près assemblées de la même manière.

« Ce plan toujours le même, toujours suivi de l'homme au singe, du singe aux quadrupèdes, des quadrupèdes aux cétacés, aux oiseaux, aux poissons, aux reptiles, ce plan, dis-je, bien saisi par l'esprit humain, est un exemplaire fidèle de la nature vivante, et la vue la plus simple et la plus générale sous laquelle on puisse la considérer.

« Lorsqu'on veut l'étendre et passer de ce qui vit à ce qui végète, on voit ce plan, qui d'abord n'avait varié que par nuances, se *déformer* par degrés des reptiles aux insectes, des vers aux zoophytes, des zoophytes aux plantes, et, quoique altéré dans toutes les parties extérieures, conserver néanmoins le même fond, le même caractère, dont les traits principaux sont la nutrition, le développement et la reproduction ; traits généraux et communs à toute substance organisée ; traits éternels et divers que le temps,

loin d'effacer et de détruire, ne fait que renouveler et rendre de plus en plus évidents.

« Ne semble-t-il pas que l'Être suprême n'a voulu employer qu'une idée, et la varier en même temps de toutes les manières possibles, afin que l'homme pût admirer également et la magnificence de l'exécution et la simplicité du dessein ! »

Ainsi s'exprime Buffon. Je n'ai qu'une rectification à faire dans tout cet admirable morceau, c'est à propos du passage où il est dit que « le plan se *déforme* par degrés des reptiles aux insectes, des vers aux zoophytes et des zoophytes aux plantes. »

Non, le plan ne se déforme pas ; c'est seulement un autre plan substitué à celui-là, mais tout aussi parfait.

L'erreur de Buffon vient de ce que, de son temps, on ne connaissait réellement que l'anatomie des animaux vertébrés. Aussi voulait-on rattacher à leur classe les mollusques, les insectes et les zoophytes qu'on appelait alors « animaux à sang blanc » et qu'on nomme aujourd'hui « animaux sans vertèbres ». C'est Cuvier qui a établi le premier que les animaux sans vertèbres forment des catégories à part, ayant chacune leur plan spécial comme les vertébrés.

Il n'y a donc pas un seul plan dans le règne animal ; il y en a QUATRE :

Le *plan des vertébrés* ; le *plan des mollusques* ; le *plan des insectes* et le *plan des zoophytes*.

Chacun de ces plans offre, pour les espèces qui le

..

constituent, un caractère d'ensemble et d'unité qui le distingue des autres plans.

Mais Darwin, dominé par ses théories transformistes, a tout confondu, faisant passer de l'un à l'autre plan des êtres qui devaient rester isolés et distincts, et cela parce qu'ils offraient entre eux certaines ressemblances. C'est comme si, quand on compare un chalet et un palais, on soutenait que le palais a dû tout d'abord être chalet, parce qu'il présente, comme ce dernier édifice, des murs, des fenêtres, des portes, une toiture. Mais pourquoi supposer ces transitions de l'un à l'autre, au lieu d'admettre des constitutions primitivement distinctes? Où donc surtout a-t-on vu que l'analogie des formes implique forcément l'identité des natures et la communauté des origines?

Mais patience; nous ne sommes pas au bout des surprises que nous ménage Darwin.

Ainsi, par exemple, il est une formule qui, jusqu'à présent, avait eu cours dans la science à titre d'axiome, c'est celle-ci :

« LES DESCENDANTS DE TOUS LES ÊTRES VIVANTS REPRODUISENT L'IMAGE DES GÉNITEURS, ET LEUR FÉCONDITÉ EST LA GARANTIE DE LA CONSERVATION DES TYPES. »

Darwin a biffé cette formule d'un trait de plume, pour la remplacer par cette autre :

« LES ÊTRES ORGANISÉS QUI SE SUCCÈDENT PAR DESCENDANCE DIRECTE, LOIN DE REPRODUIRE LES

CARACTÈRES ESSENTIELS DE LEURS ANCÊTRES, TENDENT AU CONTRAIRE A S'EN ÉLOIGNER ».

Que répondre à de pareilles énormités? Comment raisonner avec quelqu'un qui dit toujours « non » quand les autres disent « oui », et toujours « oui » quand les autres disent « non »? Or, notez que *les autres* s'appellent ici Buffon, Cuvier, Blainville, Flourens, de Quatrefages; ils s'appellent surtout l'observation et le bon sens.

Me voilà donc tout dérouté. C'est que, s'il est une chose difficile à prouver, c'est précisément celle qui n'a pas besoin de preuves. Tout bien réfléchi, puisque nous sommes suffisamment édifiés sur l'unité de plan de la création, je ne vois rien de mieux à faire que de passer à l'examen des objets créés.

DES ESPÈCES ET DES RACES.

Nous avons employé jusqu'à présent, pour la commodité du langage, les mots ESPÈCES et RACES indifféremment l'un pour l'autre; en cela nous nous sommes conformés à l'usage. Mais, maintenant qu'il nous faut préciser les choses, montrons qu'au point de vue doctrinal, ils ont une signification très-différente.

On peut définir l'espèce :

LA SUCCESSION D'INDIVIDUS SEMBLABLES ISSUS D'UNE PAIRE PRIMITIVE.

On peut définir la race :

LA SUCCESSION D'INDIVIDUS SEMBLABLES ISSUS D'UNE ESPÈCE PRIMITIVE.

Ainsi l'*espèce* est le point de départ, la forme-mère; quand ensuite, au milieu des individus dont elle se compose, apparaît une variété, cette variété prend le nom de *race*.

C'est ce qui ressort parfaitement de cette phrase de Buffon :

« *L'homme a créé des RACES dans l'ESPÈCE des chiens, en choisissant et mettant ensemble les plus grands et les plus petits, les plus velus et les plus nus, etc.* »

Ainsi le basset, l'épagneul, le griffon, la levrette, le boule-dogue et autres variétés constituent les *racés* d'une même *espèce*, l'*espèce* chien.

Je dirai la même chose de l'*espèce* chat, dont les *racés* varient à l'infini, depuis le chat de gouttière jusqu'au chat angora; la même chose aussi de l'*espèce* mouton, dont la plus belle *race* est le mérinos; la même chose également de l'*espèce* poule, dont la *race* cochinchinoise est une des plus estimées, etc.; il existe du reste peu d'*espèces* domestiques dont l'homme n'ait su ainsi façonner des *racés*.

On peut donc se figurer les *espèces*, dont le type originaire n'a pas varié, comme un de ces végétaux dont la tige est tout d'une venue et ne présente aucune branche; et, au contraire, les *espèces* à *racés* plus ou moins nombreuses, comme un arbre dont le

tronc se subdivise en branches secondaires, en rameaux et même en ramuscules plus ou moins multiples.

Ces distinctions entre les ESPÈCES et les RACES ne sont pas, je le répète, de simples subtilités de mots; elles ont au contraire pour nous une importance capitale, en ce qu'elles sapent par sa base tout l'édifice élevé par Darwin.

C'est ce qui va ressortir des développements dans lesquels il nous faut maintenant entrer.

FIXITÉ DES ESPÈCES; VARIABILITÉ DES RACES.

Il est deux grandes lois que nous devons tout d'abord bien établir, car elles donnent la clef de toute la filiation des êtres vivants. Ces lois, on peut les ramener aux deux formules que voici :

CE QUI CARACTÉRISE L'ESPÈCE, C'EST SA FIXITÉ.

CE QUI CARACTÉRISE LA RACE, C'EST SA VARIABILITÉ.

La première de ces lois est le correctif de la seconde. Ainsi on peut dire que, tandis que l'homme travaille à créer des races, la nature s'attache à maintenir intactes les espèces.

L'art des éleveurs ne saurait donc avoir pour but, car il n'a jamais pour résultat, de changer les caractères distinctifs des espèces; il ne peut qu'en modi-

fier les touches et les tons. Il est vrai que, dans ces limites, on arrive à des résultats parfois fort extraordinaires.

Veut-on, par exemple, faire disparaître un défaut, on croise pendant plusieurs générations des individus de la race défectueuse avec d'autres ayant les qualités opposées; chaque nouvelle génération fait ainsi un pas de plus vers l'amélioration qu'on se propose.

Désire-t-on, au contraire, développer certaines perfections, on croise entre eux les individus les plus heureusement doués à cet égard; on arrive à obtenir de même des produits de plus en plus parfaits.

C'est ainsi qu'en France, Daubenton a créé la race des moutons mérinos; en Angleterre, Bakwell celle du bœuf Dishley, et les frères Collins celle du bœuf Durham; enfin sir John Scbright, le plus célèbre éleveur de pigeons que possède l'Angleterre, a pu écrire cette phrase, que semble traverser je ne sais quelle brise venant de la Garonne : « Je me fais fort en trois ans de produire tel plumage qu'on m'aura indiqué, mais il m'en faut six pour façonner un bec. »

Voilà sans doute des résultats fort étranges, et qui prouvent que la chair elle-même peut être rendue malléable. Ce serait presque le cas de s'écrier « Rien n'est impossible à l'homme » :

Nil homini arduum est....

Seulement, je ne saurais trop le répéter, cette puissance modificatrice que possède l'homme est toujours restreinte dans les limites de la race, et elle n'efface jamais complètement le cachet primordial qui est le propre de l'espèce.

Qui le croirait? C'est à Darwin lui-même qu'on doit surtout la preuve de ce dernier fait. Ainsi il a démontré, de la manière la plus évidente, que les diverses races de pigeons domestiques ou sauvages, — et il en décrit plus de cent cinquante, — proviennent toutes d'une espèce unique, le biset (*Columba livia*), ce qui ne l'empêche pas de retomber presque aussitôt dans son éternel refrain de permutations et de métamorphoses, et cela parce qu'il s'obstine à confondre l'espèce avec la race.

Ainsi donc ce qui caractérise les espèces, c'est la fixité de leurs types. Les nombreux fossiles qu'a reconstruits le génie de Cuvier, lesquels fossiles forment autant de familles distinctes qu'ils représentent de groupes, sont l'éclatante confirmation de cette loi.

Nous en avons une preuve non moins évidente encore dans ces hypogées que nous a légués l'antique Égypte; ce sont des collections merveilleuses, des musées véritables, qui ne le cèdent en rien aux collections et aux musées souterrains dont la paléontologie nous a dévoilé les trésors. Grâce aux pratiques de l'embaumement, usité alors sur une si grande échelle, qu'en plus de l'homme on l'appliquait à tous

les animaux sans exception¹, on y retrouve intactes des générations tout entières éteintes depuis des milliers de siècles.

Si, comme dans la *Belle au bois dormant*, ces générations pouvaient tout à coup sortir de leur sommeil et de leur tombeau, pour se mêler aux espèces animales actuellement existantes, elles formeraient toutes entre elles un ensemble tellement homogène, qu'il serait impossible de distinguer les aînés des cadets.

Sur ce point, les recherches des modernes n'ont fait que confirmer les déductions tirées par Geoffroy Saint-Hilaire de ses belles et longues études dans

1. L'opération de l'embaumement était, en Égypte, d'une exécution d'autant plus facile et moins coûteuse que le limon du Nil, qui en faisait la base essentielle, est une sorte de bitume éminemment conservateur; quant à la généralisation de cette pratique, c'était par-dessus tout une mesure d'hygiène. Si en effet on eût confié simplement les corps à la terre, n'était-il pas à craindre que le Nil, à chacune de ses inondations, ne ravinât le sol au point de mettre à nu des détritits cadavériques qui, entraînés par les eaux, puis exposés à l'air, sous un ciel torride, dégageraient dans l'atmosphère des miasmes pestilentiels? Plus tard, il est vrai, on substitua l'enterrement à l'embaumement: mais alors on veilla à ce que les fosses fussent assez profondes pour mettre les corps à l'abri des atteintes du fleuve. Ce fut seulement sous la domination musulmane, dont l'incurie a été de tous temps le cachet, que, ces précautions ayant été négligées, la peste devint endémique en Égypte. Il fallut toute l'énergie de Méhémet-Ali pour forcer les fellahs à observer les ordonnances relatives aux enterrements, ce qui a rendu à ces contrées leurs conditions premières de salubrité.

les nécropoles de Thèbes, et que Lacépède résumait ainsi dans un Rapport resté célèbre :

« Il résulte de cette partie de la collection du *citoyen* Geoffroy que ces animaux sont parfaitement semblables à ceux d'aujourd'hui. »

(Le mot « *citoyen* » me dispense d'ajouter que ce rapport date de la première révolution.)

Cette similitude si parfaite, j'ai pu en juger par moi-même pendant mon séjour en Égypte, lors de l'inauguration du canal de Suez. Ainsi, en comparant des ibis embaumés, provenant de la grotte de Samoun, avec des ibis sculptés, tels qu'on les voit sur les obélisques, et des ibis pleins de vie, comme il y en a des légions sur le lac Menzaleh, je n'ai trouvé entre eux aucune différence appréciable; c'est toujours le même oiseau, aux formes gracieuses et sveltes et au port élégant. Or, ne perdons pas de vue qu'il s'agit ici d'une période de plus de cinq mille ans!

Enfin, on doit à un zoologiste éminent, M. Van Beneden, professeur à l'université de Louvain, la curieuse observation que voici :

Les chauves-souris, qui vivent aujourd'hui dans les grottes, sont exactement les mêmes que celles qui y vivaient aux époques primitives; la comparaison est d'autant plus facile que les mêmes espèces ont conservé leurs demeures les unes à côté des autres. Or, les chauves-souris se nourrissent toutes de la même manière et préfèrent les mêmes insectes,

ce qui a dû amener entre elles, pendant toute une longue série de siècles, de formidables « Luites pour l'existence ». Si donc la théorie de Darwin est exacte, il en sera résulté des changements correspondants dans la taille, la charpente, la structure, dans tout l'être en un mot des dernières générations. Et cependant, ces animaux ont si peu varié qu'ils sont aujourd'hui *absolument les mêmes* qu'aux époques où le mammoth et l'ours des cavernes foulaient notre continent.

Ainsi donc, ici encore, aucun fait ne peut être invoqué par Darwin à l'appui de sa thèse sur la variabilité des espèces par voie de transformation; par contre, tous les faits déposent en faveur de la thèse opposée, à savoir la permanence des espèces par la fixité des types.

DU CROISEMENT ENTRE ANIMAUX D'ESPÈCES DIFFÉRENTES.

Je viens d'établir que, contrairement aux affirmations de Darwin, les espèces animales ont pour caractère constant la fixité de leurs types. Ce qui assure et maintient cette fixité, c'est surtout que le rapprochement entre espèces différentes répugne aux animaux eux-mêmes.

« L'animal, disait Duvernoy, a l'instinct de se

rapprocher de son espèce et de s'éloigner des autres, comme il a celui de choisir ses aliments et d'éviter les poisons. »

Frédéric Cuvier disait également : « Sans artifices ou sans désordre dans les voies de la Providence, jamais l'existence des hybrides n'aurait été connue. »

Cette répulsion des espèces dans le monde zoologique joue donc un rôle à peu près analogue à celui que joue la gravitation dans le monde sidéral ; elle maintient la distance reproductive entre les animaux, comme celle-ci maintient la distance physique entre les astres.

De ce premier fait, nous pouvons déjà déduire un argument très-grave contre le système de Darwin.

D'après ce système, les transformations qui se sont opérées dans les organismes, à travers les âges, ont été le résultat du croisement successivement répété entre animaux d'espèces différentes ; or ces animaux étaient nécessairement en liberté : comment donc admettre je ne dis pas l'existence, mais seulement la possibilité de pareils croisements, puisqu'à l'état libre, les animaux s'y refusent et même y répugnent ? Faut-il supposer, ici encore, le bouleversement de toutes les lois qui réglementent les corps vivants ?

Mais Darwin s'inquiète peu des objections. Il suit son idée, et invoque comme preuve certains produits que l'homme obtient effectivement quelquefois à l'aide de *mariages forcés* entre animaux d'espèces différentes. Parlons donc de ces produits.

MÉTIS OU HYBRIDES; LEUR STÉRILITÉ.

On appelle *métis* ou *hybrides* les bâtards issus du croisement d'individus d'ESPÈCES différentes.

J'ai dit que ces bâtards étaient le produit de « mariages forcés ». Voyez plutôt dans quelles circonstances ils reçoivent le jour.

On n'opère que sur des animaux qui, asservis déjà par la domesticité et l'esclavage, n'ont plus par conséquent la liberté d'expansion de leurs besoins naturels; puis on profite du moment où l'instinct de la reproduction est arrivé chez eux à son maximum de paroxysme. L'animal affolé, dont on a eu soin d'éloigner tous les animaux de son espèce, ne trouvant plus à satisfaire normalement cet instinct, s'égare et transforme en époux de simples compagnons de captivité. Ce ne sont donc pas là de sa part d'étranges caprices, mais bien, de la part de l'homme, des surprises et presque des violences.

Ceci est tellement vrai qu'on a vu, par exemple, le chien et le chat, oubliant pour un instant leur haine séculaire, « faire bon ménage » dans le sens le plus *intime* du mot.

On a cité de même un cas d'union féconde, dans une ménagerie, entre un tigre et une lionne, ces ennemis irréconciliables du désert.

Qui sait? On en arrivera peut-être à faire mentir matériellement le précepte d'Horace : « Ne faites pas naître le serpent de l'oiseau, ni l'agneau du tigre¹ » :

. *Non ut
Serpentes avibus gementur, tigribus agni.*

Quel que soit du reste le procédé employé, on ne saurait méconnaître qu'on ne puisse quelquefois obtenir un produit résultant de l'union entre animaux d'espèces différentes. Voilà donc enfin le rêve de Darwin réalisé !

Oui, mais ce rêve n'aura, comme tous les rêves, qu'une durée éphémère, car le produit, si péniblement obtenu, ne saurait jamais « faire souche de race ». S'il est en effet un axiome, ayant cours dans la science, c'est celui-ci :

TOUT MÉTIS EST STÉRILE.

Citons, comme exemple et comme preuve, le mulot. D'abord c'est incontestablement le doyen des métis ; — il était déjà connu des hébreux avant l'époque du roi David ; — à ce titre, il a le pas sur tous les autres : puis, c'est celui qui, par sa multiplicité, a offert et offre actuellement encore le champ le plus vaste aux observations.

1. On a bien annoncé l'exhibition phénoménale du produit incestueux d'une carpe et d'un lapin ! Il est vrai qu'on ne vous montrait jamais que le père et la mère, prétextant toujours quelque excellent motif pour expliquer l'absence momentanée de l'enfant.

Je dis donc que le mulet est stérile. S'il ne l'est pas toujours une première fois, sa fécondité est tellement restreinte qu'elle n'existe déjà plus pour la seconde génération; aussi a-t-elle été regardée de tous temps comme un véritable phénomène.

Aristote cite un cas de mule féconde, à titre de prodige, et Pline en cite un également qu'il qualifie de monstruosité.

Un fait analogue s'est produit, il y a quelques années, dans notre colonie d'Alger, et on s'explique parfaitement l'espèce d'épouvante qu'il jeta dans l'esprit superstitieux des Arabes. « Ils crurent, dit Gratiolet, dans un Mémoire lu devant l'Académie des sciences, ils crurent à la fin du monde et, pour conjurer la colère céleste, ils se livrèrent à de longs jeûnes. Aujourd'hui encore, ils ne parlent de cet événement qu'avec une terreur religieuse. »

Ainsi donc la fécondité du mulet ou plutôt de la mule¹ est chose tellement exceptionnelle, qu'elle n'infirmement aucune la règle que « *tout métis est stérile* ». Je ne dis pas qu'elle la confirme, car je n'ai jamais compris comment une exception peut confirmer une règle.

1. Cette faculté de se reproduire, quelque rare qu'elle soit n'existe que chez la mule. On ne connaît pas un seul fait établissant que le mulet possède de même quelque aptitude à la reproduction. Ces différences s'expliquent par certaines modifications d'organes que la science constate chez ce dernier animal, et dont la description ne serait pas ici à sa place.

Ces questions d'hybridité ont, dans ces derniers temps surtout, préoccupé très-vivement nos éleveurs, et ont été de leur part l'objet de nombreuses expériences dont il nous faut parler, car elles ont eu un grand retentissement. Ils n'ont fait du reste que suivre, dans ces expériences, les voies depuis bien longtemps déjà ouvertes par les anciens.

Commençons donc par dire un mot des résultats auxquels ceux-ci étaient parvenus.

Titires et musmons. — Leurs essais portèrent principalement sur les croisements entre l'espèce ovine et l'espèce caprine; les produits de ces croisements reçurent les noms de *Titires* et de *Musmons*. Un poète du septième siècle, Eugenius, auteur d'une très-curieuse pièce de vers : *De ambigenis*, va nous renseigner sur leur filiation.

« On appelle *titire* celui qui a pour père une brebis et un bouc, et *musmon* celui qui est né d'une chèvre et d'un mouton » :

Titirus ex ovibus oritur hircoque parente¹;
Musmonem capra vervecino semine gignit.

Voilà donc bien réellement des métis; mais qu'on n'oublie pas que ces métis étaient de même issus de rapprochements forcés, ou, comme les appelait Buffon, de « froides amours ». Livrés à leur seul

1. Remarquons en passant que les deux fautes de quantité qui se trouvent dans ce premier vers prouvent qu'Eugenius était plus fort en histoire naturelle qu'en prosodie.

instinct, leurs géniteurs n'auraient rien produit. Ainsi, dans le midi de la France, les moutons et les chèvres sont à chaque instant mêlés ensemble, conduits aux mêmes pâturages, renfermés dans la même étable, et cependant on ne voit JAMAIS apparaître parmi eux ni titires ni musmons.

J'ignore si ces hybrides ont joui autrefois d'une bien grande vogue. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il n'en existe plus aujourd'hui en Italie un seul représentant; personne même n'en parle, ne fût-ce qu'à titre de curiosité zoologique. Nouvelle preuve que ces *racés* interlopes ne sauraient obtenir leurs grandes lettres de naturalisation dans la famille des *espèces* où elles se sont introduites par des pratiques frauduleuses.

— J'arrive maintenant à une classe d'hybrides dont on s'occupe beaucoup aujourd'hui en France : ce sont les « Léporides. »

Léporides. — On a donné le nom de « léporides » (de *lepus*, *leporis*, lièvre) aux produits du croisement du lièvre et du lapin.

Leur existence fut tout d'abord annoncée comme un fait absolument nouveau; or cette prétendue nouveauté n'était autre qu'une vieille histoire remontant à quelque chose comme cent ans. Voici en effet ce qui se passait en 1774, dans une petite métairie, près du bourg de Maro, situé entre Nice et Gênes :

Une jeune hase, élevée avec un lapereau de son âge par l'abbé Dominico Cagliari, s'accoutuma si

bien à son compagnon, qu'elle en eut deux fils qui semblèrent s'être partagé les caractères extérieurs du père et de la mère. Ainsi prit naissance une famille hybride.

Examinée en 1780 par un naturaliste de talent, l'abbé Carlo Amoretti, cette famille montra une grande variété de teintes et de mœurs. On y voyait des individus blancs, d'autres noirs, d'autres tachetés; certaines femelles, pour mettre bas, creusaient des terriers à la manière des lapins, les autres laissaient leurs petits à la surface du sol, comme font les lièvres: de là des relations délicates; parfois même des conflits: puis l'incompatibilité des caractères amena la brouille dans les ménages, et toute la petite colonie finit par se dissoudre, sans qu'on ait jamais su au juste comment s'étaient éteints ses derniers rejetons.

— Le côté historique de la question ainsi élucidé, arrivons à nos modernes léporides et voyons s'ils seront plus heureux que leurs aînés.

Les premières communications qui s'y rapportent furent faites en 1859 par M. Roux, alors président de la Société d'agriculture d'Angoulême, que ses propres expériences sur le croisement du lièvre et du lapin avaient conduit à créer une race toute nouvelle. Ses léporides avaient trois huitièmes de sang de lapin et cinq huitièmes de sang de lièvre, proportion, paraît-il, la plus favorable au maintien de l'espèce. D'après les détails qu'il donna sur place à

notre savant confrère, M. Broca, ils se propageaient régulièrement, en conservant intact le type de leur double origine; leurs portées étaient de cinq à six petits; tous s'élevaient facilement, grandissaient de même et devaient, par suite, inonder bientôt nos marchés.

C'est qu'à en croire M. Roux, ils acquéraient un poids plus considérable que celui de leurs ancêtres, lièvres ou lapins; offraient une chair qui, quoique blanche comme celle de ces derniers, était bien plus agréable au goût; puis enfin présentaient une fourrure supérieure à celle des plus beaux lièvres.

L'avenir de cette industrie paraissait donc assuré et M. Roux s'en portait garant.

Malheureusement, toute médaille a son revers, même celle où brille l'effigie des léporides.

Ainsi, dès 1860, par conséquent un an seulement après les pompeuses déclarations de M. Roux, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire déclarait, en plein Institut, que « *ces hybrides retournent assez promptement au type lapin, si, par de nouveaux accouplements avec le lièvre, on n'en renouvelle la race.* »

On sut ensuite que la mortalité faisait dans leurs rangs d'affreux ravages; on apprit également que leur pelage si vanté n'était qu'une hideuse toison: enfin, la Société d'Acclimatation de Paris, ayant examiné avec soin un des élèves les mieux réussis de M. Roux, et décidé que, comme complément d'études, elle le mangerait dans un repas de corps, il

ut reconnu à l'unanimité qu'il ne différait en rien des lapins domestiques,

Qui, dès leur tendre enfance, élevés dans Paris,
Sentent encore le chou dont ils furent nourris.

La confiance dans les léporides se trouva donc fortement ébranlée.

Il était réservé à M. Florent Prevost, aide-naturaliste du Muséum, et savant aussi distingué que chasseur émérite, de détruire jusqu'aux dernières illusions à leur endroit. Voici, en effet, comment il s'exprimait, le 11 mars 1868, devant la Société d'Agriculture de Paris :

« J'ai quitté la séance de bonne heure pour aller, dans plusieurs marchés et chez quelques personnes, examiner tous les lapins morts ou vivants que j'ai pu rencontrer, afin de les comparer au léporide qui occupait la Société, quand j'en suis sorti. (*Un sujet hors ligne!*) Or, sur le grand nombre d'individus que j'ai observés, huit ou dix avaient ABSOLUMENT les mêmes caractères que lui, et cependant ce n'étaient que des lapins domestiques. »

On comprend l'effet que dut produire sur l'assistance cette terrible révélation....

Ainsi donc, la grande théorie de Darwin sur la permutation des espèces reçut encore ici ce qu'on pourrait appeler « le coup du lapin ».

Nouvel exemple à joindre à tant d'autres, que les espèces, distraites un instant par l'homme de leurs

voies naturelles, retournent par une loi constante et fatale, dite « loi du retour », aux *types-parents*.

Arrêtons-nous un instant sur ce dernier phénomène. Il est on ne peut plus digne d'attention en ce qu'il explique à lui seul pourquoi il est impossible d'obtenir une véritable race hybride, c'est-à-dire une suite de générations reproduisant d'une manière plus ou moins complète les caractères mixtes empruntés à deux espèces différentes.

LOI DU RETOUR.

C'est, nous venons de le dire, la loi par laquelle tout animal hybride revient, à un moment donné, à l'une ou l'autre des deux espèces dont il est originaire. CETTE LOI NE COMPORTE PAS D'EXCEPTIONS.

Aussi l'application que nous en avons faite aux léporides s'étend-elle également à tous les autres métis, tels que, par exemple, ceux qui descendent du chien et du loup; de même que les premiers redeviennent lapin ou lièvre, de même les seconds redeviennent loup ou chien.

Ce dédoublement de l'individu prouve qu'il y avait simplement chez lui juxtaposition et non fusion des deux sangs.

Ce qui le prouve mieux encore, c'est que tout métis, rentré ainsi dans la grande famille dont il était mo-

mentanément sorti, ne conserve aucun stigmate de sa migration à travers une espèce étrangère. Ses fils et arrière-petits-fils ou neveux doivent donc être considérés comme appartenant *en entier* à l'espèce dont ils ont recouvert intégralement le caractère. D'où il résulte qu'aujourd'hui un bouc ou un bélier d'Italie, pris au hasard, est bien réellement un *vrai* bouc et un *vrai* bélier, alors même qu'il compterait parmi ses ancêtres quelqu'un des titres ou des musmons chantés par Eugenius.

Ce n'est pas tout encore.

La nature pousse si loin la vigilance, je pourrais dire les scrupules, à l'endroit de la pureté de ses types, qu'elle corrige et rectifie jusqu'aux moindres écarts apportés par l'homme à la structure primordiale des animaux de même espèce. Ainsi, tout le monde sait que nos éleveurs parviennent à obtenir des bœufs sans cornes et des lapins aux oreilles gigantesques, dont la descendance constitue des races. Ce sont là sans doute de très-insignifiantes anomalies. Hé bien ! cessez de maintenir ces races par de nouveaux croisements, ou rendez ces animaux à la vie sauvage : le bœuf ne tardera pas à voir ses cornes repousser, et le lapin à reprendre ses oreilles réglementaires.

Vous citerai-je d'autres exemples encore empruntés, non plus seulement à quelques variétés individuelles, mais à des espèces animales tout entières ?

Nos chevaux, redevenus libres en Amérique, y ont

repris leur taille, qui est la moyenne, leur couleur uniforme, qui est le bai châtain, et leur instinct, qui est de vivre en troupes, conduits par un chef; nos chiens y ont perdu l'aboïement qu'ils avaient acquis par leur fréquentation avec l'homme (1); enfin le cochon de nos fermes y a repris les oreilles droites du sanglier, et ses petits, la livrée du marccassin.

C'est que, si nous possédons l'art de faire les races, la nature se réserve toujours le moyen de les défaire, moyen dont elle use constamment.

D'où cette conclusion à laquelle il nous faut toujours revenir :

LES ESPÈCES SEULES SONT IMMUABLES, CAR ELLES ONT UNE ORIGINE PLUS ÉLEVÉE, LA MÊME MAIN, CELLE DU CRÉATEUR, QUI LES A MARQUÉES DE SON SCEAU, ASSURANT A TRAVERS LES AGES LEUR MAINTIEN INTÉGRAL.

1. Le chien n'aboie pas naturellement; la faculté d'aboyer lui vient d'entendre la voix de l'homme et d'y répondre à sa manière : cette faculté, il la perd ou la recouvre suivant qu'il retourne à l'état sauvage ou revient à la domesticité. Ainsi, vers l'an 1710, les Espagnols lâchèrent un certain nombre de chiens dans l'île de Juan-Fernandez, dans l'espoir de détruire les chèvres sauvages servant au ravitaillement des corsaires qui venaient, dans le Pacifique, guetter leurs galions et ravager leurs colonies. Leur but fut parfaitement atteint, en ce sens que les chiens eurent bientôt dévoré toutes les chèvres. Mais, dès 1743, Ulloa constata qu'ils avaient entièrement perdu l'aboïement. Quelques-uns ramenés en Europe et réunis à des chiens domestiques cherchèrent à les imiter; « seulement ils s'y prenaient si maladroitement, dit l'auteur, qu'il s'écoula un certain temps assez long avant qu'ils eussent recouvré la voix de leurs ancêtres. »

LES PLANTES RÉGIES PAR LES MÊMES LOIS
QUE LES ANIMAUX.

Darwin, dominé toujours par ses idées de transformation des espèces, a cru avoir trouvé la sanction de son système dans la comparaison de ce qui a lieu dans le règne végétal et dans le règne animal. Pour lui la plante, aussi bien que l'animal, passe d'une espèce à une autre espèce avant d'atteindre son degré de fixité organique. Il a même publié sur cette prétendue analogie tout un gros volume intitulé : *De la variation des animaux et des plantes, dont j'extrais les propositions que voici :*

« Il n'est guère possible d'admettre que, pendant les changements nombreux que notre planète a éprouvés, et sous l'influence des migrations naturelles des plantes d'une terre ou d'une île à une autre, habitées par des espèces différentes, ces plantes n'aient pas subi des modifications dans leurs conditions d'existence. On peut même dire que la nature, sous ce rapport, s'est livrée, dans le cours infini des temps, à des expériences gigantesques.

« AINSI S'EXPLIQUE COMMENT LES ESPÈCES ONT VARIÉ CONSIDÉRABLEMENT, ET COMMENT CES VARIATIONS, DEVENANT HÉRÉDITAIRES, ONT CRÉÉ EN BOTANIQUE LES GENRES ET LES FAMILLES. »

Ces allégations de Darwin sur le règne végétal ne sont pas plus fondées que ces mêmes allégations sur le règne animal ; aussi peut-on les regarder comme une seconde édition des mêmes erreurs. N'ayant point ici à m'occuper des plantes, ma réponse sera nécessairement très-courte.

Parlons d'abord des espèces végétales à l'état sauvage.

On ne voit pas bien tout d'abord comment, dans ces conditions, le mélange des races peut s'opérer spontanément, puisque la plante est fixée au sol et que ses étamines ainsi que ses pistils sont soudés à demeure et protégés par une double enveloppe, le calice et la corolle.

Oui ; mais le vent secoue les anthères ouvertes, se charge du pollen qui s'en détache et vient le déposer sur des stigmates auxquels il n'était pas destiné ; les insectes, surtout ceux qui vivent de butin, pénètrent jusqu'au fond de la fleur, se couvrent de poussière fécondante et deviennent également de puissants agents de transmission. Ainsi s'explique comment la fécondation entre RACES s'opère à distance.

Je souligne le mot « races ». C'est que jamais elle ne s'opère entre ESPÈCES ; la science n'en possède pas un seul exemple.

Il en est donc de la plante à l'état sauvage, comme de l'animal en liberté ; du moment où l'homme n'intervient pas, il ne saurait se former d'unions entre végétaux d'espèces différentes.

Mais la culture est aux plantes ce que la domestication est aux animaux. Qu'advient-il donc, si on expérimente sur une espèce cultivée? Ici encore la fécondation sera excessivement rare et, pour l'obtenir, il faudra, comme pour les animaux, avoir recours à de certaines pratiques.

Il y a d'abord la greffe et l'écussonnage; mais parlons seulement de la fécondation artificielle.

On commence par isoler complètement la fleur qui doit jouer le rôle de mère, et on enlève avec grand soin toutes ses étamines, avant que le pollen ne se soit développé; on dépose ensuite sur le pistil avec un petit pinceau le pollen emprunté au père, puis on maintient l'isolement jusqu'à ce que la réussite de l'opération paraisse hors de doute. Et cependant, en dépit de toutes ces précautions, on échoue le plus souvent. Tant il est vrai que l'hybridation, chez la plante comme chez l'animal, est absolument contraire aux lois fixées par le Créateur pour la propagation des espèces!

Mais enfin, voici un végétal hybride obtenu, n'importe par quel procédé. Que va-t-il devenir?

Il obéira, comme l'animal hybride, à la « loi du retour ». Sa graine sera inféconde ou, si elle ne l'est pas tout à fait, elle ne reproduira pas indéfiniment le type mixte de la plante dont elle émane. Ainsi, dès la première génération, un certain nombre d'individus, issus de cette graine, offriront déjà tous les caractères de l'une ou l'autre des deux espèces pri-

mitivement croisées, et le phénomène se répétera de telle sorte qu'au bout de trois ou quatre générations, toute trace de croisement aura disparu.

Voilà des faits positifs, certains, qu'accepte tout botaniste au courant de la science ; ce qui n'empêche pas Darwin de poursuivre imperturbablement son idée, et d'affirmer tout le contraire.

Mais continuons notre parallèle entre les plantes et les animaux, et consultons, comme nous l'avons fait pour ces derniers, les hypogées d'Égypte.

On y a trouvé une foule de végétaux de la même classe que ceux qui croissent dans le voisinage, et on s'est assuré, en les comparant avec ces derniers, qu'aucune des espèces actuellement vivantes n'a changé depuis l'époque des premiers Pharaons. M. de Quatrefages rapporte même à cet égard la piquante anecdote que voici :

« Le voyageur Heninken avait rapporté de la haute Égypte des pains trouvés dans des tombeaux, datant des époques les plus reculées. Ces pains furent remis au célèbre botaniste Robert Brown, qui retira de leur pâte des glumes¹ d'orge parfaitement intactes. En les étudiant avec soin, il reconnut, à la base de ces glumes, un rudiment d'organe qu'on n'avait pas indiqué dans les orges de nos campagnes, et peut-être crut-il un moment avoir sous les yeux

1. On appelle « glume » ou « balle » l'enveloppe extérieure de a fleur des graminées.

une preuve de variation de la plante dans ses enveloppes; mais un nouvel examen lui fit retrouver dans nos orges ce même organe rudimentaire.

« Ainsi donc, ajoute M. de Quatrefages, l'étude attentive de ce débris d'une plante broyée *depuis cinq ou six mille ans* a révélé l'existence d'un caractère assez peu saillant pour avoir échappé à la loupe d'une foule de botanistes, *et qui n'en a pas moins traversé sans altération cette longue suite de siècles.* »

Mais, au lieu d'une plante broyée ainsi depuis cinq ou six mille ans, parlons de végétaux intacts, ayant quelque chose comme cet âge, et se portant au contraire à merveille. La preuve, plus facile à vérifier, paraîtra sans doute plus concluante.

Adanson a mesuré au Cap-Vert un hoabab dont le tronc avait 22 mètres de circonférence; en le comparant à des individus plus jeunes, dont il avait pu connaître l'âge, il estima que ce géant devait avoir vécu *plus de cinq mille ans*.

Golbery a observé un autre représentant de la même espèce plus monstrueux encore. Celui-ci atteignait 34 mètres de pourtour; il devait par conséquent être, selon toute apparence, plus âgé que le précédent.

Enfin l'espèce de pin colossal, récemment découverte en Californie, le gigantesque *sequoia*, s'élève parfois à une hauteur de 100 mètres, et présente, dit-on, une épaisseur de 10. On a compté les couches

concentriques¹ d'un de ces immenses troncs; on en a trouvé près de six mille. Cet arbre *datait donc du commencement du monde.*

Hé bien ! tous ces vétérans de la flore contemporaine ressemblent, aux dimensions près, aux plus jeunes arbres de même espèce qui les entourent, *et qui sont séparés d'eux par des milliers de générations.*

Remontons, si vous le voulez, plus loin encore. Passons... au déluge.

Certaines graines ont échappé, je pourrais dire, ont survécu au naufrage universel. Ainsi M. Michalet rapporte qu'aux environs de Dôle, en remuant les sables de *diluvium*, on en a découvert qui dataient d'un nombre de siècles indéfinis, en tout cas bien antérieures aux temps qui nous séparent de la civilisation égyptienne, même à son aurore. Ces graines avaient conservé leurs vertus germinatives : semées sur un terrain convenable, elles ont produit des

1. On sait que l'âge des arbres dicotylédonés se reconnaît au nombre de couches concentriques dont se compose leur tronc. Même parmi nos arbres européens il en est qui dateraient ainsi d'une époque très-reculée. On a compté 280 de ces couches sur un if dont la circonférence était seulement de 1 mètre 50 centim. Or l'if de Foullebec, dans le département de l'Eure, avait, en 1822, 6 mètres 80 centim. de pourtour; celui de Fortingall, en Écosse, atteint près de 10 mètres de circonférence. Deslonchamp en tire la conséquence que, si les conditions de développement ont été les mêmes pour ces différents arbres, l'if de Foullebec est âgé de onze à douze cents ans, et celui de Fortingall de plus de trois mille.

individus, ayant absolument les mêmes caractères botaniques que ceux qui pullulaient aux environs ; la plante, reparue de la sorte est le *Galium anglicum*.

Ainsi le règne végétal proteste, avec non moins d'ensemble et d'autorité que le règne animal, contre la prétendue loi de « transformation des espèces. » La comparaison que Darwin avait voulu établir entre ces deux règnes, à l'appui de sa doctrine, en démontre au contraire, une fois de plus, la fausseté.

DU CLASSEMENT DES ESPÈCES ANIMALES, D'APRÈS LEUR CARACTÉRISTIQUE.

Maintenant que nous savons que tout être vivant a son individualité, et que, par suite de la fixité des types, cette individualité ne saurait être ni perdue ni modifiée par le passage d'une espèce dans une autre espèce, le moment est venu pour nous de nous enquerir de la place que nous occupons dans le cadre zoologique. Darwin nous a déjà suffisamment édifiés sur ses idées à cet égard : « Nous appartenons à la classe des singes. » Mais ce que nous avons surtout intérêt à connaître, c'est moins encore ce qu'il pense que ce qui est ; or, c'est exclusivement là une question d'anatomie comparée. Voyons donc ce que dit cette science.

Ses affirmations sont parfaitement nettes. Seulement, pour que nous soyons bien en mesure de les comprendre, il me paraît essentiel de rappeler d'abord, en quelques mots, les bases sur lesquelles repose le classement des espèces animales.

Ces espèces, ainsi que nous l'avons déjà dit, comprennent quatre grandes divisions, celle des VERTÉBRÉS, celle des MOLLUSQUES, celle des INSECTES et celle des ZOOPHYTES.

Chacune de ces divisions est formée sur un plan particulier et distinct, c'est-à-dire qui ne se laisse ramener par aucun point à celui des autres. Ainsi les vertébrés ont leur plan, les mollusques le leur, les insectes et les zoophytes le leur également; une sorte de circumvallation sépare chacun de ces divers plans, sans qu'il soit possible, je le répète, de les rattacher entre eux par aucun lien intermédiaire.

Au contraire, chaque plan pris isolément forme une grande famille dont les divers membres, par les caractères communs qu'ils possèdent, offrent un certain air de parenté; mais, à côté de ces caractères communs, il est des caractères différentiels qui empêchent de les confondre et permettent de les subdiviser en *genres*.

Prenons, comme exemple de ces subdivisions, la classe des animaux VERTÉBRÉS, puisque c'est celle à laquelle nous appartenons.

Ces animaux se partagent, d'après leurs organes de la circulation et de la respiration combinés, en

quatre genres : les MAMMIFÈRES, les OISEAUX, les REPTILES et les POISSONS.

Chacun de ces genres à son tour se subdivise en *sous-genres*, reconnaissables de même à certaines particularités d'organisation ; c'est ce qu'on appelle leur *caractéristique*.

Ne nous occupons que des MAMMIFÈRES, puisque c'est la section dont nous faisons partie.

— Les mammifères, par la combinaison des organes du toucher et de la manducation, comprennent neuf divisions, savoir :

L'Homme ou *bimane*, qui a les trois sortes de dents (molaires, canines et incisives) et le pouce opposable aux DEUX extrémités antérieures seulement ; les *Singes* ou *quadrumanes*, qui ont les trois sortes de dents aussi, et, de plus, le pouce opposable aux QUATRE extrémités ; les *Carnassiers*, qui ont encore les trois sortes de dents, mais qui n'ont plus de pouce opposable, par conséquent plus de mains, qui n'ont que des pieds, mais des pieds dont les doigts sont encore mobiles ; les *Rongeurs*, dont les doigts diffèrent peu de ceux des carnassiers, mais qui n'ont plus que deux sortes de dents, les molaires et les incisives ; les *Édentés*, dont les doigts sont déjà moins mobiles, plus enfoncés dans de grands ongles, qui n'ont jamais que des molaires et des canines, quelquefois que des molaires ou même point de dents du tout ; les *Marsupiaux*, ou *animaux à bourse*, petite chaîne collatérale aux trois ordres précédents,

ou dont les uns répondent aux carnassiers, les autres aux rongeurs et les autres aux édentés; les *Ruminants*, qui forment un ordre si distinct par leurs pieds fourchus, leur mâchoire supérieure sans vraies incisives, leur quatre estomacs; les *Pachydermes*, qui comprennent tous les autres quadrupèdes à sabots; et les *Cétacés*, qui n'ont point du tout d'extrémités postérieures.

Mais je m'arrête, ces détails se trouvant dans tous les traités élémentaires. Et cependant, je le répète, j'ai cru devoir les rappeler ici, car il est essentiel de les avoir bien présents à la mémoire pour comprendre la place que l'homme doit occuper parmi les espèces animales.

DÉFINITION DE L'HOMME-ANIMAL.

Les anciens définissaient l'homme un « ANIMAL RAISONNABLE. »

Nul doute que l'homme, par sa structure corporelle, ne soit un animal; tout au plus pourrait-on lui contester l'épithète de « raisonnable¹ », surtout

1. Boileau a dit :

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre ou nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Leibniz a dit de son côté :

« Le plus stupide des hommes est incomparablement plus rai-

quand on se trouve en face de théories semblables à celles qui nous occupent.

Mais enfin, j'admets la définition. Dans quelle classe d'animaux l'homme devra-t-il être rangé? Voici la place que lui assignent les naturalistes de l'école de Darwin :

« L'HOMME EST UN ANIMAL VERTÉBRÉ, MAMMIFÈRE, DE LA CLASSE DES QUADRUMANES ET DE L'ORDRE DES PRIMATES. »

Examinons la valeur de chacun de ces termes qui, assure-t-on, résumant le dernier mot de la science.

« *L'homme est un* VERTÉBRÉ. »

Cela est exact, car il possède la série d'osselets appelés « vertèbres » qui occupent la partie moyenne et postérieure de sa charpente osseuse et logent la moelle épinière : c'est là, nous le savons, un caractère commun à tous les animaux de cette division.

« *L'homme est un* MAMMIFÈRE. »

Cela est exact encore, car chaque sexe porte à la partie antérieure de la poitrine une double mamelle, qui, chez la femme, est en activité, et chez l'homme,

sonnable et plus docile que la plus spirituelle de toutes les bêtes, quoiqu'on dise quelquefois le contraire par jeu d'esprit. »

On voit, qu'en fait de définitions *philosophiques* de l'homme, il y en a un peu pour tous les goûts. Quant aux deux que nous venons de citer, tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'il y a du vrai dans la première, et que tout est vrai dans la seconde.

au repos. Je dis « au repos », par égards pour Darwin ; nous savons, en effet, que, d'après lui, l'homme a partagé longtemps avec la femme la douce mission d'allaiter ses petits.

« *L'homme est un QUADRUMANE.* »

Voici, par exemple, où nous commençons à ne plus être d'accord. Pourquoi quadrumane ? Où donc avez-vous vu que nous ayons quatre mains ? Je vous garantis que, pour mon compte, je n'en ai que deux : si j'en avais quatre, je ferais une foule de choses auxquelles mes deux ne peuvent suffire. Et je ne serais pas le seul à bénéficier de cette disposition.

Voyez plutôt cette jeune fille à qui on demande « d'aller au piano. » Elle s'en défend, comme c'est l'usage, — et ce genre d'usage date de très-loin¹, — sous prétexte qu'elle ne sait absolument rien par cœur, ou qu'elle n'a pas apporté sa musique, ce qui ne l'empêchera pas de *pianoter* ensuite toute la journée, à vous assourdir.

Combien elle se ferait moins prier, si, gracieuse quadrumane, elle pouvait, d'emblée, exécuter à elle

1. « Tous les chanteurs, dit Horace, ont le même défaut. On est entre amis ; priez-les de chanter, vous n'en tirerez rien ; ne les priez pas, ils ne sauraient plus se taire » :

*Omnibus hoc vitium est cantoribus : inter amicos
Ut nunquam inducant animum cantare rogati ;
Injussi nunquam desistant....*

seule un morceau à quatre mains ! Ce qui la stimulerait, c'est que ce ne seraient plus seulement des félicitations qui l'attendraient : ce serait une ovation véritable. Sa mère, son heureuse mère, éprouverait elle-même « cette joie secrète et ces doux tressaillements que ressentait Latone » :

Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus.

Mais laissons de côté ces images par trop séduisantes. Nous n'avons que deux mains ; sachons en prendre notre parti. Pourquoi dès lors nous en octroyer si généreusement quatre ?

Le motif ne se devine que trop. Il faut absolument nous faire entrer dans la grande famille des singes, et, comme notre signalement n'est pas en règle, puisqu'il nous manque une paire de mains, on ne recule pas devant une surcharge, je devrais dire un faux, pour y faciliter notre admission. Cette paire, on nous l'ajoute.

Il est vrai qu'on y met des formes ; ainsi, on ne dit pas brutalement que nous occupons, dans la classe des quadrumanes, la section des bimanés — les mots « quadrumanes » et « bimanés » jureraient trop de se voir accouplés — on a recours à un euphémisme, on dit :

« *L'homme fait partie de l'ordre des PRIMATES.* »

Les « Primates ! » Cette expression est une vraie trouvaille ; elle a le grand mérite de ne signifier aù-

solument rien, tout en ayant l'air de désigner quelque chose¹. Car enfin, où voulez-vous en venir en disant que l'homme *prime* les singes, ses camarades? Vous espérez donc, par cette flagornerie grossière, nous faire accepter pareille mésalliance!

Oui, encore une fois, l'homme est un *animal vertébré-mammifère*. Sous ce rapport, il doit, comme tous les autres animaux de cette division, être classé d'après sa caractéristique. Cette caractéristique, quelle est-elle? Nous la connaissons déjà d'après ce que nous avons dit plus haut du classement des espèces animales : il est BIMANE. Cependant je crois devoir y revenir de nouveau, car c'est là un point sur lequel nous ne saurions être trop fixés.

L'HOMME-ANIMAL A POUR CARACTÉRISTIQUE D'ÊTRE BIMANE.

L'homme étant le seul des animaux de la création qui ait deux mains et qui n'en ait que deux, sa caractéristique, c'est donc d'être BIMANE.

1. Je sais que l'expression de *Primate* a été acceptée par quelques naturalistes éminents; mais elle n'en est pas meilleure pour cela. Qu'on me permette à cet égard une réflexion. Quand un homme d'esprit soutient un paradoxe, ce n'est pas le paradoxe qui gagne en valeur, c'est l'homme d'esprit qui perd de la sienne, et qui finira par la compromettre tout à fait, s'il use un peu trop de ce genre de raisonnement.

Né sortons pas de là. C'est à l'existence de ces deux mains qu'il doit de former une espèce à part.

Puisque telle est l'importance des « mains, » je vais indiquer d'une manière bien nette ce qu'on entend par ce mot dans le langage anatomique.

Un membre qui possède un certain nombre de doigts se pliant d'une façon identique, mais dont un doigt peut être *opposé* aux autres doigts, et amené en contact avec chacun d'eux, ce membre est une main. Le pouce est cette partie de la main qui se plie ainsi dans toutes les directions par rapport aux autres doigts : aussi dit-on qu'il est « opposant. »

Au contraire, un membre terminé par des doigts qui sont tous à un même niveau, et qui se plient dans un même sens, est un pied. Vainement ici vous essaieriez d'opposer le pouce aux autres doigts ; sa direction restera toujours la leur.

Les pieds et les mains offrent donc chacun des CARACTÈRES bien nets et ce sont ces caractères, je ne saurais trop le répéter, qui forment la base du classement de certaines espèces. Ainsi :

Tous les animaux qui ont des pieds et non des mains à l'extrémité de leurs quatre membres sont des QUADRUPÈDES.

Tous les animaux qui ont des mains et non des pieds à l'extrémité de leurs quatre membres sont des QUADRUMANES.

Enfin tous les animaux qui n'ont de mains qu'à leurs deux membres supérieurs sont des BIMANES.

..

Pourquoi dès lors fusionner les bimanés dans l'ordre des quadrumanes? Autant, pendant que vous y êtes, les mettre dans l'ordre des quadrupèdes; ce serait tout aussi vrai et plus original.

Si un officier s'avisait d'inscrire sur la feuille de route d'un de nos jeunes engagés volontaires une mention dans le genre de celle-ci : « Fait partie du 4^e dragons, 6^e chasseurs à pied, » il serait à l'instant mandé par son chef qui lui administrerait une verte semonce, pour lui apprendre à ne point formuler des signalements ridicules, puisqu'on ne peut être à la fois dragon et chasseur à pied, le premier appartenant à la cavalerie, et le second à l'infanterie.

Que cet officier s'excuse de sa bévue, tout pourra s'arranger.

Mais s'il s'avisait, au contraire, de prétendre la justifier, en soutenant, par je ne sais quels raisonnements, qu'on peut être à la fois chasseur à pied et dragon, on s'empressera de le révoquer d'office. Heureux encore si, en guise d'Invalides, on ne le dirige pas vers l'hospice de Charenton!

Pourquoi donc ce qui serait un non-sens dans les cadres de l'armée deviendrait-il une chose rationnelle dans les cadres du Darwinisme? Serait-ce qu'il y aurait deux logiques, l'une à l'usage des gens sérieux et l'autre des illuminés?

Non, encore une fois, puisque le singe a quatre mains et que l'homme n'en a que deux, ils ne peuvent aucunement figurer dans la même classe.

Tant que vous n'aurez pas trouvé le moyen d'ajouter à l'homme deux mains, ou d'en retrancher deux au singe, homme et singe resteront forcément dans deux classes différentes.

Le plus simple raisonnement, le plus vulgaire bon sens, nous conduisent donc forcément à cette conclusion, qui est le contre-pied de celle qu'a donnée Darwin :

L'homme ne saurait être rangé dans la classe des quadrumanes, PUISQU'IL A POUR CARACTÉRISTIQUE D'ÊTRE BIMANE.

PARALLÈLE ENTRE L'HOMME ET LE SINGE.

Nous voilà donc enfin renseignés sur la place que nous occupons parmi les espèces animales. Nous appartenons à l'ordre des BIMANES, ou plutôt nous représentons cet ordre à nous seuls, puisque nous sommes les seuls qui ayons deux mains et qui n'en ayons que deux. C'est là un caractère anatomique indélébile, que nous avons apporté en naissant et que je serais tenté pour cela d'appeler notre « marque de fabrique. »

Ainsi donc, plus de confusion possible avec les singes.

Mais ce n'est pas seulement par le nombre des mains que nous différons de ces animaux ; nous en différons également par la manière dont elles sont

conformées ainsi que par la disposition des membres qui le meuvent.

Nous en différons de plus par d'autres particularités se rattachant soit à la structure de certains organes, soit à leur fonctionnement.

C'est ce que nous allons essayer de faire comprendre par le parallèle nécessairement très-abrégé qui va suivre.

Conformation des mains. — Dans une main régulière, la dernière phalange de chaque doigt possède un ongle à surface plane, ou plutôt légèrement bombée, qui ne recouvre que la partie supérieure de cette phalange et surtout ne se recourbe jamais inférieurement; telle est la disposition de la main de l'homme.

Chez le singe, au contraire, le pouce est à peu près le seul doigt qui possède cette forme; les autres doigts se terminent par des ongles recourbés et pointus: ce sont donc beaucoup moins des ongles que des griffes.

Ainsi la conformation des mains range l'homme dans une catégorie différente de celle du singe.

C'est même par suite de cette disposition privilégiée que, chez l'homme, la main représente un instrument merveilleux qui lui permet d'exécuter les actes les plus difficiles et les plus délicats. Helvetius n'a-t-il pas été jusqu'à dire que « l'homme ne doit qu'à ses mains la supériorité qu'il a sur la bête? » Mais c'est là une exagération ridicule que Galien combattait déjà dans Anaxagore. Voici en effet comment, il y a bientôt dix-huit siècles, s'exprimait

cet homme éminent qui représente, avec Hippocrate, toute la médecine antique :

« La nature a donné au lion ses dents et ses griffes, au taureau ses cornes, au sanglier ses longues défenses saillantes. Quant à l'homme, comme il a reçu la sagesse en partage, la nature, au lieu d'armes, lui a donné des mains qui lui suffisent pour toute espèce d'industrie ; avec lesquelles il se forge des lances, des javelots, des flèches ; avec lesquelles il écrit les lois du gouvernement, dresse des autels aux Dieux et leur érige des statues, rassemble ses réflexions et ses observations, et les perpétue en les écrivant : bienfait auquel la génération d'aujourd'hui doit de pouvoir s'entretenir avec Platon, Aristote, Hippocrate et les autres anciens.

« Mais, ajoute aussitôt Galien avec sa supériorité de vue habituelle, ce n'est pas parce que l'homme a des mains qu'il est l'animal le plus sage, comme le disait Anaxagore, c'est au contraire parce qu'il est le plus sage des animaux que la nature lui a donné des mains, comme Aristote le soutient plus justement. Ce ne sont pas les mains qui ont inventé les arts, c'est la raison ; la raison se sert des mains, comme le musicien de la lyre, comme le maréchal des tenailles et comme l'orateur du larynx. »

Comment, après cette appréciation si belle, mais en même temps si mesurée du rôle réservé à la main de l'homme, oser parler encore de la main du singe et surtout la comparer à la nôtre ?

D'ailleurs, Darwin l'a déclaré en toutes lettres, la main, chez cet animal, est avant tout un *crochet de préhension* destiné à saisir les objets, et non à les façonner; destiné surtout à lui fournir un point d'appui quand il grimpe dans les arbres ou saute de branches en branches. Je ne puis donc qu'opposer ici Darwin à lui-même pour sa propre réfutation.

Disposition des membres. — Les membres auxquels les mains sont attachées ont, de même, chez l'homme, une disposition à part. Ils occupent les deux côtés de la poitrine de manière à se mouvoir dans tous les sens et, par leur mode d'articulation avec l'épaule, il n'est pas un point de tout le corps avec lequel ils ne puissent se mettre en contact pour accomplir les ordres de l'intelligence.

Chez le singe, au contraire, il n'y a réellement de mouvements possibles des membres que ceux de flexion et d'extension. Vainement il tenterait de leur en faire exécuter d'autres; l'emboîtement des surfaces articulaires et l'agencement des liens qui les unissent y mettront obstacle. Ces membres n'étaient donc pas appelés aux mêmes usages que les nôtres, ce qui est un argument de plus contre l'assimilation des deux races.

Station verticale. — Notons également que la « station verticale », c'est-à-dire la faculté de nous tenir droits, est encore particulière à l'homme. C'est qu'il ne faut pas simplement y voir le résultat de l'éducation ou de l'habitude, mais la conséquence

obligée de notre structure anatomique. Il nous manque en effet le ligament dorsal qui soutient, à la manière d'un bras de levier, la tête de tous les animaux destinés à marcher à quatre pattes. Notre tête doit donc se maintenir droite par son propre équilibre, et cet équilibre ne peut être obtenu que si nous nous tenons droits nous-mêmes.

Le singe, au contraire, est pourvu de ce ligament dorsal; il est même chez lui notablement développé. Que faut-il de plus pour prouver que l'attitude horizontale est celle qui lui est naturelle?

Faculté de parler. — Il est un autre caractère qui assure à l'homme une place à part, non-seulement de la classe des singes, mais de toute autre classe, c'est que seul il possède la faculté de parler.

Cette faculté est même tellement inhérente en lui, qu'on n'a jamais rencontré de peuplade, quelque stupide qu'on la suppose, qui n'ait possédé une langue quelconque.

Le singe, au contraire, est **MUET, COMPLÈTEMENT MUET.**

Et même, chose remarquable! lui qui pousse si loin l'instinct d'imitation, il n'arrivera jamais à prononcer ne fût-ce qu'une syllabe. Sous ce rapport, il est inférieur à certains oiseaux, le perroquet, le san-sonnet, la pie¹, qui apprennent à répéter non-seule-

1. Si certains oiseaux parlent, aucun n'a une langue. L'erreur de ceux qui ont attribué un langage aux bêtes est de ne pas distinguer les voix, les cris, les accents *naturels* des animaux, du

ment des mots, mais des bouts de phrases et jusqu'à des phrases tout entières. Il est même inférieur au phoque : n'en avons-nous pas vu qui disaient : « Papa et maman ? »

Le singe NE SAIT PAS DAVANTAGE CHANTER, PAS DAVANTAGE SIFFLER.

Tout son appareil vocal et musical, qui, cependant, *sous le rapport anatomique, est la copie du nôtre*, semble donc frappé d'une sorte d'inertie. Pardon ! j'oubliais qu'il existe des singes HURLEURS, et que même leurs hurlements ont quelque chose qui vous porte affreusement sur les nerfs.

Que répond Darwin à tout cela ? Darwin ! Il soutient, bien entendu, tout l'opposé de ce que nous venons de dire. Il va même jusqu'à prétendre que c'est le singe qui a été notre « Professeur de langues ». Citons ses propres paroles : ce n'est pas un des passages les moins curieux de son livre :

« Quelque animal simien, dit-il, plus sage que les autres, a eu l'idée d'imiter le hurlement d'un animal féroce pour avertir ses semblables du genre de danger qui les menaçait.

« IL Y A DANS UN FAIT DE CE GENRE UN PREMIER PAS VERS LA FORMATION DU LANGAGE ; SA

langage *artificiel*, des signes *arbitraires* de l'homme. Le cri de l'animal peut bien révéler une idée, — tel est, par exemple, le cri plaintif du chien qui *hurle au perdu*, — mais il n'est pas le produit d'une idée, surtout d'une idée réfléchie ; ce n'est là, si je puis ainsi dire, que le « langage du corps. »

VOIX ÉTANT DE PLUS EN PLUS EXERCÉE, LES ORGANES VOCAUX SE SONT RENFORCÉS ET PERFECTIONNÉS. »

Comment trouvez-vous l'explication? Quant à moi, la plume m'en tombe littéralement des mains, et je renonce à pousser plus loin ce parallèle.

QUELQUES VÉRITÉS A L'ADRESSE DES SINGES.

Il résulte des détails qui précèdent, qu'il n'existe entre l'homme et le singe aucun rapprochement possible, soit comme structure organique, soit comme actes fonctionnels.

Et cependant, dans un parallèle à sa manière, Darwin a voulu, prenant pour point de départ les races les plus infimes de l'humanité, et pour aboutissant les groupes les plus élevés de l'espèce simienne, a voulu, dis-je, établir de l'un à l'autre des gradations successives telles que les deux races n'en feraient qu'une.

Mais, ainsi que l'a dit en termes si vrais M. Agassiz, « il lui a fallu, pour arriver à ce semblant de résultat, négliger les grandes différences fondamentales qui font que l'homme, quel que soit son degré de bassesse ou d'infériorité, est un homme, tandis que le singe, quel que soit le rang élevé qu'il occupe en tant que singe, n'est qu'un singe. »

Mais en voilà assez, beaucoup trop même, sur ces affreuses vilaines bêtes.

Oui, ces AFFREUSES VILAINES BÊTES; je répète la phrase et en l'accentuant plus fortement encore. C'est que maintenant que je sais que les singes ne nous sont rien, je n'ai plus de ménagements à garder à leur endroit, et il y a trop longtemps que je me fais violence pour tarder davantage à leur dire carrément leurs vérités.

Ce sont certainement les animaux les plus laids, les plus sales, les plus cyniques, les plus repoussants de la création; ils ne méritent même pas d'être appelés la caricature de l'homme.

De tout leur corps s'échappent une odeur et un essaim de vermine. Conçoit-on qu'à propos de cette vermine, on ait voulu y trouver motif pour vanter leur tendresse à l'égard de leurs enfants? Mais ces parasites qu'ils « épluchent » avec leurs dents et leurs ongles, qu'en font-ils, les malheureux? Ils les mangent!... Ce n'est donc pas chez eux une affaire de sentiment, mais bien de glotonnerie.

On veut aussi qu'ils marchent absolument comme nous; regardez-les plutôt : leur allure lourde et déhanchée n'indique-t-elle pas que ce sont de simples grimpeurs?

Il n'est pas jusqu'à leur attitude droite qu'on n'ait voulu comparer à la nôtre; mais, quand ils se dressent sur leurs pattes de derrière, ils ressemblent tout bonnement à un ours qui fait le beau.

Enfin, pourquoi prétendre que ce sont les seuls, dans toute la série animale, qui nous disputent le noble privilège d'élever vers le ciel l'*os sublime* dont parle le poète? Et les poules?

Qu'il ne soit donc plus question de ces repous-sants quadrumanes, et ne nous occupons désormais que de l'homme.

C'est ainsi qu'en partant je leur fais mes adieux.

DE LA DIVERSITÉ DES RACES HUMAINES.

L'homme, nous le savons, comprend diverses races. Mais ces races peuvent-elles être toutes ramenées à une espèce unique? Tel est l'important problème qui doit maintenant nous occuper. Seulement, avant d'en aborder l'étude, il nous faut dire quelques mots de ces races elles-mêmes.

Les anciens n'avaient à cet égard que des idées aussi bizarres que confuses. Privés des lumières de l'anatomie comparée, qui seule peut donner les éclaircissements voulus, et obligés de s'en rapporter aux récits de voyageurs mal renseignés ou amis du merveilleux, ils n'ont eu le plus souvent à enregistrer que des fables ou des fictions.

Aristote, qui relève quelques erreurs d'Hérodote, en adopte une foule d'autres qui les valent. Il croit,

par exemple, qu'il y a des peuples androgynes ; il va même jusqu'à distinguer, dans ces androgynes, « le sein droit, qui est celui de l'homme, du sein gauche, qui est celui de la femme. » (*Dextra mamma virilis, læva muliebris.*)

Pline parle de peuples qui n'ont qu'un œil, de peuples qui ont les pieds tournés en arrière, etc. ; il parle, sur la foi de Ctesias, de peuples qui, faute de bouches, se nourrissent par l'odorat et la respiration, et même de peuples sans têtes et qui ont les yeux sur les épaules.

Les modernes n'ont mis, d'abord, ni plus de mesure, ni plus de discernement. Ainsi Rondelet, cet excellent mais trop crédule naturaliste, décrit gravement un évêque ou moine marin, « lequel avait, dit-il, sur un corps de poisson, face d'homme, mais rustique et mal gracieuse. »

Ce n'est, à vrai dire, qu'à dater de notre époque que, grâce aux progrès de l'anatomie et aux facilités des voyages, on a pu obtenir les documents voulus pour traiter pertinemment un aussi grave sujet.

Je dis que le sujet est grave. C'est qu'effectivement il soulève tout à la fois une question scientifique et une question religieuse. Si les races humaines constituent autant d'espèces différentes, que devient l'unité de l'homme représentée originellement par Adam, puis plus tard par Noé ? Que deviennent par conséquent les récits bibliques ?

Il est de fait que, lorsqu'on compare nos popula-

tions si fières des produits brillants de leur industrie, avec ces peuplades demi-sauvages, qu'on dirait tenir de la brute, les apparences semblent être contre l'unité de l'homme. Aussi entendez-vous tous les jours nos darwinistes répéter avec Voltaire « *qu'il n'y a qu'un aveugle qui puisse douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois et les Américains, ne soient des races entièrement distinctes.* »

Hé bien! la science est cet aveugle, car elle est parvenue à remonter de ces diverses races au premier homme, avec assez de précision pour pouvoir affirmer que l'humanité tout entière descend d'un père unique.

Sans doute, ces races sont nombreuses, ce qui doit beaucoup compliquer le problème. Et cependant leur classement est plus facile et plus simple qu'on ne serait tout d'abord tenté de le croire. Ainsi, on peut les ramener à trois types principaux: « la CAUCASIQUE, la MONGOLIQUE et l'ÉTHIOPIQUE. »

La Caucasique — c'est celle à laquelle nous appartenons — se distingue par la beauté de l'ovale que forme sa tête, et par la blancheur de sa peau; la Mongolique, par ses pommettes saillantes, son visage plat et sa teinte jaune; l'Éthiopique, par sa tête étroite, son nez écrasé et sa couleur d'ébène.

Entre les deux premières races se trouvent les *Malais* et entre la race caucasique et la race mongolique viennent se placer les *Américains*; mais ni les

uns ni les autres n'offrent de caractères assez précis pour qu'on puisse les ranger dans un cadre à part.

Disons, entre parenthèses, pour n'effaroucher personne, que ces trois divisions des races humaines se trouvent précisément correspondre aux trois fils de Noé, à savoir, Sem, Cham et Japhet.

Ce qui prouve la justesse de cette classification, c'est que l'on y est arrivé par les voies les plus différentes : les naturalistes, Cuvier en tête, par leurs études comparatives sur le règne animal ; les géographes, sur les pas de M. Walkenaer, par leurs recherches sur les communications entre les continents ; les navigateurs, sous la conduite de Dumont-d'Urville et de Freycinet, par l'inspection des traits et des habitudes des différents peuples du globe. Or, tous s'accordent à dire que ces trois divisions de la grande famille humaine ne sont que l'épanouissement d'une unité primitive.

C'est cette unité dont nous allons maintenant entreprendre à notre tour la démonstration.

UNITÉ DE L'HOMME.

Buffon a dit : « L'HOMME BLANC EN EUROPE, NOIR EN AFRIQUE, JAUNE EN ASIE ET ROUGE EN AMÉRIQUE, N'EST QUE LE MÊME HOMME TEINT DE LA COULEUR DU CLIMAT. »

Voilà donc l'unité de l'homme affirmée en termes parfaitement nets. Cette unité du reste est admise aujourd'hui par la très-grande majorité des naturalistes ; M. de Quatrefages, entre autres, en a fait l'objet d'une étude très-complète qui a pour titre : *Unité de l'espèce humaine*, et à laquelle j'ai emprunté plus d'un document. Cependant, je l'ai dit plus haut, la thèse opposée compte également un certain nombre de partisans.

Les objections que l'on oppose à l'unité de l'homme portent sur quatre chefs principaux : la *Couleur de la peau*, la *Forme de la tête*, la *Taille des individus* et les *Obstacles géographiques*.

Il y a enfin une cinquième objection, qui appartient en propre à Darwin ; celle-là porte sur les *Parasites de l'homme*.

Et cependant Darwin déclare ailleurs que « le plus probable est que les nombreux points de ressemblance entre les races humaines sont dus à ce qu'elles descendent d'une forme parentale unique ! »

Comment expliquer cette contradiction ? Peut-être faut-il n'y voir que le désir d'être impartial, en reproduisant les opinions pour et les opinions contre. En tous cas, comme l'école de Darwin admet généralement la pluralité des races, nous réfuterons l'une après l'autre chacune des objections qu'elle fait valoir à l'appui de sa thèse.

Le terrain ainsi déblayé, nous passerons aux preuves directes de l'unité de l'homme.

**OBJECTIONS TIRÉES DE LA COULEUR
DE LA PEAU.**

C'est surtout la couleur noire de la peau qu'on a invoquée contre l'unité de l'homme.

« Qui eût osé croire, s'écrie Pline, à l'existence des Éthiopiens, avant de les avoir vus? » *Quis enim Ethiopos, antequam cerneret, credidit?*

« Lorsque les Portugais, dit à son tour Raynal, ayant dépassé le Niger, trouvèrent des hommes absolument noirs, avec des cheveux crépus, ils doutèrent d'abord s'ils ne devaient pas rétrograder. »

Aujourd'hui encore, nombre de personnes, peu au courant, il est vrai, des données de la science, sont tellement impressionnées par cette étrange coloration de la peau, qu'il leur faut un Adam noir comme il leur faut un Adam blanc. Et cependant, il s'agit ici d'un simple fait physique, dû presque uniquement aux différences de température du climat.

Lorsque la chaleur est excessive, comme au Sénégal et en Guinée, les hommes sont entièrement noirs; lorsqu'elle est un peu moins forte, comme sur les côtes orientales de l'Afrique, les hommes offrent une teinte moins foncée; lorsqu'elle commence à devenir tout à fait supportable, comme en Barbarie, au Mongol, en Arabie, les hommes ne sont que bruns; enfin, lorsqu'elle se rapproche de la

moyenne, comme en Asie et en Europe, les hommes sont blancs.

Ainsi la chaleur est la grande cause qui modifie la couleur des hommes; et, quoiqu'il y ait un nombre presque innombrable de *racés* et *sous-racés* humaines, il n'y a cependant qu'une seule *espèce*; il n'y a qu'un homme.

C'est surtout à ces différences de coloration qu'on peut appliquer le mot si connu de Linné à propos des fleurs; *Nimum ne crede colori*. « Ne croyez pas trop à la couleur. » Effectivement, pas plus chez le noir que chez les autres races à teint plus ou moins foncé, elle ne se rattache à quelques changements dans la disposition anatomique des tissus. Les changements ne portent que sur certaines particularités d'un ordre tout à fait secondaire. Essayons d'en donner la clef.

La peau, considérée dans son ensemble, se compose essentiellement de trois couches : l'épiderme, le derme et le corps muqueux de Malpighi.

L'*épiderme* est cette membrane translucide et mince qui se soulève par l'action de la brûlure ou du vésicatoire, pour former ce qu'on nomme vulgairement une « cloche » ou une « ampoule ».

Le *derme* est ce tégument solide et résistant qu'on appelle le « cuir » chez les animaux, et la « peau », à proprement parler, chez l'homme.

Quant au *corps muqueux de Malpighi*, il est placé entre le derme et l'épiderme, et représente

une continuité de cellules pressées les unes contre les autres, comme les alvéoles d'une ruche, et communiquant entre elles très-librement.

C'est dans ces cellules que se trouve la matière colorante, semi-liquide et étalée en nappe, qu'on appelle *pigmentum*, et c'est dans ce pigmentum que s'opèrent les phénomènes de changements de coloration de la peau.

Puisque telle est l'importance de son rôle, entrons dans quelques détails sur la manière dont il se comporte suivant les différentes races.

Du pigmentum.— Chez le blanc, le pigmentum est presque incolore ou ne présente qu'une légère teinte brunâtre; il se fonce chez les races jaunes et cuivrées, et chez les blancs eux-mêmes, quand ils ont le teint brun; enfin, chez le nègre, il devient d'un noir plus ou moins accentué.

On voit à quoi se réduit ce phénomène de la coloration des races humaines. De l'une à l'autre, il n'y a pas apparition d'organes ou d'éléments organiques nouveaux. Tout réside dans le pigmentum qui, chez toutes, est le même par son siège et sa nature: seulement, à partir d'un terme moyen, il se fonce ou s'affaiblit, et passe d'une nuance à l'autre, de manière à devenir plus ou moins prédominant dans tel de ses éléments.

Mais, dira-t-on, la couleur noire constitue pour le nègre un cachet tout à fait à part, puisqu'elle se perpétue chez lui de génération en génération.

Cela est vrai; ne voyez pas toutefois dans cette transmission un caractère de fixité propre à certaines organisations humaines. C'est tout simplement une affaire d'hérédité, comme on en rencontre tous les jours pour d'autres particularités telles que, par exemple, la couleur des cheveux ou de la barbe, les parents transmettant à leurs enfants la teinte qu'ils ont reçue de leurs aïeux.

Le pigmentum est si peu l'apanage exclusif du nègre, que vous en retrouvez des traces jusque chez l'homme blanc. Ainsi ces grains dits de « beauté, » ces taches de rousseur¹ ou de naissance, ces auréoles brunâtres qui, chez quelques personnes, entourent le mamelon et d'autres régions encore; qu'est-ce donc, sinon une sorte d'échantillon du pigmentum du nègre?

Il est même des points de notre individu où ce pigmentum existe d'une manière aussi constante que chez le nègre, et même est indispensable à l'exercice régulier de l'organe qui en est le siège; cet organe, c'est l'œil.

On sait en effet que l'œil représente une chambre obscure, et que cette obscurité est due à une couche de pigmentum qui tapisse toute sa face intérieure.

1. On sait que les femmes blondes se couvrent facilement de taches de rousseur par l'action des rayons solaires. Le microscope apprend que le phénomène se passe à l'intérieur du pigmentum, lequel se trouve impressionné par la lumière, un peu comme s'impressionne la plaque du photographe.

Que ce pigmentum se décolore, et la vision s'opérera difficilement; c'est ce qui arrive chez l'ALBINO.

Cette décoloration ne reste pas chez lui bornée à l'œil; elle s'étend aux cheveux, aux sourcils, à la barbe et à tout l'ensemble des téguments. Quelquefois elle se montre héréditaire dans certaines familles. On cite même des peuplades entières qui en sont atteintes. En feriez-vous pour cela des races à part? Evidemment non, ces peuplades ayant tout simplement en moins ce que la race nègre a en plus.

— Nous avons attribué la couleur noire du nègre à l'intensité et à l'action continue de la lumière et de la chaleur atmosphériques.

Mais on a fait remarquer qu'il existe dans le Nouveau Monde un continent, voisin de la zone torride, où ne se rencontre pas un seul nègre, la population appartenant à la « race jaune » : d'où on a conclu que l'explication basée sur le pigmentum était ici en défaut.

Je ne nie pas le fait; je conteste seulement les conclusions qu'on a voulu en déduire. Il n'y a pas plus pour la race jaune d'organes nouveaux, qu'il n'y en a pour la race noire, la teinte jaune comme la teinte noire provenant tout simplement d'une différence de ton dans la couleur du pigmentum. Pourquoi maintenant, à latitude égale, sera-t-on jaune en Amérique et noir en Afrique? C'est là l'effet de certaines particularités climatologiques qui ne touchent pas au fond même du débat et qui par conséquent ne doivent pas nous arrêter, d'autant

plus qu'il nous reste à traiter d'autres questions qui s'y rattachent au contraire entièrement.

Changements de couleur de la peau. — On a dit encore : Si réellement le climat exerce une action aussi marquée sur la coloration des races, nous devons voir des phénomènes analogues se reproduire sous nos yeux par le seul fait d'un changement apporté d'une manière continue aux conditions climatologiques originelles.

C'est effectivement ce qui a lieu. Il est constant, par exemple, que des individus de race blanche ont tourné au nègre, par cela seul qu'ils avaient séjourné un certain temps sous un ciel beaucoup plus chaud que leur ciel natal.

Pruner-Bey dit avoir vérifié ce fait sur nombre de personnes. Il cite tout particulièrement le cas des frères d'Abbadie, de M. Schimper et de M. Baroni, à leur retour d'Abyssinie. Lui-même a vu son teint se bronzer, ses cheveux se foncer et devenir bouclés, de clairs et lisses qu'ils étaient habituellement, à la suite d'un séjour de trois années seulement à Tchama en Arabie.

Par contre, le nègre transporté en Europe verra sa teinte caractéristique s'éclaircir, en commençant toujours par les parties les plus saillantes, telles que l'oreille et le nez. Ces changements peuvent aller jusqu'à donner à un individu toutes les apparences d'une race fort différente de la sienne.

C'est surtout en Amérique que ce dernier phéno-

mène s'observe sur une grande échelle. « L'Africain, dit M. Reisset, arrivé dans le nord des États-Unis, perd au bout de peu de temps sa teinte noire pour tourner au grisâtre ; l'enfant, né de nègre et de négresse *purs*, reproduit le type de ses pareils, mais atténués : le teint général de sa peau s'est surtout singulièrement éclairci et le rapproche de plus en plus du blanc. »

Enfin la teinte noire est si peu inhérente à « l'essence » même de l'individu, qu'il pourra se faire qu'en dehors de toute action produite par un changement de climat, la couleur de la peau se modifie spontanément, sans cause appréciable, par le fait d'une sorte de caprice de l'économie. Hammer et Buffon en citent deux cas trop curieux et trop concluants pour que je ne les reproduise pas ici.

Il s'agit d'un jeune nègre et d'une jeune négresse, « *purs sang* ». Tous deux, vers l'âge de quinze ou seize ans, commencèrent à blanchir, le premier à la suite d'un léger accident, la seconde sans cause connue ; les phénomènes furent d'ailleurs à peu près identiques dans les deux cas. Le changement de coloration eut lieu d'une manière progressive. La teinte générale s'affaiblit d'abord, puis des taches blanches apparurent, grandirent peu à peu et envahirent le corps tout entier. Les villosités et les cheveux participèrent à ce changement et devinrent ou blancs ou blonds, là où la peau avait blanchi. Les deux individus conservèrent une santé parfaite,

toutes leurs fonctions continuant à s'exercer très-régulièrement. La peau surtout ne présenta jamais de traces de maladies ; elle était rosée et semblable en tout à celle d'un individu de race blanche.

Hammer et Buffon ont insisté, avec raison, sur ce dernier détail qui prouve qu'il s'agit ici d'une simple affaire de pigmentum, et non d'aucune de ces affections cutanées qui changent la couleur de la peau en s'attaquant au derme.

Changements de couleur de la chevelure. — Nous venons de voir, dans les deux faits ci-dessus, que la chevelure était devenue blonde en même temps que la peau devenait blanche. C'est que la matière colorante des cheveux est une sorte d'huile assez analogue au pigmentum de la peau ; il n'est donc pas étonnant qu'elle ait subi, dans la transformation de nos deux négrellons, les mêmes influences que la peau elle-même.

Nous ferons remarquer, à propos des cheveux du nègre, que c'est bien à tort qu'on a désigné leur apparence crépue par une épithète qui les assimile à la laine de nos troupeaux. Ils ressemblent bien plutôt à du crin crispé, et ne sont en réalité que des cheveux ordinaires, seulement plus gros et plus rudes que les nôtres ; ajoutons qu'ils ont absolument la même composition chimique.

D'ailleurs, ne sait-on pas qu'il y a des personnes, surtout des femmes, dont les cheveux sont tellement ondulés, que cela rappelle la « tignasse » du nègre ?

On remarquait beaucoup, à un des derniers bals de l'Élysée, une jeune Écossaise, notablement belle, à qui sa chevelure, par sa disposition feutrée, donnait l'aspect d'une « négresse blonde ». Et cependant, il ne coulait dans ses veines aucune goutte de sang éthiopien !

— Je terminerai par un rapprochement emprunté au règne végétal que nous savons être régi par les mêmes lois que le règne animal.

La matière colorante du raisin noir est représentée également par une sorte de pigmentum. Or le raisin noir et le raisin blanc ne forment bien réellement qu'une seule et même espèce. Pourquoi en serait-il autrement du nègre et de l'homme blanc ?

OBJECTIONS TIRÉES DE LA FORME DE LA TÊTE.

Mais ce n'est pas seulement par la couleur de la peau, c'est aussi par certaines particularités, rien moins que gracieuses, dans la conformation de la tête, que le nègre diffère du blanc. Ainsi, ce front fuyant, ce nez épaté, ces pommettes saillantes, ces lèvres épaisses, ce bas du visage allongé en museau, tout cela donne à sa physionomie quelque chose de bestial. Mêmes remarques pour la tête de l'Australien, moins la couleur noire. Comment reconnaître dans ce signalement trop fidèle les traits si fins et les lignes

si pures de la race caucasique? Ét cependant, malgré tous ces contrastes, la différence est moindre qu'on ne serait tout d'abord tenté de le croire.

Notons en effet que ce qui nous frappe chez ces populations dégradées, c'est plus encore la réunion de toutes ces laideurs que ces laideurs elles-mêmes, car nous les rencontrons en détail chez les individus de notre propre race. Combien en connaissons-nous, par exemple, qui ont du côté du front, du nez, des pommettes, des lèvres ou du bas du visage, quelque une des *défigurations* que nous avons dit caractériser la tête du nègre et de l'Australien? Seulement, je ne saurais trop faire remarquer que tout ce qui se trouve rassemblé ainsi chez eux à l'état de capital se trouve réparti chez nous à l'état de petite monnaie; mais, en réunissant cette petite monnaie, on reconstruit en entier le capital.

Il ne s'agit donc point ici, et c'est là le nœud de la question, il ne s'agit donc point ici de l'apparition de types nouveaux, mais uniquement de modifications en laid des types naturels.

Comment maintenant ces modifications sont-elles survenues? Comment surtout comprendre qu'elles aient envahi des races tout entières? J'en trouve la cause dans l'action des milieux où les individus se sont trouvés placés. Mais d'abord expliquons-nous sur ce qu'il faut entendre par le mot MILIEU.

Je désigne ainsi, avec M. de Quatrefages, *l'ensemble des conditions ou des influences quel-*

conques, physiques, intellectuelles ou morales, qui peuvent agir sur les corps organisés.

Et pour bien faire comprendre quel genre de milieux a dû agir ainsi sur nos infortunés « capitalistes », je citerai comme spécimen le fait suivant que rapporte le docteur Hall dans son « Introduction » à l'ouvrage de Pickering :

« A la suite des guerres de 1641 et 1689 entre l'Angleterre et l'Irlande, de grandes multitudes d'Irlandais furent chassées des comtés d'Armagh et de Down, dans une région montagneuse qui s'étend à l'est de la baronnie de Flews jusqu'à la mer, et dans les comtés de Leitrim, Sligo et Mayo. Depuis cette époque, ces populations ont eu à subir presque constamment les effets désastreux de la faim et de l'ignorance, ces deux grands agents de dégradation. Aussi les descendants de ces exilés se distinguent-ils aisément des aînés de leur race par les caractères que voici :

« La bouche est entr'ouverte et projetée en avant; les dents sont proéminentes, les gencives saillantes, les mâchoires avancées, le nez déprimé. Tous leurs traits portent l'empreinte de la barbarie; la charpente même du corps a été altérée; la taille a été réduite à cinq pieds deux pouces; le ventre s'est ballonné, les jambes sont devenues cagneuses et les bras ceux d'un avorton. »

Ainsi s'exprime le docteur Hall. Or, toute personne un peu au courant des caractères qui distin-

guent les races humaines aura reconnu, dans cette description, les attributs réunis des populations nègres et des populations australiennes les plus infimes.

L'auteur ajoute : « Tout le monde sait que, dans d'autres parties de l'île, là où la population n'a jamais senti l'influence de ces causes de dégradation, la MÊME RACE fournit des exemples parfaits de beauté et de vigueur physique et morale. »

Voilà, ce me semble, qui doit convaincre les esprits, même les plus prévenus, de l'action qu'exerce l'influence des *milieux* sur les caractères anatomiques des races humaines.

D'où je conclus :

QUE L'ABATARDISSEMENT DES FAMILLES IRLANDAISES, PARQUÉES COMME UN VIL BÉTAIL, DANS UN DISTRICT MISÉRABLE, EST L'IMAGE DE CE QUI A DU ARRIVER, AUX ÉPOQUES PRIMITIVES, A CERTAINES POPULATIONS EXPOSÉES SANS DÉFENSE A DES CLIMATS MEURTRIERS, OU MAL SUSTENIÉES PAR UN SOL NON ENCORE FAÇONNÉ A LA CULTURE.

D'où je conclus encore :

QU'ON PEUT EXPLIQUER PAR L'ACTION CONTINUE DE MILIEUX AUSSI DÉPLORABLES LA FORMATION DE LA RACE NÈGRE ET DE LA RACE AUSTRALIENNE.

— Si l'explication que je viens de donner est la vraie, en plaçant ces populations déshéritées dans le milieu où se sont trouvées, dès le principe, celles qui ont dû à cette circonstance de maintenir intacte

la pureté de leur type, elles devront, en vertu de la « loi du retour », récupérer cette même pureté de type, puisqu'elles en avaient reçu, elles aussi, l'empreinte originelle.

C'est précisément ce qui arrive. Nous allons voir que les traits du nègre, — car c'est toujours lui qu'on prend comme point de comparaison, — nous allons voir que ses traits se modifient, comme s'est modifiée la couleur de sa peau, et qu'il vient un moment où ce n'est plus le même homme.

« M. Lyel a trouvé, dit le docteur Hall, après de nombreuses recherches faites auprès des médecins résidant dans les États à esclaves, et par le témoignage de tous ceux qui ont porté leur attention sur ce sujet, que, SANS AUCUN MÉLANGE DE RACES, *la tête et le corps des nègres placés en contact intime avec les blancs se rapprochent de plus en plus, à chaque génération, de la configuration européenne.* »

« On ne saurait nier, dit également M. Élisée Reclus, les progrès constants des nègres des États-Unis, dans l'échelle sociale ; MÊME SOUS LE RAPPORT PHYSIQUE, ILS TENDENT A SE RAPPROCHER DE LEURS MAÎTRES. *Ils n'ont plus le même type que les nègres d'Afrique : leur peau est rarement d'un noir velouté, bien que presque tous leurs ancêtres aient été achetés sur la côte de Guinée ; ils n'ont pas les pommettes aussi saillantes, les lèvres aussi épaisses, le nez aussi épâté, la laine aussi crépue, la physio-*

nomme aussi bestiale, l'angle facial aussi aigu que leurs frères de l'Ancien monde.

« DANS L'ESPACE DE CENT CINQUANTE ANS, ILS ONT, SOUS LE RAPPORT DE L'APPARENCE EXTÉRIEURE, FRANCHI UN BON QUART DE LA DISTANCE QUI LES SÉPARAIT DES BLANCS. »

Hé quoi ! Par le seul fait des influences du milieu dans lequel ils auront vécu, un siècle et demi leur aura suffi pour franchir le quart de la distance qui les séparait des blancs ! Mais alors il est permis de calculer qu'après une même période de temps répétée trois fois, toute ligne de démarcation aura disparu entre les deux races. Comment soutenir encore que ces deux races ne descendent pas d'un géniteur commun ?

Citons encore un exemple — celui-là emprunté à notre propre race — sur l'influence que subit la configuration de l'homme, par le seul changement d'un climat en un autre climat qui le vaut.

Cunningham avait déjà remarqué qu'en Australie, les caractères du type anglais sont entamés dès la première génération. « C'est au point, écrivait-il, qu'un jeune créole se reconnaît très-facilement d'un individu du même âge né en Angleterre. »

Mais nulle part ce genre d'expérience n'a été fait sur une aussi grande échelle qu'en Amérique ; c'est donc là qu'il nous faut chercher nos preuves.

Le docteur Pruner-Bey, qui est certainement l'homme qui a le mieux étudié ces questions, nous

a donné de l'Européen émigré en Amérique un tableau si fidèle et un exposé si lucide que je ne saurais mieux faire que de le transcrire ici textuellement :

« L'Anglo-Saxon-Américain présente, dit-il, dès la seconde génération, des traits du type indien qui le rapprochent des Lenni-Lenapes, des Iroquois, des Cherokees. Plus tard, le système glandulaire se restreint au minimum de son développement normal; la peau devient sèche comme du cuir; elle perd la chaleur du teint et la rougeur des pieds qui sont remplacées, chez l'homme, par une teinte limoneuse, chez la femme, par une pâleur fade.

« La tête se rapetisse et s'arrondit ou devient pointue; elle se couvre d'une chevelure lisse et foncée de couleur. Le cou s'allonge. On observe un grand développement des pommettes; les fosses temporales sont profondes, les mâchoires massives. Les yeux sont enfoncés dans des cavités très-profondes et assez rapprochés l'un de l'autre; l'iris est foncé, le regard perçant et sauvage. Le corps des os long s'allonge, principalement à l'extrémité supérieure, si bien que la France et l'Angleterre fabriquent pour l'Américain des gants à part dont les doigts sont exceptionnellement allongés. Les cavités de ces os sont très-rétrécies; les ongles prennent facilement une forme allongée et pointue, etc. »

Je ne pousserai pas plus loin ces citations, le passage que nous venons de reproduire faisant voir

parfaitement qu'il s'est opéré chez le colon anglo-saxon une complète métamorphose.

Ainsi donc, il aura suffi d'un simple changement dans les milieux environnants, toutes les autres conditions de la vie sociale restant les mêmes, pour créer une nouvelle race, la race Yankee!

Les polygénistes¹ prétendent-ils également que cette nouvelle race ne fait pas partie de la grande famille humaine ?

OBJECTIONS TIRÉES DES DIFFÉRENCES DE LA TAILLE.

J'ai quelque peine à prendre cette objection au sérieux, tant elle me paraît futile, et cependant il le faut, ne fût-ce qu'à cause de la phrase de Voltaire que nous avons citée, par laquelle il demande que les Lapons soient relégués dans une catégorie à part, à cause de leur petite taille. Voyons donc en quoi cette petitesse de taille peut devenir un argument contre l'unité des races humaines.

Toute variation dans la taille porte nécessairement sur le système osseux qui forme la charpente du corps, par conséquent sur la colonne vertébrale. Or,

1. On appelle *polygénistes* ceux qui admettent la pluralité des espèces humaines, et qui prétendent que les différences qui séparent les divers groupes humains sont primitives.

chez l'homme, *le nombre des vertèbres restant toujours et partout le même*, les différences ne dépendent que de leur plus ou moins grande épaisseur, laquelle épaisseur tient à l'évolution des os par le fait de la croissance. Si, comme cela se voit tous les jours, cette évolution est contrariée par une cause quelconque et que l'homme reste enfant par la taille, devra-t-il pour cela être distrait de la race à laquelle il appartient par le sang pour aller prendre place dans une autre race? Pareille conclusion ne serait pas soutenable.

Je sais bien qu'en parlant de ces différences de taille, on a surtout en vue non pas des individus isolés, mais des populations tout entières. Prenons donc, comme point de comparaison, les deux extrêmes, les Patagons et les Lapons.

La taille des Patagons avait été singulièrement exagérée par les premiers navigateurs. Ainsi Pigafetta, l'historien du voyage de Magellan, ne leur accordait pas moins de treize pieds (4^m,20) de haut. Oviedo, l'historien de celui de Loaysa, se montrait plus généreux encore, il parlait de quatorze et de quinze pieds; mais cette taille s'est très-réduite à mesure que les observations ont été plus précises.

Voici les renseignements qu'Alcide d'Orbigny, qui a séjourné longtemps dans ce pays, nous a donnés sur ces prétendus géants.

Le plus grand Patagon qu'il ait mesuré avait cinq pieds onze pouces (1^m,915). Cinq pieds onze

pouces ! Mais il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'en Patagonie pour observer de semblables phénomènes ; nous en rencontrons tous les jours, à Paris, se promenant tranquillement, comme de simples mortels, sur nos boulevards. La moyenne obtenue par d'Orbigny a été de cinq pieds quatre pouces (1^m,73) : c'est la taille de nos grenadiers.

Les Lapons ont longtemps passé pour être les plus petits de tous les hommes. Capell Brooke, qui est resté tout un hiver parmi eux et a pu en mesurer un grand nombre, a reconnu que leur taille moyenne était de cinq pieds à cinq pieds deux pouces (de 1^m,52 à 1^m,65).

Mais il y a plus petit encore que les Lapons, ce sont les Boschismen. Barrow, dont les mesures ont été prises dans un *kraal* de cent cinquante habitants, a trouvé que l'homme le plus grand n'avait que quatre pieds neuf pouces (1^m,44) ; la moyenne était de quatre pieds six pouces (1^m,31).

En comparant ces chiffres à ceux que nous citons tout à l'heure à propos des Patagons, on trouve que le rapport entre la plus grande taille et la plus petite est représenté par un et trois dixièmes, c'est-à-dire que la première est bien loin d'être double de la seconde. Or, pour peu qu'on se rappelle ce que nous avons dit de l'influence des *milieux*, on comprendra parfaitement ces variations.

Ainsi donc l'objection tirée des différences de la taille n'est pas, à vrai dire, une objection sérieuse.

**OBJECTIONS TIRÉES DES OBSTACLES
GÉOGRAPHIQUES.**

Cette objection paraît tout d'abord beaucoup plus fondée que la précédente. Que n'a-t-on pas dit, en effet, des marais et des montagnes, des forêts et des déserts, comme ayant dû opposer des obstacles insurmontables à la marche et à l'expansion des races primitives?

Oui, sans doute, ce sont là de très-grands obstacles; mais on a oublié dans cette énumération que le plus grand de tous vient bien plutôt de l'homme que de la nature. Est-ce que, sans les Touhareks, on ne sillonnerait pas aujourd'hui avec toute facilité le désert qui sépare l'Algérie du Sénégal? Consultez le martyrologe des voyageurs, et comparez le nombre de ceux qui ont péri de la main de leurs semblables, avec ceux qui sont morts victimes de l'inclémence du climat ou des empêchements du sol, et vous reconnaîtrez que l'homme n'a pas d'ennemi plus redoutable à combattre que lui-même.

Avant donc que l'homme n'eût pénétré sous les diverses latitudes, qui eût arrêté la marche des premiers groupes humains vers telles ou telles contrées, puisque personne n'était là, soit pour leur en barrer le passage, soit pour leur en disputer la possession? La manière dont les colonies modernes ont progressé

et se sont multipliées, est un sûr garant qu'i a dû en être de même dès l'origine des temps. D'ailleurs chacun sait que le besoin de connaître de nouveaux pays et de les assujettir à son empire est un sentiment inné chez l'homme.

Aussi a-t-on insisté plus particulièrement sur les obstacles créés par la présence des mers qui séparent et isolent les continents. On a nié surtout la possibilité du peuplement par migration de l'Océanie et de l'Amérique.

Ce genre d'objection a pu avoir quelque succès aux époques où l'on ne possédait pas de notions géographiques suffisantes sur les voies par lesquelles les continents peuvent communiquer entre eux ; mais il n'en saurait être de même aujourd'hui que, grâce aux progrès de la navigation, ces voies sont si parfaitement connues. Peu de mots vont nous suffire pour le faire comprendre.

Parlons d'abord de l'Océanie.

Océanie. — Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour voir combien l'Asie qui, de l'aveu de tous, a été le berceau de l'humanité, offre de communications faciles avec les îles et les archipels qui couvrent ces régions ; ces îles et ces archipels offrent de même une extrême facilité de passages de l'un à l'autre ; enfin les naturels qui les peuplent présentent tous les mêmes caractères physiques et parlent tous les dialectes de la même langue.

Ne croyez pas non plus qu'en fait de navigation,

ils en fussent restés à l'écorce flottante ou à la pirogue du sauvage. Non. Ils possédaient, lorsque les premiers Européens les visitèrent, des embarcations, je pourrais dire des vaisseaux véritables, dont plusieurs étaient parfaitement appropriés aux lointaines excursions. Ainsi s'expliquent ces luttes, ces guerres, ces invasions de territoires entre insulaires, et jusqu'à ces expéditions sur les rives asiatiques, dont les lieux qui en furent témoins ont conservé la trace et les souvenirs.

Puis, à côté de ces faits généraux, de ces actes prémédités, que de circonstances fortuites ont pu jeter tout à coup sur des terres inhabitées des éléments de population ! Ce seront surtout des courants sous-marins, des tempêtes, des cyclones ou tous autres accidents de mer. Ainsi, par exemple, Maï a retrouvé, douze ans après, trois de ses compagnons qui, partis de Melbourne, avaient franchi à la dérive le détroit de Cook, et avaient été jetés sur les côtes de la Nouvelle-Zélande.

Le peuplement de la Polynésie, par migration venant des rives asiatiques, a donc été tellement dans la nature des choses, qu'il me paraît tout à fait superflu d'entrer sur ce sujet dans plus de développements.

Parlons maintenant de l'Amérique.

Amérique. — Buffon, vers le milieu du dernier siècle, avait déjà signalé combien le passage d'Asie en Amérique était facile par le détroit de Behring.

La connaissance de plus en plus complète des mers polaires et des races qui en peuplent les rives, a confirmé jusqu'à l'évidence cette remarque du grand naturaliste. En effet, le navigateur qui, longeant les îles Aléoutiennes, se rend du Kamtchatka à la presqu'île d'Aliaska, se trouve au centre d'une sorte d'archipel tellement confuse qu'il doit se trouver bien embarrassé pour déterminer la limite des deux continents. Veut-on une preuve de la facilité des communications de l'un à l'autre?

Les Tchouktchis, ces peuples originaires de l'Asie, étaient, de temps immémorial, campés à la fois sur les deux rives opposées du détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique ; IL LEUR A DONC FALLU, A UN MOMENT DONNÉ, PASSER CE DÉTROIT ; une fois franchi, qui les a empêchés de se répandre sur le sol américain, qu'ils venaient d'aborder, et de devenir ainsi le noyau de toute une population?

Les communications de l'une à l'autre rive ont été de tous temps tellement faciles qu'aujourd'hui encore ces mêmes peuples se visitent fréquemment, soit comme relations de bon voisinage, soit pour traiter de leurs affaires, *en usant des mêmes moyens de navigation dont ils se servaient autrefois.*

A lui seul, cet exemple suffit pour montrer comment l'Ancien continent a pu verser dans le Nouveau les éléments d'une partie de la population qui couvre aujourd'hui son vaste sol.

Je dis « une partie de la population ». C'est que

le détroit de Behring n'est pas la seule voie par où l'Amérique ait été accessible aux émigrants.

On a pu y pénétrer également par l'Islande et le Groënland, si tant est surtout que les Danois aient abordé les premiers le sol américain. Il semble résulter en effet des recherches de Rafn que, *dès avant l'an mille de notre ère*¹, le Groënland avait été colonisé par les familles scandinaves qui avaient fui en Islande la tyrannie d'Harald aux Cheveux-d'Or. Or Christophe Colomb n'aborda l'île de San Salvador qu'en 1495.

Enfin, on a découvert récemment dans l'Océan Pacifique un second *gulf stream* qui, passant au sud du Japon, se dirige vers l'Amérique, comme le premier va de Terre-Neuve aux côtes de l'Ancien monde. Le *courant du Tessan*, comme on l'appelle, a donc pu conduire, sur les côtes de la Californie, quelques jonques de navigateurs égarés, comme le *gulf stream* avait jeté sur la plage des Açores ces fruits et ces poutres travaillées, qui avertirent Colomb du voisinage de la terre qu'il cherchait.

Ainsi s'explique comment la Californie aura con-

1. Dans son *Histoire des régions circumpolaires*, M. Frédéric Lacroix cite une bulle du pape Grégoire IV à Ansgarius, datée de 835, où il est question des missions d'Islande et du GROENLAND. Le même auteur rappelle que La Peyrère a signalé une autre bulle, antérieure à l'an 900, où l'Islande et le GROENLAND sont également nommés. C'est que, probablement à cette époque, on ignorait que le Groënland fit partie d'un continent véritable.

couru, aussi bien que le détroit de Behring et le Groënland, au peuplement du Nouveau Monde. Et comme sa population a le teint presque noir, il est probable que les émigrants dont elle descend étaient des nègres océaniens.

Sans doute il est difficile ou même impossible, parmi toutes ces races américaines, d'indiquer la source originaire de chacune. Mais, qu'importe pour l'unité de l'homme, puisque, nous le savons, les changements survenus depuis sont le fait de l'influence des milieux?

— Qu'on me permette ici encore un rapprochement avec les espèces végétales, en prenant de même la vigne pour type. Chacun sait que les ceps, transportés dans d'autres pays, perdent au bout de quelque temps leurs qualités premières, pour prendre celles du « terroir » où ils ont été transplantés. N'est-ce pas un peu l'histoire des émigrations humaines?

OBJECTIONS TIRÉES DE CERTAINS PARASITES DE L'HOMME.

Nous avons dit que cette dernière objection appartient en propre à Darwin ; voici comment il la libelle :

« M. Murray, dit-il, a examiné avec attention les POUX recueillis, dans différents pays, sur les diverses races humaines, et il trouve qu'ils diffèrent, non-seulement par la couleur, mais par la confor-

mation de leurs griffes et de leurs membres. Le chirurgien d'un baleinier lui a assuré, de plus, que, lorsque les poux dont étaient infestés quelques habitants des îles Sandwich s'égarèrent sur le corps des matelots anglais, ils périssaient au bout de trois ou quatre jours. »

Darwin ajoute :

« CE FAIT QUE LES RACES HUMAINES SONT INFESTÉES DE PARASITES QUI PARAISSENT ÊTRE SPÉCIALEMENT DISTINCTS POURRAIT ÊTRE AVANCÉ, AVEC QUELQUE RAISON, COMME UN ARGUMENT ÉTABLISSANT QUE LES RACES ELLES-MÊMES DEVRAIENT AUSSI ÊTRE CONSIDÉRÉES COMME TELLES. »

Voilà le bouquet ! J'ignore ce que Darwin pense dans le fond de l'objection, mais je comprends à merveille qu'il l'ait distinguée entre toutes, comme formant le digne couronnement de la série. Car enfin résumons-nous.

Avoir pour premier ancêtre un asticot, pour aïeul de seconde main une sardine, pour grand-oncle un marsupiau, pour chef de race un singe et pour juge en dernier ressort un pou, que demander de plus ? Aussi m'écrierais-je volontiers avec le poète :

Grâce aux dieux, mon *bonheur* passe mon espérance.

Oui, je te loue, ô ciel ! de ta persévérance.

Mais enfin, pour parler sérieusement, autant du moins qu'on le peut avec toutes ces fantasmagories, que signifie une objection de cette nature ?

Comment ! voilà des parasites qui, étant accoutumés à une peau, s'avisent de vouloir en tâter d'une autre : ce changement de régime ne leur réussit pas : ils meurent. Sans doute, c'est là une fin fort lamentable, et, pour mon compte, je les plains sincèrement. Mais, la question de sentiment mise de côté, en quoi cela prouve-t-il, AVEC QUELQUE RAISON, contre l'unité de notre race ?

Puisque Darwin aime les comparaisons empruntées aux animaux les plus infimes, je vais lui répliquer à mon tour par un exemple de même provenance.

Je prescrivis dernièrement des sangsues à deux jeunes filles, sœurs jumelles, qui s'étaient blessées assez grièvement en tombant ensemble d'une balançoire. Chez l'une, ces annélides « prirent » avec une véritable *furia*, et « ne lâchèrent la peau que quand elles furent gorgées de sang » :

Non missura cutem nisi plena cruoris hirudo.

Chez l'autre, au contraire, elles firent les difficiles, et c'est à peine si elles effleurèrent l'épiderme, *dente superbo*. Cependant, ici encore, la peau semblait offrir toutes les conditions voulues pour les mettre en appétit.

D'après votre manière d'argumenter, non-seulement ces deux jumelles ne seraient pas de la même famille, mais même elles appartiendraient à des espèces animales complètement différentes. Est-ce assez absurde ?

Réellement on ne sait jamais à quoi s'en tenir avec Darwin. C'est l'homme aux surprises. Il survient tout à coup, comme le *Deus ex machina*, pour brusquer et au besoin changer les dénouements.

Maintenant que nous avons réfuté les principales objections qu'on a élevées contre l'unité de l'homme, nous pourrions à la rigueur en rester là, car la réponse à une objection devient un argument en faveur de la théorie contre laquelle elle était dirigée. Mais telle est l'importance du sujet que je ne veux rien omettre de ce qui peut porter la conviction dans les esprits. J'en arrive donc aux preuves directes.

Ces preuves, je les réduis à deux. L'une nous sera fournie par la « Communauté des langues » ; l'autre par la » Fécondité continue des races. »

PREUVES FOURNIES PAR LA COMMUNAUTÉ DES LANGUES.

Si les divers peuples ont formé originairement une seule et même famille, ils ont dû parler une seule et même langue. C'est du reste ce qui ressort des déclarations de la Genèse. « La terre, y est-il dit, n'avait alors qu'une langue et qu'une manière de parler. » (*Erat autem terra labii unius et sermonum eorum-*

dem.) On devra donc retrouver dans les dialectes existants aussi bien que dans les dialectes éteints, certains caractères communs qui rappelleront cette première communauté de langage, indice d'une même origine.

C'est effectivement ce qui a lieu; et ce n'est pas là une des moindres preuves de l'unité de notre race. Du reste, la discussion sur ce point expose d'autant moins à ce qu'on s'égare, qu'on est arrivé à la démonstration du fait, non par des aperçus philosophiques, mais par des constatations positives.

Mais d'abord disons que, d'après les calculs de M. Guillaume de Humboldt, le nombre des langues éteintes ou vivantes, sur la totalité du globe, peut être estimé à HUIT CENT SOIXANTE LANGUES proprement dites, et CINQ MILLE DIALECTES. C'est, comme on le voit, un chiffre fort respectable. Essayons maintenant de nous y reconnaître.

L'affinité universelle des langues, a dit le savant Jules Klaproth, est placée dans un jour si vif que tout le monde doit la considérer comme complètement démontrée.

« Ceci, ajoute-t-il, n'est explicable dans aucune autre hypothèse qu'en admettant que des fragments d'un LANGAGE PRIMITIF existent encore dans toutes les langues de l'Ancien et du Nouveau monde. »

Telles sont également les conclusions auxquelles est arrivé M. Alexandre de Humboldt. « Quelque isolés, dit-il, que certains langages puissent d'abord

paraître, quelque singuliers que soient leurs caprices et leurs idiomes, *tous ont une analogie entre eux qui rappelle une ORIGINE COMMUNE.* »

M. Balbi, le savant auteur de l'*Atlas ethnographique du globe*, a dit de son côté : « La conclusion à laquelle nous ont conduit nos recherches sur la classification ethnographique des peuples peut être ramenée à ceci : que nous trouvons justement dans l'Ancien monde, où Moïse nous représente l'origine des sociétés et le berceau de tous les peuples de la terre, les *trois classes auxquelles le célèbre baron de Humboldt pense que l'on peut réduire les formes grammaticales de l'étonnante variété des peuples connus.* »

M. Balbi ajoute : « CES TROIS CLASSES A LEUR TOUR SE FUSIONNENT DANS UNE MÊME LANGUE, L'HÉBREU, QU'ON PEUT DÈS LORS REGARDER COMME LA LANGUE-MÈRE.

Et il remarque à ce propos que, plus les peuples sont isolés et sauvages, plus cette connexité est frappante, tandis que plus les peuples se civilisent, plus cette connexité s'affaiblit et se perd. »

Enfin MM. Abel de Rémusat et de Paravey, à force de recherches et de rapprochements, découvrirent que « l'écriture chinoise hiéroglyphique, surtout l'ancien caractère, a une foule de traits de ressemblance avec les hiéroglyphes d'Égypte et même avec l'écriture cunéiforme babylonienne ; » ils trouvèrent de plus que « la langue chinoise contient un grand

nombre de mots de langues sémitiques; » d'où ils en vinrent à la conclusion que voici :

« *Les langues écrites comme les langues parlées décèlent toutes une même origine.* »

Nous sommes donc en droit de conclure, de notre côté, que CETTE UNITÉ D'ORIGINE DE TOUTES LES LANGUES ¹ PROUVE INCONTESTABLEMENT L'UNITÉ D'ORIGINE DES DIVERSES RACES HUMAINES.

PREUVES FOURNIES PAR LA FÉCONDITÉ CONTINUE DES RACES.

Nous avons dit, en traitant des ESPÈCES et des RACES, que ce qui caractérise « l'espèce », c'est la propriété qu'ont les « races » qui en émanent de se croiser entre elles et de donner ainsi naissance à des produits indéfiniment féconds.

1. Cette unité d'origine des langues explique, en partie, par leur unité de type, la faculté merveilleuse que possédait le cardinal Mezzofante de les parler toutes. J'ai beaucoup connu Son Éminence à Rome en 1843. C'était sous le pontificat de Grégoire XVI. — Le pape alors était libre, et son pouvoir respecté à l'égal de sa personne...! — Comme le Saint-Père aimait beaucoup à faire briller les « talents » du cardinal, il voulait qu'il se tint à ses côtés dans les grandes réceptions du Vatican, et alors avait lieu la petite scène que voici : chaque diplomate, après avoir été saluer Sa Sainteté, abordait le cardinal et lui adressait quelques paroles dans la langue de son pays. Celui-ci répliquait de suite dans la même langue, et cela avec une spontanéité parfaite et sans le moindre accent.

Ces caractères, nous les retrouvons intégralement chez l'homme, ainsi que le prouvent les mariages entre divers peuples. Écoutez Buffon :

« Lorsque, dit-il, après des siècles écoulés, des continents traversés, et des générations déjà modifiées par l'influence des différentes terres, l'homme a voulu s'habituer dans des climats extrêmes, et peupler les sables du midi et les glaces du nord, les changements sont devenus si grands et si sensibles, qu'il y aurait lieu de croire que le Nègre, le Lapon et le Blanc forment des espèces différentes.

« MAIS ON S'EST ASSURÉ QUE CE BLANC, CE LAPON ET CE NÈGRE, SI DISSEMBLANTS ENTRE EUX, PEUVENT CEPENDANT S'UNIR ENSEMBLE ET PROPAGER EN COMMUN LA GRANDE ET UNIQUE FAMILLE DE NOTRE GENRE HUMAIN.

« IL EST DONC CERTAIN QUE TOUS NE FONT QUE LE MÊME HOMME. »

Buffon reproduit cette même pensée ailleurs en termes non moins excellents :

« Si, dit-il, le Nègre et le Blanc ne pouvaient produire ensemble, si même leur production demeurerait inféconde, si le mulâtre était un vrai mulet, il y aurait alors deux espèces bien distinctes ; le Nègre serait à l'homme ce que l'âne est au cheval ; ou plutôt, si le Blanc était homme, le Nègre ne serait plus homme ; ce serait un animal à part comme le singe, et nous serions en droit de penser que le Blanc et le Nègre n'auraient point une origine com-

munc. *Mais cette supposition même est démentie par le fait.*

« PUISQUE TOUS LES HOMMES PEUVENT COMMUNIQUER ET PRODUIRE ENSEMBLE, TOUS LES HOMMES VIENNENT DE LA MÊME SOUCHE ET SONT DE LA MÊME FAMILLE. »

Ainsi nous pouvons regarder cômme un fait parfaitement acquis à la science que, non seulement l'homme forme une espèce à part, mais que cette espèce est une, en ce sens que les diverses races dont elle se compose contractent entre elles des unions indéfiniment fécondes.

Je dirai plus. Il importe dans l'intérêt des races elles-mêmes que ces unions, loin de rester confinées entre elles, soient le plus variées que possible, les « produits, » pour me servir des termes techniques, n'en devant être que meilleurs.

Voyez la population parisienne : on la cite avec raison, surtout pour ce qui est de l'élégance des formes¹, comme un type à part. C'est que rien n'est rare comme un Parisien pur sang, je veux dire, né d'un père et d'une mère de Paris; presque toujours l'un des deux est originaire de la Province ou de l'Étranger.

Citons, par opposition, les *Grands* d'Espagne. Ce

1. Ceci est si vrai que le compliment le plus flatteur que vous puissiez adresser à une jeune fille ou à une jeune femme qui n'est pas de Paris, c'est de lui dire « qu'on la prendrait pour une Parisienne. »

terme forme même une sorte d'antiphrase, car ceux qu'il désigne ainsi, loin d'être « grands, » sont presque tous au contraire d'une taille assez petite. C'est que, de temps immémorial, la noblesse espagnole s'est mariée entre elle, ce qui a créé entre chaque famille une sorte de parenté. Or, on sait quels inconvénients sont attachés, en général, aux unions de ce genre.

Aussi la loi religieuse qui interdit le mariage entre parents très-proches, ne repose-t-elle pas seulement sur de hautes considérations morales ; elle est d'accord également avec les enseignements d'une saine physiologie.

En résumé donc :

LA FÉCONDITÉ CONTINUE ENTRE LES DIVERSES RACES HUMAINES CONSTITUE LE PLUS PUISSANT ARGUMENT EN FAVEUR DE L'UNITÉ DE L'HOMME.

DES FACULTÉS INTELLECTUELLES DES DIVERSES ESPÈCES ANIMALES.

Darwin ne s'est pas occupé seulement de la structure corporelle des animaux, comparée à celle de l'homme, il a fait le même travail pour leurs facultés intellectuelles, et cela avec une adresse de rapprochements qui dénote réellement chez lui le génie du paradoxe. Voici en définitive à quelles conclusions il est arrivé :

« IL N'Y A AUCUNE DIFFÉRENCE FONDAMENTALE ENTRE L'HOMME ET LES MAMMIFÈRES LES PLUS ÉLEVÉS AU POINT DE VUE DE LEURS FACULTÉS MENTALES. »

Ainsi, d'après Darwin, homme et animal, nous ne faisons qu'un sous le rapport intellectuel. Prenons-en acte; seulement avant de discuter ce qui en est, commençons par être bien fixés sur ce qu'il faut entendre par « FACULTÉS MENTALES. »

On désigne ainsi deux attributs primitifs, l'*instinct* et l'*intelligence*; mais, tout primitifs qu'ils sont, l'opposition la plus complète les sépare.

Tout dans « l'instinct » est aveugle, nécessaire et invariable : tout, dans « l'intelligence, » est électif, conditionnel et modifiable.

Tout dans « l'instinct » est inné, tout y est fatal; tout dans « l'intelligence » résulte de l'expérience et de l'instruction; tout y est libre.

Enfin tout dans « l'instinct » est personnel et limité, tandis que tout dans « l'intelligence » est général et perfectible.

Mais quittons ce langage abstrait qui n'est pas dans nos habitudes, et qui d'ailleurs aurait besoin de commentaires pour être compris. Arrivons donc de suite aux exemples : ils valent mieux que le meilleur des commentaires.

Nous étudierons d'abord l'*Instinct* et l'*Intelligence des Animaux*, puis l'*Instinct* et l'*Intelligence de l'Homme*.

INSTINCT ET INTELLIGENCE DES ANIMAUX.

Tant que ces deux facultés restèrent confondues dans l'esprit des naturalistes, tout, dans les actions des animaux, était obscur et contradictoire. Parmi ces actions, les unes montraient l'homme supérieur à la brute, et les autres semblaient faire passer la supériorité du côté de la brute, au détriment de l'homme. De là des discussions interminables.

Au contraire, en prenant pour point de départ la distinction qui sépare les actions aveugles et nécessaires des actions électives et conditionnelles, je veux dire l'*instinct* de l'*intelligence*, tout désaccord cesse; la clarté succède à la confusion. C'est ce qu'il nous sera facile de démontrer.

Parlons d'abord de « l'Instinct ».

De l'Instinct. — On ne saurait nier que la plupart des animaux ne soient avertis, par une sorte d'intuition naturelle, des besoins du moment et des nécessités de l'avenir; c'est cette intuition naturelle qu'on appelle « instinct. »

Qui ne sait que les petits canards, au sortir de l'œuf, se précipitent vers l'eau, comme étant leur élément, et que le petit poulain, à peine né, va saisir le mamelon de sa mère?

Citons deux autres exemples bien moins connus,

mais peut-être plus frappants encore de ce que peut l'instinct.

Les *Nécrophores*, quand elles ont pondu leurs œufs, vont chercher de la chair morte et la placent tout à côté, afin que leurs petits, à peine éclos, trouvent leur nourriture toute prête; quelquefois même elles pondent leurs œufs dans les cadavres eux-mêmes. Qui donc a pu leur apprendre que le seul aliment qui convienne à leur progéniture est la chair putréfiée?

Les *Pompiles* offrent, en fait de prévoyance, quelque chose de plus merveilleux encore. Ainsi, tout carnivores qu'elles sont, elles savent — comment le savent-elles? — que leurs petits seront au contraire herbivores, en naissant; aussi disposent-elles, avant de mourir, car il n'est pas dans leur destinée de jamais les connaître, toute une provision de fourrages à leur portée.

— Passons maintenant à un autre ordre d'animaux. Ceux-là, doués peut-être d'une prescience moins raffinée, se distinguent surtout par la difficulté et la perfection de leurs actes instinctifs.

L'oiseau devine qu'il a besoin d'un nid, et ce nid sera une merveille, par le choix et la combinaison des matériaux qu'il y fera entrer.

Le castor devine qu'il a besoin d'une cabane, et cette cabane sera une merveille, par les connaissances profondes en architecture qu'il déploiera pour sa construction.

Enfin l'araignée devine qu'elle a besoin d'une toile, et cette toile sera une merveille également, tant par son tissage que par sa réussite qui est de servir de piège.

Voilà donc des facultés qui révèlent chez ceux qui les possèdent une grande dose d'intelligence. Et cependant cette intelligence, nous l'appelons INSTINCT. Pourquoi?

C'est que, quelque parfaits que soient les actes qui en sont l'expression, l'animal ne les a ni appris, ni calculés, ni prévus. Il en a apporté le germe en naissant, comme il a apporté le germe de son développement physique ultérieur; puis il les a exécutés machinalement. La preuve, c'est que l'oiseau ne saurait faire autre chose que son nid, le castor, autre chose que sa cabane, l'araignée, autre chose que sa toile. Ainsi l'ont voulu leurs destinées : *sic volvere fata*.

On ne saurait donc mieux comparer les animaux, accomplissant ainsi leurs actes instinctifs, qu'à une montre qui dévide régulièrement sa chaîne, mais dont une main puissante, celle du Créateur, avait, longtemps d'avance, disposé les ressorts:

Autre remarque. L'instinct ne constitue pas seulement une propension innée à faire certaines choses, toujours les mêmes : il représente quelquefois aussi une force intermittente à laquelle l'animal n'obéit qu'à certains moments.

Voyez l'hirondelle en captivité. Vous aurez beau

la séquestrer à l'intérieur des appartements, loin par conséquent des cris de ses camarades et des variations atmosphériques du dehors, toutes choses qui pourraient l'avertir, elle n'en éprouve pas moins, à l'époque habituelle des départs, une agitation fébrile toute particulière : elle se démène dans sa cage, cherche une issue, et, n'en trouvant pas, se précipite sur les barreaux avec assez de violence pour s'arracher les plumes et se mettre la poitrine tout en sang.

Le même phénomène s'observe, à un degré plus ou moins prononcé, chez tous les autres oiseaux migrants.

Tel est l'instinct. Parlons maintenant de « l'intelligence. »

De l'Intelligence. — L'intelligence, avons-nous dit, diffère de l'instinct en ce que c'est une faculté réfléchie.

Il peut se faire qu'elle vienne s'ajouter simplement à tel acte qui, dans le principe, avait été le produit de l'instinct. Ainsi, nous avons parlé de l'araignée, « dont la toile, suivant l'expression de Reimarus, est le modèle des rayons qui partent d'un centre. » Si je déchire cette toile, l'araignée la répare : mais elle ne la répare qu'à l'endroit déchiré, et ne touche point au reste. Il y a donc dans l'araignée l'instinct machinal qui fait la toile, puis intervient l'intelligence qui l'avertit de l'endroit à réparer, ainsi que de la nature de la réparation.

Mais l'intelligence peut s'exercer d'une manière complètement indépendante de l'instinct. Elle se traduit alors par des actes spontanés, qui indiquent chez l'animal une impressionnabilité comparable à la nôtre, et où nous retrouvons parfois nos sentiments et jusqu'à nos passions. Citons au hasard quelques exemples.

Les animaux aiment.

Je ne parle pas de ces attachements naturels entre individus de même espèce et surtout de sexe différent : je parle de ces liaisons fortuites qui ne reconnaissent d'autres causes que de mutuelles sympathies. On a vu longtemps au Jardin des plantes une girafe et un chien qui étaient devenus amis inséparables ; la nuit comme le jour, ils vivaient côte à côte dans la même loge : la girafe surtout témoignait à son compagnon une tendresse excessive ; éloignait-on celui-ci, elle devenait triste, et, si son absence se prolongeait davantage, elle en perdait l'appétit et le sommeil.

Les animaux haïssent.

Attachez deux chevaux l'un à côté de l'autre dans la même écurie ; eussent-ils tous les deux un excellent caractère, il pourra se faire que, par incompatibilité d'humeur, ils se querelleront, et bientôt, si vous n'intervenez, ils en arriveront aux ruades et aux morsures.

Les animaux sont reconnaissants.

Qui ne connaît l'histoire d'Androclès épargné, au

milieu du cirque, par un lion qui, prêt à le dévorer, s'arrête tout d'un coup et se roule à ses pieds? C'est qu'il a reconnu en lui le bienfaiteur qui l'avait débarrassé autrefois d'une épine et d'un abcès dans les déserts de la Nubie.

Les animaux se vengent.

Demandez-le plutôt à ces charretiers sauvages et stupides qui s'acharnent à maltraiter de pauvres bêtes; plus d'un a payé bien chèrement son ignoble brutalité, et ce n'est pas moi, en pareil cas, qui prendrai parti pour l'homme.

Enfin les animaux sont sensibles à la louange.

« Tel, dit Ovide, est l'oiseau de Junon (*le paon*). Si vous vantez son plumage, il l'étale avec orgueil; si vous le regardez en silence, il en cache les trésors » :

*Laudatas ostentat avis Junonia pennas;
Si tacitus spectes, illa recundet opes.*

« Et le coursier, continue le même poète, combien, dans la lutte des chars, il aime les applaudissements donnés à sa crinière bien peignée et à sa fière encolure! »

*Quadrupedes, inter rapidi certamina currûs,
Depexæque jubæ plausaque colla juvant.*

— Ainsi donc l'animal ne possède pas seulement la faculté automatique appelée instinct: il possède de plus la faculté réfléchie appelée intelligence.

Mais c'est surtout sous l'influence de la domesticité, c'est-à-dire de sa cohabitation avec l'homme, que l'animal atteint le plus haut développement de ce que je serais tenté de nommer les dons de l'esprit et du cœur.

Voyez le chien d'arrêt. A peine il a flairé le gibier, qu'il hésite, ralentit le pas, regarde anxieusement autour de lui, rampe plutôt qu'il ne marche, puis enfin darde vers sa proie un œil immobile et profond qui a quelque chose de fascinateur. Parfois même il détourne doucement la tête vers son maître, et lui fait un signe qui veut dire : « C'est là ! »

Voyez le chien de berger. Quelle sollicitude et, en même temps, quel tact il déploie dans la surveillance du troupeau confié à ses soins ! Toujours sur le qui-vive, il le fait stationner sur les places autorisées, en l'éloignant impitoyablement des pacages interdits, et cela avec une sûreté de coup d'œil qui jamais n'est en défaut.

Parlerai-je du chien de garde ? Sentinelle vigilante, il avertira de l'approche de l'ennemi et de l'imminence du danger par des aboiements formidables. Vainement vous tenterez d'acheter son silence par quelques friandises ; il n'y touchera même pas ¹. Par

1. Je sais que Cerbère se laissa corrompre par le gâteau composé de miel et de substances soporifiques que lui fit jeter Énée

*Melle soporatum et medicatis frugibus offam
Objecit....*

Ce gâteau, il l'engloutit dans sa triple gueule (*tria guttura*)

contre, du plus loin qu'il flairera son maître ou même qu'il l'entendra, — car il le reconnaît rien qu'à son pas, — il saluera sa bienvenue par des grognements carressants.

Enfin, comment ne rien dire du chien de l'aveugle? Et cependant Buffon l'a oublié; d'où on a conclu, non sans raison peut-être, qu'il avait plus de style que de cœur. C'est que, de tous les êtres de la création, c'est celui qui a le plus de droits à notre sympathie, j'allais dire à nos respects, par la manière si délicate et si parfaite avec laquelle il remplit sa touchante mission.

Examinez sa démarche. Elle est lente, mesurée, interrompue par de petites poses, pour que l'infortuné dont il s'est fait le protecteur et le guide ait le temps de s'orienter et de reprendre haleine. Avec quel soin il évite les moindres obstacles du chemin et jusqu'aux plus petites inégalités du sol! Avec quelles précautions il traverse les rues et les carrefours! C'est qu'il faut qu'il prévienne tout choc, tout faux pas, toute rencontre.

Il n'est pas jusqu'à l'expression suppliante de son regard qui ne soit un appel fait à votre pitié pour que vous laissiez tomber quelque menue monnaie

pandens), puis s'endormit dans son antre, ce qui permit au héros troyen de franchir les sombres bords. Mais Cerbère, avec ses trois têtes, n'appartenait pas plus à notre race canine que le singe, avec ses quatre mains, n'appartient à notre race humaine. L'honneur de nos chiens de garde reste donc parfaitement sauf.

dans la sébile qu'il vous tend d'une manière si humble.

Mais ce n'est pas tout. Que son maître vienne à succomber, qui vous dit qu'il aura le courage de lui survivre? Oh! oui, c'est là de l'intelligence, et de l'intelligence puisée aux meilleures sources.

Mais je n'en finirais pas, si je voulais énumérer tous les actes de dévouement ou d'affection que ce noble animal nous prodigue, en échange trop souvent des plus mauvais traitements.

Le chien de Terre-Neuve se noiera plutôt que de ne pas arracher à la mort l'individu qui se noie; le chien du mont Saint-Bernard restera plutôt enseveli sous la neige que de ne pas en retirer le voyageur qu'a englouti la chute d'une avalanche; enfin, qui n'a présent à la pensée l'émouvant épisode du chien d'Ulysse, reconnaissant son maître bien que méconnaissable pour tous?

N'est-ce pas Charlet qui a dit ce mot piquant que « ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien? » Il est de fait que le chien, à certains égards, vaut infiniment mieux que l'homme; ainsi ce n'est jamais lui qui trahira son bienfaiteur parce que la fortune l'aura trahi, ou qui déchirera la main qu'il caressait la veille.

On comprend donc que ce soit le chien que j'aie choisi comme type des animaux domestiques qui ont reçu l'intelligence en partage. Il en est d'autres toutefois parmi ceux-ci, qui mériteraient de

même une mention à part; tel est le cheval, tel est surtout l'éléphant.

— Nous avons dit que c'est principalement par la domesticité que l'intelligence des animaux se développe. On se demandera sans doute pourquoi certaines espèces sont, seules, devenues domestiques, au milieu de tant d'autres demeurées sauvages.

Les naturalistes, jusque dans ces derniers temps, s'étaient peu occupés de la domesticité des animaux; ils n'y voyaient qu'un effet de la puissance de l'homme sur les bêtes. Mais cette puissance ne suffit pas pour expliquer cette domesticité. Il y a une autre cause; c'est celle-ci :

La domesticité des animaux naît de leur sociabilité.

Il n'est pas une seule espèce, en effet, devenue domestique, qui, naturellement, ne vive en *société*, et, de tant d'espèces *solitaires* que l'homme n'aurait pas eu sans doute moins d'intérêt à s'associer, il n'en est pas une seule qui soit devenue domestique.

Citons quelques exemples, pris de préférence parmi les mammifères, puisque c'est la classe à laquelle nous appartenons.

Le cheval, devenu par la domesticité l'associé de l'homme, l'est naturellement de tous les animaux de son espèce. Ainsi les chevaux sauvages vont par troupes; ils ont un chef qui marche à leur tête, qu'ils suivent avec confiance et qui leur donne le signal de la fuite ou du combat.

La même remarque s'applique à l'éléphant qui pousse plus loin encore le sentiment de la discipline et de l'obéissance à son chef.

Le bœuf vit de même en société. Ne sait-on pas que c'est par milliers que, divisé par groupes, il peuple les savanes de Buenos-Ayres?

Et le mouton, quel animal plus sociable? Il nous suit aussi servilement qu'il suit le troupeau au milieu duquel il est né. C'est qu'il ne voit dans l'homme, pour nous servir d'une expression ingénieuse de F. Cuvier, que le *chef de sa troupe*.

Cette expression va même nous donner la clef de la théorie de la domesticité des animaux.

L'homme n'est, pour les animaux domestiques, qu'un membre de la société; tout son art se réduit à se faire accepter par eux comme associé; car, une fois devenu leur associé, il devient leur chef, leur étant aussi supérieur qu'il l'est par son intelligence.

Tous nos animaux domestiques sont donc, de leur nature, des animaux sociables.

Le chat semble, au premier coup d'œil, faire une exception, car l'espèce chat est solitaire. Mais le chat est-il réellement un animal domestique? Il vit auprès de nous, mais s'associe-t-il à nous?

« Les chats, a dit Buffon, quoique habitants de nos maisons, ne sont pas entièrement domestiques, et les mieux apprivoisés n'en sont pas plus asservis. »

Il y a dans l'opposition de ces deux mots, *appri-*

voisés et *asservis*, le germe d'une vérité importante sur laquelle je vais m'expliquer, car elle n'est peut-être pas généralement bien comprise.

L'homme peut, en effet, *apprivoiser* jusqu'aux espèces les plus solitaires et les plus féroces¹. Il apprivoise l'ours, le lion, le tigre; les anciens, qui faisaient tout par un vain luxe, ont eu des chars traînés par des tigres et des panthères. On voit tous les jours des ours qui obéissent à leurs maîtres, qui se plient à des exercices et même déploient certaine adresse. Et cependant aucune espèce solitaire, quelque facile qu'elle soit à apprivoiser, n'a pu être *asservie*, en ce sens qu'elle n'a jamais donné de race domestique.

C'est qu'une habitude n'est pas un instinct. C'est par habitude qu'un animal s'apprivoise, et c'est par instinct qu'il est sociable. L'intelligence, toutefois, joue encore ici un rôle important. Ainsi, moins l'animal est intelligent, moins il est facile à apprivoiser et, par suite, plus il conserve de sa férocité naturelle. C'est ce qui explique ce mot d'un gardien

1. L'homme n'a qu'un petit nombre de moyens pour agir sur les animaux. La faim est le premier de ces moyens, et l'un des plus puissants; c'est par la faim qu'on soumet les jeunes chevaux élevés dans l'indépendance. La veille forcée est un moyen plus puissant encore; nul n'abat plus l'énergie de l'animal et par conséquent ne le dispose plus sûrement à l'obéissance que la privation du sommeil. Par la faim, par la veille forcée, l'homme excite ainsi les besoins de l'animal; mais il ne les excite que pour les satisfaire. Ce n'est en effet que là ou commence le bienfait de notre part, que commence réellement notre empire.

du Jardin des Plantes à qui on demandait pourquoi, entrant si facilement dans les loges du lion et du tigre, il ne pénétrait jamais dans celle de l'ours blanc : « C'est que, dit-il, il est trop bête. »

Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur l'instinct et l'intelligence des animaux, car je crois en avoir dit assez pour que Darwin ne m'accuse pas d'avoir amoindri ou dissimulé ces facultés pour faire ressortir davantage la prééminence de l'homme. Je me suis simplement attaché, comme toujours, à rester dans les limites de ce qu'apprend l'observation.

Parlons maintenant de l'instinct et de l'intelligence de l'homme.

INSTINCT ET INTELLIGENCE DE L'HOMME.

L'homme, lui aussi, a des instincts, mais à un degré bien moindre que l'animal; c'est que, suivant la remarque de Cuvier, « l'instinct existe en raison inverse du développement de l'intelligence ».

Le premier acte de l'enfant qui vient de naître est un acte instinctif. Ainsi il allonge *instinctivement* les lèvres pour saisir le mamelon qui doit l'alimenter, et même il leur fait exécuter de petits mouvements de succion. Malheureusement — et c'est là un triste début pour son entrée dans la vie — malheureuse-

ment le sein qu'il rencontre est rarement le sein maternel.

Plus tard, l'homme manifeste d'autres instincts. Celui qui, à notre époque, domine tous les autres, c'est l'instinct de la popularité; ainsi le poète désertera les muses, l'avocat le barreau et le médecin ses malades, pour venir mendier les faveurs de la foule et en faire, trop souvent, hélas! l'usage que chacun sait.

Combien il est mieux inspiré celui qui, comme l'a dit Horace, « sait vivre content de la destinée que sa vocation ou les circonstances lui ont faite » :

..... *Quam sibi sortem,
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illa
Contentus vivit.....*

Si surtout ses goûts et son éducation littéraire le portent vers l'étude des sciences, quel champ plus vaste ouvert à ses hautes facultés! Où trouver des jouissances et plus vives et plus pures?

C'est que l'homme n'est pas seulement, par son intelligence, le roi de tout ce qui respire, il possède de plus, par son génie, le pouvoir d'asservir à ses volontés et à ses caprices les forces de la matière, et de dompter jusqu'aux éléments eux-mêmes.

Contemplons-le un instant au milieu de ce que je serais tenté d'appeler le « rayonnement de sa puissance ».

La mécanique lui ouvre, à travers les isthmes et

les montagnes, des chemins interdits jusqu'alors au commerce du monde.

La physique transporte sa pensée, sur les ailes de l'électricité, d'un hémisphère à l'autre, avec la rapidité de la foudre ; il est vrai que l'électricité n'est autre que la foudre elle-même, rendue docile et intelligente.

La chimie, pénétrant jusque dans l'essence même des choses, lui montre les plantes préparant, sous l'influence du soleil, les aliments des animaux, et la destruction des animaux restituant plus tard aux plantes les principes dont elles se nourrissent.

Grâce à la vapeur, il fend les eaux avec la même aisance qu'il sillonne la terre ferme, et les aérostats lui permettent de s'élever à des hauteurs telles que l'aigle lui-même ne saurait l'y suivre.

Parlerai-je du microscope qui lui a révélé l'existence de myriades d'êtres vivants que leur extrême petitesse semblait devoir, à tout jamais, soustraire à ses regards ?

Nommerai-je le télescope qui a fait briller à ses yeux tout un monde d'astres nouveaux, perdus dans les espaces, et gravitant jusque dans les profondeurs de l'infini ?

Le télescope surtout a quelque chose qui vous jette dans un ravissement voisin de l'extase. Il semble que l'âme, à mesure qu'elle s'élève dans ces régions éthérées, devient plus apte à sonder les mystères de la création. Ainsi ces globes immenses qui rou-

lent au-dessus de nos têtes, nous en calculons les dimensions, la distance, la marche, le poids ; nous arrivons même, à l'aide de cette merveilleuse découverte qu'on appelle « l'analyse spectrale¹ », à en reconnaître la composition ; enfin, par un véritable don de seconde vue, nous annonçons des centaines, des milliers d'années d'avance, que tel phénomène céleste se manifesterait tel jour, dans tel lieu et à telle fraction de seconde. Or, jamais le phénomène ne manque au rendez-vous fixé par l'astronome : témoin le dernier « Passage de Vénus ».

Ainsi, Dieu, se souvenant que l'homme a été fait à son image et qu'il l'a animé de son souffle, a voulu qu'il partageât avec lui quelques-uns de ses attributs. Il lui permet même de l'approcher de si près, qu'on serait tenté de croire que, renouvelant en sa faveur le miracle du Sinaï, il va lui donner sa face à contempler.

Un abîme sépare donc nos facultés de celles des animaux. Tandis que Dieu n'a accordé qu'à un petit nombre d'entre eux une certaine somme d'*intelligence* et qu'à tous il a prodigué l'*instinct*, l'homme a reçu peu d'*instincts*, mais au contraire a été com-

1. L'analyse spectrale, en décomposant en un certain nombre de raies le rayon de lumière qui s'échappe d'un astre, indique, par la disposition de ces raies, les éléments simples ou multiples dont cet astre est formé. Elle devient ainsi le messenger des corps célestes, le guide des espaces infinis et le télégraphe des distances incalculables.

blé de tous les dons de l'*intelligence*, ou plutôt il a reçu l'INTELLIGENCE ELLE-MÊME dans l'extension la plus magnifique du mot.

Aussi Darwin, en déclarant qu'il n'y a aucune différence fondamentale entre l'animal et l'homme, au point de vue des facultés mentales, dit-il quelque chose de renversant : seulement, il reste conséquent avec lui-même, puisque sa thèse consiste à prendre constamment le contre-pied de ce qui existe réellement dans la nature.

L'HOMME, PAR SES FACULTÉS D'ÉLITE, FORME UN RÈGNE À PART.

Les caractères que nous avons dit élever l'homme si fort au-dessus de l'animal suffisent-ils pour l'en séparer entièrement, et pour constituer en sa faveur un RÈGNE à part? Je n'oserais l'affirmer. Et cependant l'homme a des droits à ce règne; mais il les doit à des facultés plus nobles encore que celles dont nous venons d'énumérer les merveilleuses applications, car il y était trop fréquemment question de forces physiques, d'agents mécaniques et d'agré-gats matériels.

Ces facultés plus nobles, nous les appellerons ses FACULTÉS D'ÉLITE : ce sont elles qui doivent maintenant nous occuper.

Il nous faut, pour leur étude, envisager l'âme entièrement affranchie de ses liens terrestres; il nous faut la considérer ne relevant que d'elle-même, et ne demandant qu'à elle seule quels sont ses attributs, quels sont ses devoirs et quelle est sa destinée.

Ses attributs, elle en trouve la notion dans le « SENTIMENT MORAL »; ses devoirs, dans le « SENTIMENT RELIGIEUX »; sa destinée, dans le « SENTIMENT D'UNE VIE FUTURE ».

Ce sont là les trois ordres de sentiments qui constituent chez l'homme ses « facultés d'élite » et qui créent pour lui un « règne à part ».

Bien que, par l'étroite solidarité qui les unit, ces sentiments n'en représentent autant dire qu'un, ils méritent cependant, ainsi que nous allons le faire, d'être envisagés chacun isolément.

SENTIMENT MORAL.

La meilleure définition que nous puissions donner de ce qu'il faut entendre par « sentiment moral, » c'est d'emprunter à M. de Quatrefages les développements qui vont suivre :

« Dans toute société, dit-il, où il existe un langage assez parfait pour exprimer les idées générales et abstraites, nous trouvons des mots destinés à rendre les idées de vertu et de vice, d'homme de

bien et de scélérat. Là où la langue fait défaut, nous trouvons des croyances, des usages, prouvant clairement que, pour ne pas être rendues par le vocabulaire, ces idées n'en n'existent pas moins. Chez les nations les plus sauvages, jusque dans ces peuplades que, d'un commun accord, on place aux derniers rangs de l'humanité, des actes publics ou privés nous forcent à reconnaître que partout l'homme a su voir, à côté du bien et du mal physiques, quelque chose de plus élevé ; chez les nations les plus avancées, des institutions entières reposent sur ce fondement.

« La nature abstraite du bien et du mal se retrouve ainsi dans tous les groupes d'hommes. Rien ne peut faire supposer qu'elle existe chez les animaux. Elle constitue donc un premier caractère du RÈGNE HUMAIN.

« J'appellerai *moralité* la faculté qui donne à l'homme cette notion, comme on appelle *sensibilité* la propriété de percevoir les sensations. »

Ainsi parle M. de Quatrefages. Il serait difficile, ce me semble, de dire de meilleures choses et de mieux les dire.

Le sentiment moral est donc inné dans le cœur de l'homme. De ce sentiment découle ce qu'on appelle la *conscience*.

La conscience, c'est la science intuitive de nos rapports avec la grande loi de la justice originelle, à laquelle nous sentons que, tôt ou tard, il nous

faudra rendre compte de l'usage que nous aurons fait de notre liberté. Toutes les justices humaines reposent sur cette loi et y puisent la sanction et le crédit dont elles ont besoin pour se faire respecter. Mais elles sont souvent impuissantes, comme les moyens dont elles disposent, ou faillibles, comme les hommes qui les appliquent ; quelquefois même leurs décrets constituent une infraction plus grande encore à la justice véritable que les infractions qu'elles se chargent de réprimer. Ainsi s'explique le désordre matériel et moral qui règne trop souvent dans nos sociétés.

« Quand on voit, dit Cuvier, le malheur de la vertu et la prospérité du crime, c'est un besoin profondément senti que celui d'un ordre de choses à venir ; car on ne voit point que l'Auteur de la nature ait soumis à un semblable désordre aucune autre partie de l'univers. »

Cet « ordre de choses à venir », dont parle Cuvier, c'est le tribunal supérieur devant lequel il nous faudra tous comparaître un jour. Mais, en attendant, chacun de nous porte en soi son tribunal propre, et l'arrêt qui en émane, nul ne saurait s'y soustraire. Ce tribunal, nous le savons déjà, c'est la conscience ; quant à l'arrêt, c'est le *remords*.

Les anciens avaient très-justement défini le remords « l'aiguillon de la conscience », *conscientiæ stimulus*.

Juvénal l'appelle le « fouet invisible qui torture

sourdement par des coups répétés l'âme du criminel » :

. *Et surdo verberæ cœdit
Occultum quatiante animo tortore flagellum.*

Tacite nous en donne un terrible spécimen dans la lettre où Tibère expose au Sénat les tourments auxquels son âme est en proie :

« Que vous écrire, Pères conscrits, ou comment vous écrire, ou plutôt devrais-je songer à vous écrire maintenant? Si je le sais, QUE LES DIEUX ME FASSENT PÉRIR PLUS CRUELLEMENT QUE JE NE ME SENS PÉRIR TOUS LES JOURS. »

« Ainsi, ajoute l'historien, tous ses forfaits et toutes ses infamies étaient devenus pour lui un cruel supplice. Socrate avait donc bien raison d'affirmer que, « si on ouvrait l'âme des méchants, on y trouverait mille traits aigus qui la déchirent¹. »

On comprend d'après cela que Lucrèce, le matérialiste et l'athée par excellence, ait voulu qu'on mit tout en œuvre pour étouffer des témoins aussi

1. Perse, dans sa satire iij, a peint, d'une manière admirable, ces tortures de l'âme du méchant : « Grand Jupiter, dit-il, père des Dieux, quand vous voudrez châtier les tyrans les plus cruels, daignez user de ce supplice : lorsque leur affreux délire les pousse aux plus abominables crimes, et qu'il fait fermenter le poison dont leur âme est imprégnée, ouvrez leurs yeux aux charmes de la vertu, « afin qu'en la voyant, ils sèchent de regrets de l'avoir abandonnée » :

Virtutem videant intabescantque relicta.

importuns que la conscience et le remords. Son langage à cet égard est aussi net qu'énergique; on en ugera par l'échantillon que voici :

« Il faut, dit-il, dissiper à tout prix cette crainte de l'Achéron; il faut en débarrasser la vie humaine qu'elle trouble jusque dans ses profondeurs, répandant sur tous les objets une teinte de mort, et empêchant de savourer la volupté dans ce qu'elle a de limpide et de suave : »

*Et metus ille foras præceps Acherontis agendus
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.*

Nos libres-penseurs qui, nous le savons, ne sont ni moins matérialistes, ni moins athées, ont eu nécessairement à cœur de continuer l'œuvre de Lucrèce; il leur a suffi pour cela de s'affubler du Darwinisme, lequel s'est affublé à son tour du déguisement de la science. Or le succès jusqu'à présent n'a que trop justifié leur entreprise.

Et cependant j'ai foi dans le triomphe définitif du sentiment moral, qui ne sera autre ici que le triomphe du bon sens. J'ai foi dans le réveil, je devrais dire dans la réaction de l'opinion qui, renseignée enfin sur la valeur vraie de tous ces « naturalistes en chambre », comprendra qu'elle est depuis trop longtemps le jouet de la plus incroyable et de la plus indigne des mystifications.

SENTIMENT RELIGIEUX.

Le sentiment religieux est encore une de ces « Facultés d'élite » que l'homme seul a reçue en partage et qui, à en juger par la constance de ses manifestations, est gravée en lui en caractères indélébiles.

« Il n'est aucun animal, hormis l'homme, a dit Cicéron, qui ait connaissance de Dieu ; mais, parmi les hommes, *il n'est pas de nation si féroce ni si sauvage qui, si elle ignore quel Dieu il faut avoir, ne sache du moins qu'il y en a un.* »

« Vous pourrez trouver, dit également Plutarque, des cités privées de murailles, de maisons, de gymnases, de lois, de monnaies, de lettres ; mais *un peuple sans Dieu, sans prières, sans serments, sans rites religieux, sans sacrifices, nul n'en vit jamais.* »

Ainsi parle l'antiquité par deux de ses principaux interprètes, et rien ne me serait plus facile que de multiplier ces exemples.

Il faut, du reste, que cette croyance en la Divinité soit un fait bien généralement établi, pour que l'auteur du *Système du monde* ait cru devoir faire l'aveu que voici, aveu qui contraste si étrangement avec ses allégations d'habitude :

« *Il ne paraît pas que l'on puisse raisonnable-*

ment supposer qu'il y ait un peuple sur la terre totalement étranger à la notion de quelque divinité.»

Nombre de voyageurs, il est vrai, affirment que certaines peuplades, qu'on pourrait presque regarder comme une race intermédiaire entre la brute et l'homme, sont complètement dépourvues de *religiosité* : ce seraient surtout les Hottentots et les Cafres.

Il n'en est rien ; quand on va davantage au fond des choses, on trouve que, chez toutes, existe une mythologie rudimentaire. Ainsi, par exemple, Campbell qui, dans son premier voyage, avait déjà découvert, chez les Bochismen, ce qu'il appelait la « *notion confuse d'un Être supérieur* », obtint, dans son second, des détails très-précis sur Goha, le *dieu mâle*, qu'ils placent au-dessus des hommes, et sur Ko, le *dieu femelle*, qu'ils placent au-dessous.

D'ailleurs, que répondre à ces paroles si explicites du plus intrépide explorateur moderne de ces régions, du docteur Livingstone :

« Quelques dégradées, dit-il, que soient ces populations, il n'est pas besoin de les entretenir de

1. Tout donne à penser du reste que, même au plus fort de ses erreurs, le marquis de Laplace n'avait jamais complètement perdu de vue tout sentiment religieux. Ainsi sa fin fut chrétienne. Il est même un détail de sa vie assez piquant que je tiens de M. Magendie, qui fut si longtemps son commensal et son ami, c'est qu'on servait toujours chez lui le dîner en maigre le vendredi saint. Et comme il lui en demandait un jour la raison : « Que voulez-vous ? lui répondit de Laplace, c'est l'anniversaire de la mort d'un honnête homme. »

..

l'existence de Dieu, ni de leur parler de la vie future : ces deux vérités sont universellement reconnues en Afrique. »

-- Battus de ce côté, les détracteurs de notre pauvre espèce ont voulu prendre leur revanche sur les indigènes de l'Australie qui furent déclarés les êtres les plus infimes, les plus hideux, les plus ignobles de la création. « Ils ont, dit Buttler Earp, dans son *Manuel des émigrants*, toutes les choses mauvaises que ne devrait jamais présenter l'humanité, et plusieurs dont rougiraient les singes, leurs congénères. » Rien que cela¹!

Bien entendu on leur a refusé toute trace de sentiment religieux. Or, voici ce qu'en dit le lieutenant Britton, qui les a étudiés mieux que personne :

« Il existe chez toutes ces tribus la croyance en un esprit du bien et un esprit du mal. Aux environs de Sydney, l'esprit du bien se nomme Coyan; c'est lui qu'on invoque quand il s'agit de retrouver les enfants égarés. L'esprit du mal s'appelle Potoyan; on l'accuse de rôder la nuit autour des cabanes, cherchant à dévorer leurs habitants. Ce n'est pas

1. Veut-on savoir au contraire comment Pickering, le compagnon du capitaine Wilkes, juge ce même Australien? « Je le regarde, dit-il, comme le plus beau modèle des proportions humaines. Il combine la plus parfaite symétrie avec la force et l'activité, tandis que sa tête pourrait être comparée au masque antique de quelque philosophe. » Qui trompe-t-on ici? C'est bien plutôt Pickering qui est dans le vrai.

tout. A côté de ces *divinités supérieures*, l'Australien place les *génies secondaires*, espèces de fées qui vivent dans les bois et se nourrissent de miel. »

Il en est donc du sentiment religieux comme du sentiment moral. Telle est son universalité, qu'on peut dire que l'homme en apporte en soi le germe en naissant.

Vainement Volney objectera que c'est « moins un sentiment naturel qu'un sentiment fantaisiste, parce que les différentes agglomérations humaines ne rendent pas toutes à la Divinité le même culte. » Qu'importe ici la forme? Du moment où l'usage d'un culte est universel, c'est que le sentiment auquel il répond est bien réellement dans la nature de l'homme.

Mais, ajoute l'auteur des *Ruines*, il est certaines pratiques religieuses tellement absurdes qu'on est en droit de les taxer de « folies ». Je ne dis pas non; seulement, au lieu de voir dans ce fait une preuve en faveur de sa thèse, j'y vois au contraire un argument contre. Qu'est-ce, en effet, que cela signifie, si ce n'est que, chez l'homme, le besoin d'un culte quelconque est tellement impérieux qu'il aime mieux croire à des choses absurdes que de ne croire à rien du tout?

Remarquons d'ailleurs qu'au milieu de ces divergences, voire même de ces bizarreries, il existe toujours un « fond » commun dans toutes ces religions. Ainsi, dans toutes, on représente la Divinité comme

bien supérieure à l'homme, veillant sur lui, se montrant secourable pour la vertu, et terrible pour le crime. Est-ce à dire que toutes les religions soient également bonnes ? Non. Cela prouve seulement qu'il y a du bon dans toutes.

C'est ici que le mot si profond de Bossuet trouve surtout son application : « Toute erreur est fondée sur quelque vérité dont on abuse. »

SENTIMENT D'UNE VIE FUTURE.

Nous avons dit, en parlant du sentiment moral, que toutes les justices humaines reposent sur la justice originelle, mais qu'elles sont toutes plus ou moins impuissantes ou faibles. Or, une justice qu'on peut violer impunément n'est pas une justice ; ce n'est qu'une chimère ou qu'un leurre. Il faut donc, à un moment donné, que la justice originelle reprenne ses droits, et nous ramène devant son tribunal : d'où la nécessité d'une vie future.

C'est que la mort n'est, pour l'homme, qu'un accident, tandis que, pour les autres êtres de la création, c'est toute une destinée.

Ainsi s'explique comment le sentiment d'une vie future est une faculté exclusive à l'homme. Darwin lui-même n'a jamais eu l'idée d'en doter l'animal ; il est vrai que, par contre, il est bien près de la dénier

à l'homme, mais il ne va pas jusque-là. Son école est plus hardie; elle la lui refuse complètement.

Je conviens volontiers que le sentiment d'une vie future se réduit quelquefois, comme le sentiment religieux, aux notions les plus vagues, mais, toutes vagues qu'elles sont, elles n'en enfantent pas moins partout un certain nombre de faits qui ont leur signification.

Dans quel but, par exemple, s'ils ne croyaient pas qu'il y a quelque chose qui survit à la tombe, les insulaires de la Polynésie adresseraient-ils, comme ils le font, des prières aux grands hommes morts, pour qu'ils continuent de les protéger?

Pourquoi, également, dans les forêts séculaires de l'Amazone, les chefs de tribus et les guerriers se feraient-ils enterrer avec leurs armes et leurs flèches, s'ils n'espéraient pas en un paradis où ils pourront satisfaire leurs penchants et leurs goûts?

On trouvera peut-être que ces distractions posthumes constituent un genre de félicités bien modestes. Il est vrai qu'il s'agit ici de populations primitives et que, par suite, leurs *aspirations* — comme on dit aujourd'hui — doivent se ressentir de leur condition.

Mais comment les Romains, aux époques mêmes les plus policées et les plus brillantes de leur histoire, n'ont-ils pas compris autrement les jouissances de l'autre monde? Cela paraît en effet fort bizarre. Et cependant ils s'en contentaient : témoin

ce passage de Virgile, que chacun de nous a traduit dans son jeune temps :

. *Quæ gratia currim*
Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes
Pascere equos, eadem sequitur tellure repostas.

Là, ceux qui, dans leur vie, avaient trouvé des charmes
 A dresser les chevaux, à manier les armes,
 Par de semblables jeux, par les mêmes plaisirs,
 Abrégeaient de la mort les éternels loisirs ¹.

Remarquons à ce propos que, si les anciens do-
 taient ainsi leurs Champs-Élysées de récréations par
 trop anodines, en revanche ils se montraient ter-
 ribles et impitoyables dans leur Enfer, par le genre
 de supplices infligés aux réprouvés. C'est qu'ils con-
 naissaient assez le cœur humain pour savoir que la
 crainte du châtement tient bien plutôt en respect que
 la perspective des récompenses.

J'ai dit qu'ils se montraient terribles et impitoya-
 bles. Et, en effet, il n'est jamais question que de
 PEINES ÉTERNELLES ! Citons quelques exemples pris
 au hasard parmi ceux que nos souvenirs classiques
 vont nous rappeler :

C'est « l'infortuné Thésée qui est et restera ÉTER-
 NELLEMENT cloué à la même place » :

. *Sedet ÆTERNUMQUE sedebit*
Infelix Theseus.

1. Cette traduction est de Barthélemy. On connaît mieux gé-
 néralement la parodie qu'en a donnée Scarron,

C'est Titye, avec son vautour « qui lui ronge ÉTERNELLEMENT le foie et les entrailles, fécondes en douleurs » :

*IMMORTALE jecur tundens fecundaque pœnis
Viscera.*

C'est Sisyphe qui, condamné à rouler son rocher, « subit un châtement ÉTERNEL » :

PERPETUAS patitur pœnas ...

L'ÉTERNITÉ DES PEINES n'est donc pas, comme on le répète tous les jours, une invention du catholicisme ! Elle l'est si peu qu'avant que le christianisme n'existât, elle a fait la base de la répression dans TOUTES les religions.

« Les vils scélérats, dit à ce propos Platon, dont l'âme perverse a mérité d'être incurable, sont réduits à servir d'épouvantail, et leurs châtements, qui les tourmentent sans les guérir, ne seront utiles qu'aux témoins de leur EFFROYABLE et DOULOUREUSE ÉTERNITÉ. »

« Les chrétiens, dit également Celse, — or Celse était un ennemi ardent du christianisme — les chrétiens ont raison de penser que ceux qui vivent saintement seront récompensés après leur mort, et que les méchants subiront des SUPPLICES ÉTERNELS.

« Du reste, ajoute-t-il, CE SENTIMENT LEUR EST COMMUN AVEC TOUT LE MONDE. »

On comprend que Lucrèce ait dû, dès le principe,

combattre de pareilles croyances. Il convient tout d'abord très-volontiers du fait :

« Maintenant, dit-il, il n'y a plus moyen d'être tranquille ni de vivre en paix ; on ne parle que de la mort et de la crainte que doivent inspirer les PEINES ÉTERNELLES » :

*Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas,
ÆTERNAS quoniam PŒNAS in morte timendum.*

Feignant ensuite de prendre à la lettre les supplices symboliques des réprouvés, il leur oppose des arguties de rhéteur :

« Comment, s'écrie-t-il à propos de Titye, des vautours pourraient-ils trouver ainsi à se nourrir ÉTERNELLEMENT aux dépens de sa vaste poitrine? Mais il n'eût pas plus résisté à une souffrance ÉTERNELLE qu'il n'eût pu suffire par sa propre substance à leur ÉTERNEL repas » :

*Nec quod sub magno scrutentur pectore, quidquam
PERPETUAM ætatem poterunt reperire profecto ;
Non tamen ÆTERNUM poterit perferre dolorem,
Nec præbere cibum proprio de corpore SEMPER.*

Voilà ce qu'on pourrait appeler des « plaisanteries à la Voltaire. »

Enfin, qui ne connaît ce célèbre hémistiche qui est devenu le mot de ralliement de l'école matérialiste et athée ?

Primus in orbe Deos fecit timor.

« C'est la crainte qui seule a enfanté les Dieux. »

Le mépris de toute croyance devint donc bientôt la science du vulgaire; les grands eux-mêmes ne purent échapper à la contagion. César, en plein Sénat, se déclarait hautement athée et matérialiste, et le seul Caton se levait pour protester au nom des anciennes mœurs. N'est-ce pas Sénèque qui avait jeté sur la scène, dans une tragédie, ce mot auquel applaudissait Rome tout entière?

Post mortem nihil; ipsaque mors nihil.

« Rien n'est après la mort; la mort même n'est rien. »

Enfin Juvénal nous apprend que, de son temps, « les enfants eux-mêmes en étaient arrivés à ne plus croire ni aux Mânes ni aux Enfers » :

*Esse aliquos Manes et subterranea Regna
Nec pueri credunt.*

Telle fut la société romaine à une époque si justement appelée de la « décadence. » Nous n'en sommes pas encore arrivés là, Dieu merci ! Et cependant qui pourrait affirmer qu'un long intervalle nous en sépare ? Concédez « l'instruction laïque obligatoire » que l'on vous réclame avec tant d'instance, et bientôt, soyez-en sûrs, les jeunes libres-penseurs de la génération actuelle n'auront plus rien à envier aux jeunes libres-penseurs de l'ancienne Rome.

Déjà, du reste, on prépare les voies par des moyens détournés. Ainsi, par exemple, à propos d'une distribution de prix dans un pensionnat, on fera

l'éloge du matérialisme et, profitant de ce que le cœur de tous ces pauvres enfants est trop ouvert à la joie pour avoir le temps de la réflexion, on leur glissera subrepticement le poison sous la forme d'une maxime travestie : « Aidez-vous, leur dira-t-on, aidez-vous, *car le ciel ne vous aidera pas.* »

Mais, si vous voulez absolument déraciner parmi nous le catholicisme, et nous ramener aux beaux temps de l'athéisme païen, imitez du moins, à l'égard de l'enfance, la réserve commandée par les païens eux-mêmes. C'est l'un d'eux qui a dit :

« Vous devez à l'enfance le plus grand respect ; si vous préparez quelque chose de honteux, abstenez-vous-en par égard pour son âge » :

*Maxima debetur puero reverentia ; si quid
Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos.*

DÉFINITION DE L'HOMME INTELLECTUEL.

Nous en avons dit assez pour faire voir que le « sentiment moral, » le « sentiment religieux » et le « sentiment d'une vie future » représentent bien réellement des FACULTÉS D'ÉLITE qui n'appartiennent qu'à l'homme intellectuel, et qui lui assurent, parmi les espèces animales, non plus seulement une place, mais un RÈGNE à part.

Ce sont ces facultés qui, bien qu'à l'état rudimen-

taire, constituent, chez le sauvage, la première ébauche de toute organisation sociale; ce sont ces facultés également qui, plus développées et mieux comprises, forment, chez les nations policées, la seule base vraie de ce qu'on nomme la civilisation.

La civilisation ! mot magique qui ne peut de même s'appliquer qu'à l'homme.

Il ne saurait donc plus être question ici des manifestations de la pensée par l'alliance ou seulement l'assistance de la matière. Oui, sans doute, il y a en nous deux principes, le principe assujetti et le principe libre; en d'autres termes, le corps et l'esprit, mais l'esprit dominant le corps. Parce qu'il y a deux principes, l'homme est double : *Homo duplex*; mais, parce que l'un des deux principes est sous la dépendance de l'autre, l'homme est un : *Homo simplex*.

C'est cette unité, basée sur la prédominance absolue de l'esprit, qui forme la « caractéristique » de l'homme intellectuel.

Ne parlons donc plus de l'ancienne définition de « l'homme, animal raisonnable. » Ne parlons pas davantage de la définition plus moderne et plus noble de « l'homme, intelligence servie par des organes. » L'homme, par ses facultés d'élite, vaut mieux que cela.

Il faut, pour spécifier son être et qualifier son titre, un mot qui l'affranchisse de ses liens terrestres pour

rappeler uniquement sa céleste origine. Ce mot, c'est Lamartine qui va nous le donner :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

LE DARWINISME DEVANT LA SCIENCE, LA PHILOSOPHIE ET LA LIBERTÉ.

Maintenant que nous voici arrivés au terme de ce travail, certains scrupules auxquels j'ai déjà fait allusion viennent de nouveau, mais un peu tard, se présenter à mon esprit. Je me demande si, en prenant au sérieux le livre de Darwin, ce livre si fantastique et si burlesque, je n'ai pas été la dupe de quelque mystification préparée par Darwin lui-même.

Ce ne serait pas le premier exemple d'un auteur se reposant l'esprit et se détendant en quelque sorte les fibres du cerveau par la composition de quelque œuvre humoristique. Homère n'a-t-il pas fait la *Batrachomyomachie*, ou « Combat des grenouilles et des rats, » Virgile le *Moucheron*, Érasme l'*Éloge de la Folie*, Montesquieu les *Lettres persanes*? Pourquoi Darwin — et il ne se plaindra pas que je le place ici en trop mauvaise compagnie — pourquoi Darwin n'aurait-il pas fait également l'*Origine des espèces*? Il lui resterait toujours, comme bagage scientifique d'une valeur incontestable, ses *Observations sur les Iles volcaniques*, sur les *Iles de*

corail, sur l'Amérique du Sud, sur les Cirripèdes et sur les Pigeons domestiques.

Quoi qu'il en soit, si je me suis réellement abusé, je n'ai pas été le seul, puisque le DARWINISME forme aujourd'hui une formidable école que nous savons avoir pris pour devise les mots MATÉRIALISME et ATHÉISME, comme en étant la signification véritable et l'expression la plus haute de la pensée humaine.

Ainsi, on se proclame matérialiste et athée au nom de la science; on se proclame matérialiste et athée au nom de la philosophie; on se proclame matérialiste et athée au nom de la liberté.

Eh bien! je soutiens, moi, que le Darwinisme est, au contraire, la négation de la liberté, la négation de la philosophie, la négation de la science.

La preuve va en être facile.

LE DARWINISME EST LA NÉGATION DE LA SCIENCE.

Je pose, en principe et en fait, que le Darwinisme est la négation de la science.

Celle-ci, en effet, n'a pas aujourd'hui, de l'aveu de tous, de représentant plus autorisé ni d'organe plus compétent que l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, M. Dumas. Or, voici comment il s'explique sur ces questions de matérialisme et d'athéisme, dans une circonstance solennelle entre

toutes, puisque c'était le jour de sa réception à l'Académie française, et que, selon l'usage, il avait écrit son discours, ce qui donne à chaque mot, pesé ainsi d'avance, une valeur bien supérieure à celle qu'aurait une simple improvisation.

« Le *matérialisme* d'Empédocle, dit M. Dumas, revêtu de la poésie brillante de Lucrèce, s'était éclipsé dès l'approche de la morale chrétienne; il reparait après deux mille ans, *rajeuni par une interprétation contestable des découvertes de la science moderne.*

« De même que le corps de l'homme se fait par des transformations de la matière, on veut que la vie naisse et que la conscience se produise par de simples transformations de la force.

« De même qu'après la mort le corps de l'homme retourne à la terre d'où il est sorti, on veut que la vie et la conscience aillent, en même temps, se perdre et se confondre dans l'oubli du vaste frémissement des mouvements secrets qui agitent l'univers.

« Naître sans droits, vivre sans but, mourir sans espérances, telle serait notre destinée.

« Cette destinée pourra être suffisante à la satisfaction de ces rares esprits qui traversent le monde soutenus par la curiosité ou par la satisfaction de la difficulté vaincue, par l'orgueil peut-être, mais l'ensemble des hommes ne s'en contenterait plus....

« HEUREUSEMENT, IL EN EXISTE D'AUTRES A QUI EST RÉSERVÉE LA TACHE, ET ILS N'Y FAILLIRONT PAS,

DE DÉFENDRE L'ÂME HUMAINE CONTRE LE FLOT GROSSISSANT DE LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

« Quand le *matérialisme* déclare qu'il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été d'abord dans la sensation, Leibniz peut lui répondre : « Si ce n'est « l'intelligence elle-même, source unique de la puissance.... »

« Pourquoi la science, s'élevant à une conception de plus en plus abstraite des faits, voit-elle l'objet qu'elle poursuit s'éloigner sans cesse?

« C'EST QUE L'HOMME, S'ÉTUDIANT LUI-MÊME, A BIENTÔT RECONNU QU'AU DELA DES ORGANES IL Y A UNE VOLONTÉ, AU DELA DES SENS, UN ESPRIT, AU-DESSUS DE L'ARGILE DONT SON CORPS EST PÊTRI, UNE ÂME DONT IL IGNORE LA NATURE, L'ORIGINE ET LA DESTINÉE.

« La vie elle-même, qui se transmet mystérieusement de génération en génération, depuis son apparition sur la terre, est pour lui un problème sans solution. *D'où elle vient, la science l'ignore : où elle va, la science ne le sait pas davantage.*

« QUAND ON AFFIRME LE CONTRAIRE EN SON NOM, ON LUI PRÊTE UN LANGAGE QU'ELLE A LE DROIT DE DÉSAVOUER. »

Ainsi s'exprime M. Dumas.

A-t-on jamais plus noblement vengé la science de sa prétendue solidarité avec le matérialisme et l'athéisme? Et l'école de Darwin a-t-elle jamais reçu plus éclatant démenti?

LE DARWINISME EST LA NÉGATION DE LA PHILOSOPHIE.

Il semble, à en croire l'école de Darwin, que qui dit philosophie dit forcément matérialiste et athée ; et, de même qu'on a voulu déifier la nature, on veut aujourd'hui déifier la philosophie. Ainsi ces hommages posthumes rendus à Voltaire, ces statues qu'on lui élève dans nos plus beaux quartiers, son nom qu'on donne à nos principales rues, qu'est-ce donc, sinon une sorte d'apothéose de la libre-pensée, dont on le regarde comme la plus glorieuse personnification ?

Lui, la personnification la plus glorieuse de la libre-pensée !

On oublie donc qu'il fut l'ami et le confident d'un despote couronné ; on oublie donc qu'il a méconnu, ou plutôt qu'il a trahi son titre de Français, en se raillant de nos désastres de Rosbach ; on oublie donc qu'il a déshonoré sa plume en insultant l'héroïne la plus noble et la plus pure de notre histoire ; on oublie donc enfin qu'il affectait pour la foule, ses idées, son ingérence dans les affaires, le plus dédaigneux mépris !

Si, on sait tout cela. Mais qu'importe ! Il fut un philosophe ; cela doit lui faire pardonner bien des choses. De plus, c'est lui qui a écrit : « *Écrasons*

l'infâme! » Comment, dès lors, lui garder plus longtemps rancune ?

Voltaire est donc l'homme de votre choix ; c'est votre héros, c'est votre dieu. Eh bien ! soit ; il sera votre oracle. Voyons donc ce qu'il pense du matérialisme et de l'athéisme.

« Si, dit-il, une horloge prouve un horloger¹, si un palais annonce un architecte, *comment l'univers ne démontre-t-il pas une INTELLIGENCE SUPRÊME?* Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre ne porte pas l'empreinte de *Celui que Platon appelait l'ÉTERNEL GÉOMÈTRE?* Il me semble que le corps du moindre animal *démontre une profondeur et une unité de dessein* qui doivent nous ravir d'admiration.

« Ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre ; il est né, il vit *par un acte que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre....*

« Portez vos yeux sur vous-mêmes : examinez *avec quel art étonnant tout y est construit.* Les services, dans le corps, sont préparés de tous côtés ; il n'y a pas une seule veine qui n'ait ses valvules, ses écluses pour ouvrir au sang ses passages.

« DEPUIS LA RACINE DES CHEVEUX JUSQU'AUX OR-

1. Voltaire affectionne cette comparaison. Ainsi il dit ailleurs :

L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger.

TEILS DES PIEDS, TOUT EN NOUS EST PRÉPARATION,
MOYEN ET FIN. »

Voilà le jugement que porte la philosophie par l'organe de Voltaire. Pourrez-vous y relever un mot, ne fût-ce qu'un seul, qui trahisse le matérialiste ou l'athée? Loin de là, dans chacune des œuvres de la SUPRÊME INTELLIGENCE, Voltaire reconnaît que tout est PRÉPARATION, MOYEN et FIN; en d'autres termes, il constate l'ACTION PROVIDENTIELLE.

C'est que tel est l'empire de la vérité que le blasphémateur lui-même se surprend parfois à entonner les louanges du Créateur¹.

Il y a plus : personne n'a réussi mieux que Voltaire à ramener à certaines formules les dogmes les plus spiritualistes.

Qui a dit :

Oui, Caton, tu dis vrai : notre âme est immortelle?

Qui a dit :

Non, le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain?

Qui a dit :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer?

C'est Voltaire, encore Voltaire, et toujours Vol-

1. Il n'est pas jusqu'à Diderot lui-même qui, dans un jour de raison lucide, n'ait réfuté ses disciples athées. « Convenez, leur dit-il, qu'il y aurait folie à refuser à vos semblables la faculté de penser. OR IL EST MILLE FOIS PLUS FOU DE NIER QU'IL EXISTE UN DIFU QUE DE NIER QUE VOTRE SEMBLABLE PENSE. LA DIVINITÉ N'ES-»

taire. Aussi je vous propose d'inscrire ces trois maximes, à titre de devises, sur les banderoles et les écussons qui figureront sans doute à la fête où vous comptez célébrer son centenaire.

Mais peut-être préférerez-vous faire choix de maximes tout opposées, et il vous sera facile d'en rencontrer d'aussi absolues dans ses écrits. Seulement, prenez garde; nous retombons ici dans l'*homo duplex*, avec cette différence toutefois que le mot *duplex* ne signifie plus « dualité », mais bien « duplicité ».

LE DARWINISME EST LA NÉGATION DE LA LIBERTÉ.

C'est surtout au nom de la liberté, c'est-à-dire de l'affranchissement de l'homme des soi-disant préjugés qui compriment ses aspirations et son essor, que le Darwinisme fait appel aux sympathies des masses. Il s'adresse à tous indistinctement, mais de préférence encore à la jeunesse de nos écoles, qu'il sait si impressionnable, et où ses doctrines ne trouvent

ELLE PAS AUSSI CLAIREMENT EMPREINTE DANS L'AILE DU CIRON QUE LA FACULTÉ DE PENSER DANS LES OUVRAGES DU GRAND NEWTON? QUOI! LE MONDE FORMÉ PROUVE MOINS UNE INTELLIGENCE QUE LE MONDE EXPLIQUÉ! QUELLE ASSERTION! SONGEZ DONC ENCORE QUE JE NE VOUS OBJECTE QUE L'AILE DU PAPILLON, QUAND JE POURRAIS VOUS ÉCRASER DU POIDS DE L'UNIVERS. »

souvent — hélas! — que trop d'écho dans l'enseignement de certains maîtres.

On dit, par exemple, à l'étudiant en médecine : « Regardez ces organes, ces fibres, ces tissus ; ils offrent un agencement symétrique parfaitement analogue à la cristallisation des molécules de la matière : voilà l'homme. »

On lui dit encore : « Regardez ces deux sels ; au moment où on va les mettre en contact, ils se combineront pour dégager de l'électricité, de la lumière et de la chaleur : voilà l'âme. »

Ces prémisses posées, le reste se devine. La pensée, ne sera plus qu'une sécrétion du cerveau, comme la bile n'est qu'une sécrétion du foie, et les nerfs deviendront de simples conducteurs de la volonté. Tout notre être se transformera ainsi en une sorte de locomotive qui se meut d'elle-même, par la puissance de ses ressorts, l'ordonnance de ses rouages et l'activité de son calorique ; il n'y manque que le mécanicien.

Oui, mais ce mécanicien, c'est Dieu ; or c'est précisément là que l'on voulait en venir. Dès l'instant où vous supprimez Dieu, vous supprimez son culte et au besoin vous saurez supprimer ses ministres. Ils ne l'ont que trop appris, les otages de la Commune!...

Mais que vous a-t-il donc fait, le prêtre, pour le poursuivre ainsi sans relâche de vos haines et de vos sarcasmes, et pour le désigner chaque jour aux ven-geances de la foule?

Sorti, comme vous, le plus souvent des rangs du peuple, parfois même des rangs les plus infimes, il s'élève, comme vous, contre les violences de l'opresseur, et, comme vous, il déplore les malheurs de l'opprimé. Partout il flétrit la trahison et la félonie, quelque puissants que soient les coupables et à quelque catégorie qu'appartiennent les victimes.

Vous dénoncez sans cesse en termes indignés l'emploi scandaleux de certaines richesses, alors qu'il y aurait tant de misères à soulager. Mais lui, que fait-il donc du haut de la chaire évangélique? Est-ce que la parabole du « Mauvais riche » qu'il invoque sans cesse également n'est pas aussi grosse de menaces que féconde en enseignements?

Seulement, s'il condamne avec énergie les abus, il défend non moins énergiquement les droits.

C'est qu'il sait très-bien que l'inégalité des fortunes est, comme l'inégalité des conditions, la conséquence obligée des destinées humaines, et que ce qu'on appelle le *niveau égalitaire* n'a été de tout temps qu'un leurre ou qu'une sanglante utopie. C'est qu'il n'ignore pas non plus qu'à côté des biens mal acquis ou mal employés, il en est qui reposent sur la plus légitime des possessions ou dont on fait le plus noble usage. Aussi proclame-t-il très-haut le respect dû à la propriété, s'en remettant, pour le châtiment des coupables que la justice des hommes ne saurait atteindre, à la justice divine qui, elle, aura son jour et son heure.

..

Mais ce n'est pas ainsi que le comprend l'école matérialiste. Pour elle, *toute inégalité sociale*, d'OU QU'ELLE VIENNE, *est un crime*. Et, comme elle n'admet pas de vie future, par conséquent, pas de châ-timent posthume, tout ajournement dans ce sens équivaut à ses yeux à l'impunité. Il lui faut donc dès maintenant une répression; cette répression lui paraît d'autant plus urgente et elle la veut d'autant plus complète, qu'il en est dans le nombre qui comptent personnellement en bénéficier.

Ainsi s'explique comment elle ne reculera pas devant l'injustice de l'acte pour corriger ce qu'elle appelle l'injustice du sort. Et comme le prêtre non-seulement se sépare d'elle avec éclat sur le terrain de la spoliation, mais que, de plus, il proteste avec véhémence, au nom de la morale publique et de la probité universelle, contre cet indigne abus de la force, elle ne voit plus en lui que le complice ou même le conseiller de ceux qu'elle veut atteindre, et elle l'englobe dans la même proscription.

Et tout cela se dit et se fait au nom de la liberté!

Étrange liberté, on en conviendra, que celle qui, dégageant l'homme des liens qui l'unissent à son Créateur, le rend esclave de ceux qui le rivent à la matière, et fait prédominer ainsi l'appétit bestial sur l'âme intelligente!

Ai-je donc eu tort de dire que le Darwinisme est la négation de la liberté, en tant que le mot liberté est synonyme du mot indépendance?

On dissimule, il est vrai, et on colore tout cela à l'aide de grands mots et de phrases sonores. Si on en veut ainsi au Christianisme, dans la personne de ses ministres, c'est, dit-on, parce qu'en asservissant les âmes, il étiole les facultés et abrutit les intelligences¹.

Puis on s'empare de quelques faits isolés, qui prouvent, hélas! que le prêtre est homme, et qu'à ce titre, il peut très-gravement faillir. Et on veut en rendre responsable le clergé tout entier! Mais où donc avez-vous vu que l'indignité d'un membre implique nécessairement la culpabilité de tous les autres?

La médecine qui, elle aussi, par le caractère de sa mission, forme une sorte de sacerdoce, a eu ses Castain et ses Lapommeraye. A-t-elle moins de droits pour cela à la confiance et aux respects?

Seulement, dès l'instant où il s'agit du prêtre, il ne saurait plus y avoir ni équité ni logique. Ce qu'on se propose, par cet appel incessant aux passions des masses, c'est de nous ramener aux époques les plus sanglantes et les plus maudites des excès révolutionnaires.

Heureusement la même voix qui s'est déjà si noblement élevée contre l'assimilation de notre âme à

1. C'est effectivement à cause de la morale qu'ils prêchent du haut de la chaire évangélique que, l'année dernière encore (1876), on a marchandé à nos pauvres curés de campagnes, lors de la discussion du budget des cultes, devant la Chambre, les misérables *neuf cents* francs qu'ils touchent pour tout traitement. Mais vous, qui vous en allouez ensuite si généreusement NEUF MILLE, quelle morale prêchez-vous donc du haut de la tribune législative?

la matière, s'élèvera de nouveau pour venger le Christianisme de ces abominables outrages.

Laissons donc parler M. Dumas :

« A travers les succès et les mécomptes, les victoires et les défaites, en présence de grandes vertus et de tristes défaillances, l'EUROPE CHRÉTIENNE, poursuivant son but depuis seize cents ans, a fait prévaloir ce qu'on n'avait connu dans aucun pays, chez aucun peuple, dans aucun temps, le droit de tous les hommes à la justice, à la sympathie, à la liberté. Il importe qu'on s'en souvienne.

« Sous la NOUVELLE LOI MORALE, ne l'oublions pas, en effet, le droit n'a plus abdiqué devant la force; la justice s'est étendue sur toutes les nationalités; la sympathie n'a plus tenu compte de la couleur des hommes : la liberté a relevé les castes et les races déchues; le plus humble s'est vu protégé par son origine divine, et le plus grand s'est senti responsable devant l'éternité.

« La religion, la morale, la civilisation de l'Europe, reposent donc sur cette base ferme du droit de tous les hommes à la justice, à la sympathie, à la liberté.

« OR, TOUT CELA EST L'ŒUVRE DU CHRISTIANISME. »

FIN.

TABLE

De l'origine de l'homme.....	1
L'histoire de l'homme racontée par Moïse et Ovide.....	4
La création.....	4
Le déluge.....	7
De la tradition au point de vue de l'histoire de l'homme...	9
Longévitité des patriarches.....	11
Les récits de Moïse d'accord avec la croyance universelle..	14
Ce qu'était le premier homme.....	17
Le premier homme instruit par la révélation.....	20
Les Philosophes de la nature et les Libres-penseurs.....	23
Ce qu'on entend par Darwinisme.....	29
Sélection naturelle.....	31
Lutte pour la vie.....	33
Métamorphoses de l'homme, d'après Darwin.....	34
L'homme-poisson.....	36
L'homme-singe.....	40
Classe de singes à laquelle nous appartenons.....	42
Comment le singe est devenu homme.....	45
N'est-ce pas plutôt l'homme qui est devenu singe?.....	53
Changement en singes de la population de toute une fle. .	56
De l'éléphant et autres aïeux possibles de l'homme.....	58
Résumé des principes qui forment la base du Darwinisme.	62
Réfutation du Darwinisme.....	65
Un mot sur M. Littré.....	67
Marche qui sera suivie pour la réfutation du Darwinisme..	69
Nul être vivant n'a pu naître spontanément de la matière..	71
La génération spontanée devant l'Académie des sciences..	78
Nécessité d'un Créateur ; ses lois.....	83
Lois qui régissent la marche des astres.....	84

DEC 15 1983

